LA FABLE DES ABEILLES, OU LES FRIPONS DEVENUS HONNETES GENS.

AVEC

LE COMMENTAIRE,

Où l'on prouve que les Vices des Particuliers tendent à l'avantage du Public.

TRADUIT DE L'ANGLOIS

Sur la Sixième Edition.

TOME QUATRIEME.

Pars ſanitatis, velle ſanari, fuit.
ANN. SENEC. Hypol. Act. I.

A LONDRES.
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCXL.

BRITISH MUSEUM

pourquoi l'on juge & l'on déclare que l'Homme eſt une Créature plus Sociable que les autres Animaux, on trouvera que la plupart de ces qualités, pour ne pas dire toutes, ſont acquiſes, & qu'elles naiſſent au milieu des Aſſemblées nombreuſes de Peuple, par le commerce que ſes Membres ont entr'eux. *Fabricando Fabri ſimus.* Les Hommes deviennent Sociables, en vivant en Société. L'Affection naturelle porte toutes les Mères à avoir ſoin des Enfans qu'elles oſent avouer leur appartenir. Elles les nourriſſent, & empêchent qu'il ne leur arrive aucun mal, tant qu'ils ne peuvent pas s'aider eux-mêmes. Mais lorsque les Gens ſont pauvres, & que les Femmes n'ont pas le tems de ſuivre l'inclination qu'elles ont d'exprimer à leurs Enfans leur tendreſſe, qui va toujours en augmentant, ſouvent elles les négligent, & ne ſe donnent pas la peine de les ſoigner, & de les amuſer. Plus même ces innocentes Créatures ſont robuſtes & paiſibles, moins on en prend de ſoin. Ces Enfans devenus grands, ſont quelquefois d'une ſtupidité & d'une ignorance invincible. La cauſe principale de ces défauts, vient ſouvent de ce que dans leur enfance on n'a pas babillé avec eux, ni réveillé leur eſprit. Ainſi nous attribuons ſouvent à une incapacité naturelle, ce qui eſt entièrement dû au peu de ſoin que l'on a pris de les inſtruire dans cet âge tendre. Il y

a ſi peu d'exemples de Créatures Humaines qui n'aïent jamais converſé avec celles de leur propre Eſpèce, qu'il ſeroit difficile de conjecturer ce que ſeroit un Homme qui n'auroit aucune éducation, quelle que ce fût. Mais nous ſommes fondés à croire que la faculté de penſer ſeroit bien parfaite dans un tel Homme, ſi nous conſidérons que la plus grande docilité ne pourroit être d'aucun uſage à une Créature qui n'auroit rien à imiter, ni perſonne pour l'inſtruire.

Hor. Les Philoſophes tiennent donc une conduite peu ſage, lorſqu'ils s'occupent à discourir des Loix de la Nature, & qu'ils prétendent déterminer quelles ſeroient les penſées d'un Homme conſidéré dans le ſimple état de Nature; & comment, ſans aucune éducation, il raiſonneroit, & de lui-même, & de la Création.

Cleo. Pour penſer & pour raiſonner juſte, comme Mr. *Locke* l'a très-bien remarqué, il faut, & du tems, & de l'exercice. Les Perſonnes qui ne ſont accoutumées à penſer qu'aux choſes dont elles ont actuellement beſoin, reuſſiſſent très-mal, lorſqu'elles veulent pouſſer plus loin leurs réflexions. Dans les Païs éloignés, ou dans ceux qui ſont les moins peuplés, nous trouverons, même parmi les Nations les plus policées, que notre Eſpèce approche plus de l'état de Nature, que dans les grandes Cités & dans les Villes conſidérables,

bles, ou dans les environs de ces lieux très-fréquentés. Si vous voulez vous convaincre de la vérité de mon assertion, examinez les plus ignorans de ces sortes de gens. Entamez avec ces personnes une conversation où il faudra penser d'une manière tant soit peu abstraite, de cinquante il n'y en aura pas un qui puisse vous comprendre, vous n'avancerez pas plus que si vous parliez à un Cheval. Cependant plusieurs d'entre eux sont de bons Ouvriers, & assez rusés pour vous tromper & pour forger des mensonges. L'Homme est une Créature raisonnable, mais en naissant il n'est point doué de Raison; dans la suite il ne peut pas même revétir cette faculté tout d'un coup, comme il peut mettre un habit. Quoique la parole soit aussi une des qualités caractéristiques de notre Espèce, cependant l'Homme ne parle point dès le moment de sa naissance. Douze Générations qui descendroient de deux Sauvages, ne produiroient pas un langage passable, si quelqu'un n'avoit jamais ouï parler personne avant que d'avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans, on seroit fondé à croire qu'on ne pourroit point du tout lui apprendre à parler.

Hor. Je crois qu'il est très-nécessaire d'apprendre & à parler, & à penser, tandis que les Organes sont flexibles, & qu'ils cèdent aisément aux impressions dont vous avez parlé ci-devant. Mais un Chien, ou

un Singe pourroit-il jamais apprendre à parler?

Cleo. Je ne le penſe pas. Mais je ne crois pas auſſi que des Créatures d'une autre Eſpèce priſſent jamais les peines que quelques Enfans prennent pour apprendre à articuler quelques mots. Il faut encore conſidérer qu'il n'y a point d'Eſpèce qui reſte auſſi long-tems jeune que la nôtre, quoique certains Animaux vivent peut-être plus long-tems que nous. D'ailleurs, outre ce que nous devons à la grande diſpoſition d'apprendre, que nous tenons de notre exacte ſtructure tant extérieure qu'intérieure, nous ne ſommes pas peu redevables de notre docilité à la lenteur & à la gradation preſque imperceptible avec leſquelles nous croiſſons, avant que d'être parvenus au plus haut point de notre grandeur. Les Organes des autres Créatures ſe roidiſſent, avant que les nôtres aïent acquis la moitié de la perfection dont elles ſont capables.

Hor. Lors donc que nous diſons que notre Eſpèce eſt douée de la *Parole* & de la *Sociabilité*, nous nous attribuons des choſes que nous ne poſſédons pas, à parler exactement. Tout ce qu'il y a de réel, c'eſt que par l'induſtrie, & à force de ſoins, on peut apprendre aux Hommes à parler, & à être Sociables, ſi on les diſcipline dès leur tendre jeuneſſe.

Cleo.

CLEO. C'eſt préciſément ce que je veux dire; & je ſoutiens qu'on ne pourroit jamais rendre Sociables mille Perſonnes âgées de paſſé vingt-cinq ans, qui eſt l'âge auquel ceux de notre Eſpèce ſont Hommes faits, ſi juſqu'a lors ils avoient vécu en Sauvages, & qu'ils n'euſſent point eu de commerce les uns avec les autres.

HOR. Je crois bien qu'on ne pourroit pas les civiliſer, ſi leur éducation commençoit auſſi tard.

CLEO. Mais je prens le mot de *Sociable* dans le ſens qu'on donne à ce terme, lorsqu'on s'en ſert pour déſigner une qualité particulière à l'Homme. Je veux dire qu'il ne ſeroit pas moins impoſſible de les gouverner, que de conduire un pareil nombre de Chevaux ſauvages, à-moins qu'on n'établît ſur eux une Garde trois fois plus nombreuſe pour les retenir dans la crainte. Eſt-il donc ſi certain que la plupart des Sociétés ſe ſoient formées, ou que les Nations aïent commencé à s'établir de la manière que le Chevalier *Guillaume Temple* le ſuppoſe ? Il s'en faut beaucoup que la choſe ſoit arrivée auſſi aiſément qu'il le dit. Je ſuis ſurpris comment une Perſonne, qui a donné autant de preuves inconteſtables de bon-ſens que ce Chevalier, a pu attribuer des idées de juſtice, de prudence & de ſageſſe à une Créature deſtituée de toute éducation; ou enviſager l'Homme comme déjà civiliſé, avant qu'il y eût aucune Société

Civile, avant même que les Hommes aïent commencé à s'unir enſemble.

Hor. Je ſai bien que j'ai lu le Livre dont vous voulez parler ; mais je ne me ſouviens pas parfaitement de l'endroit que vous avez en vue.

Cleo. Ce Livre eſt préciſément derrière vous. C'eſt le prémier volume de la troiſième tablette, à compter d'en-bas. Donnez-le-moi, je vous prie, ce paſſage mérite bien d'être lu. —— Il ſe trouve dans ſon Essai sur le Gouvernement, le voici.

„ Conſidérons d'abord que l'Homme, „ en augmentant ſon Eſpèce par la pro- „ duction d'un grand nombre d'Enfans, „ augmente en même tems ſes ſoins ; „ puiſqu'il eſt obligé de pourvoir à la „ nourriture de ces Enfans, juſqu'à ce „ qu'ils puiſſent ſe la procurer eux-mê- „ mes : Obligations, qui d'ailleurs ſont „ très-pénibles, & d'une très-longue du- „ rée ; vu qu'il n'eſt point de Créatures „ qui ſoient plus tard en état de ſe procu- „ rer le néceſſaire, & qui par conſéquent „ ſoient plus long-tems aux ſoins de ceux „ qui leur ont donné le jour, que les „ Enfans. Ce n'eſt pas tout encore. „ Réfléchiſſons ſur l'induſtrie qu'il doit né- „ ceſſairement avoir pour ſubvenir aux „ beſoins de ces innocentes Créatures, „ ſoit qu'il veuille recueillir les fruits que „ la terre produit naturellement, ou cul- „ tiver les plantes qui, pour produire quel-

„ ques

„ ques alimens, demandent beaucoup de
„ peine & de travail. Mais cela ne
„ ſuffit point; il faut de plus mettre ces
„ Enfans à couvert de tout danger. Quelle
„ ſource de peines & d'inquiétudes! Il eſt
„ obligé de ſe ſaiſir des Animaux les plus
„ faciles à apprivoiſer, de les entretenir,
„ & d'aller attaquer les plus féroces, afin
„ de tenir en haleine le courage dont il a
„ beſoin pour défendre ſa petite Famille,
„ & pour empêcher que ces Bêtes ſauva-
„ ges ne viennent l'attaquer, comme el-
„ les attaquent effectivement les Animaux
„ foibles & pacifiques. S'il eſt prudent,
„ & qu'il aime l'ordre dans la manière
„ dont il diſtribue à ſes Enfans les cho-
„ ſes néceſſaires, il doit leur en donner
„ à proportion de leur appétit & de
„ leurs beſoins. Quelquesfois il garde
„ pour le lendemain ſon ſuperflu. D'au-
„ tres fois il ſe prive du néceſſaire, plu-
„ tôt que d'en voir quelqu'un manquer
„ de quelque choſe ——

Hor. Mais cet Homme n'eſt point ſauvage. Il a reçu de l'éducation. Que dis-je! il ſeroit en état d'être *Juge à Paix.*

Cleo. Permettez, je vous prie, que que je continue, je ne lirai encore que ce paragraphe.

„ A meſure qu'ils croiſſent, & qu'ils
„ deviennent capables de travailler pour
„ le Bien Commun, il leur montre, &

„ par

„ par ſes inſtructions, & par ſon exem-
„ ple, ce qu'ils doivent faire à-préſent
„ comme ſes Fils, & ce qu'ils devront
„ faire dans la ſuite lorſqu'ils ſeront Pè-
„ res: il leur apprend à diſtinguer ce qui
„ eſt utile d'avec ce qui eſt nuiſible à
„ la ſanté, à la conſervation de la vie,
„ ou au bonheur commun de la Socié-
„ té; inſtructions qui leur feront connoî-
„ tre tout ce qu'on nomme *Vertu*, ou
„ *Vice:* il chérit & encourage tous ceux
„ qui ont de bonnes inclinations, tandis
„ qu'il hait, & qu'il punit même ceux qui
„ en ont de mauvaiſes. Enfin, lorſqu'il
„ ne trouvera point de ſoulagement aux
„ différens maux qu'il éprouvera ſur la
„ Terre, il lèvera les yeux au Ciel; &
„ & ſentant la fragilité de ſa Nature, il
„ recourra à un Etre qui ſera & plus ex-
„ cellent & plus ſublime. De tout cela
„ il faut abſolument conclure, que l'Edu-
„ cation donnera aux Enfans de cet
„ Homme, de hautes idées de ſa ſageſ-
„ ſe, de ſa bonté, de ſon courage & de
„ ſa piété. Et, s'ils voient l'abondance
„ règner au milieu de ſa Famille, ils re-
„ garderont auſſi ce Chef comme un Hom-
„ me très-opulent.

Hor. Je m'étonne ſi cet Homme eſt ſorti du ſein de la Terre, ou s'il eſt tombé du Ciel?

Cleo. Il n'y a point d'abſurdité à ſup-poſer ——

Hor.

DIALOGUE V.

HORACE & CLEOMENE.

CLEOMENE.

VOILA un très-bel *Ananas*, on ne peut rien manger de plus délicieux. Sa chair, quoique fibreuſe, ſe fond toute en eau dans la bouche; mais bien loin d'être fade, comme on devroit naturellement s'y attendre, elle pique agréablement la langue & le palais. Il n'y a point de fruit, du-moins que je connoiſſe, qui ait un pareil goût; & il me paroît qu'il en ſort une odeur, qui ſemble compoſée de celles qui s'exhalent de différentes eſpèces de Fruits délicieux, mais qui tous enſemble ne valent pas celui-là.

HOR. Je ſuis charmé que vous le trouviez de votre goût.

CLEO. Son odeur fait auſſi revenir le cœur. Dans le tems que vous le pelliez, il ſembloit que l'on répandoit dans la chambre un parfum exquis.

HOR. L'intérieur de l'écorce contient une huile dont l'odeur n'eſt point desagréable. Lorsqu'on broie cette écorce

entre les doigts, ſes particules onctueuſes s'y attachent, & y reſtent longtems. Quoique je vienne de laver & d'eſſuyer mes mains, l'odeur n'en ſera pas encore entièrement paſſée demain matin.

CLEO. Voilà le troiſième *Ananas*, que j'aïe jamais goûté, qui ait crû dans notre Ile. La production de ce Fruit dans les Climats Septentrionaux eſt une forte preuve de l'induſtrie humaine, & des progrès que nous avons faits dans le Jardinage. Avouez qu'il eſt bien agréable de reſpirer l'air ſain des Régions Tempérées, & de pouvoir en même tems amener à une parfaite maturité un Fruit qui, pour parvenir à cet état de bonté ou de perfection, demande naturellement la chaleur de la Zone Torride.

HOR. Il n'eſt pas fort difficile de donner de la chaleur, mais le grand art conſiſte à en trouver & à en règler les degrés comme l'on veut, ſans quoi il ſeroit impoſſible de faire mûrir un *Ananas* dans les Régions Septentrionales. Une des belles inventions de l'Eſprit Humain eſt ſans-contredit celle du *Thermomètre*. On peut par ſon moïen trouver exactement les degrés de chaleur néceſſaires pour faire venir ce Fruit à une pleine maturité. ——

CLEO. Je ne me ſoucie pas de boire davantage.

HOR. Vous en êtes parfaitement le maître: cependant j'allois vous porter une

une ſanté qui venoit ici fort à propos.

CLEO. Quelle eſt-elle, je vous prie?

HOR. C'étoit celle du Chevalier *Decker*, qui dans ce Roïaume a le plus contribué à la production & à la culture de ce Fruit étranger, dont nous venons de parler. Le prémier *Ananas* qui en *Angleterre* ſoit venu à une parfaite maturité, a crû dans ſon Jardin à *Richemond*.

CLEO. Je veux de tout mon cœur boire cette ſanté; mais nous finirons, s'il vous plaît, par celle-là. Ce Chevalier eſt libéral, & je le crois un très-honnête homme.

HOR. Il ſeroit bien difficile de nommer une autre Perſonne qui, avec la même connoiſſance du monde, & les mêmes talens pour gagner de l'argent, fût auſſi deſintéreſſé & bienfaiſant. ——

CLEO. Avez-vous examiné les choſes dont nous diſcourûmes hièr?

HOR. Depuis que je vous ai quité, je n'ai penſé à autre choſe. Ce matin j'ai parcouru tout l'ESSAI SUR LE GOUVERNEMENT du Chevalier *Temple*, mais avec beaucoup plus d'attention que je ne l'avois lu ci-devant. Cet Ouvrage me plaît, à la réſerve du paſſage que vous lûtes hièr, & de quelques autres qui vont au même but. Je ne puis point concilier ces endroits avec ce que la Bible nous apprend de l'Origine de l'Homme. Puiſque tout le Genre Humain deſcend d'*Adam*, & par conſéquent de *Noé* & de ſa

Poſtérité, comment les Sauvages ſont-ils donc venus dans le Monde?

CLEO. L'Hiſtoire du Monde, par rapport aux prémiers ſiècles, eſt très-imparfaite. Nous ignorons quels ravages ont fait la Guerre, la Peſte & la Famine; à quelle miſere certains Hommes ont été réduits; & de quelle étrange manière notre Race a été diſperſée & répandue ſur la ſurface de la Terre, depuis le Déluge.

HOR. Mais puiſque les Perſonnes bien élevées ne manquent jamais d'inſtruire leurs Enfans, nous n'avons aucune raiſon de croire que des Hommes éclairés & civiliſés, comme l'étoient les Fils de *Noé*, aïent négligé leur Poſtérité. Tous les Hommes descendent de ces prémiers Parens. Eſt-il donc croïable que les Générations ſuivantes, au lieu d'avancer en expérience & en ſageſſe, aïent plutôt reculé, & qu'elles aïent de plus en plus abandonné leurs Enfans à eux-mêmes, en ſorte qu'ils aïent enfin dégénéré juſqu'au point de tomber dans ce que vous appellez l'Etat de Nature?

CLEO. Je ne ſai point ſi vous avancez cela en badinant, ou ſi vous parlez ſérieuſement. Quoi qu'il en ſoit, toutes ces réflexions ne ſont point capables de rendre ſuſpecte la vérité de l'Hiſtoire Sacrée. L'Ecriture Sainte nous inſtruit de l'Origine miraculeuſe de notre Eſpèce, & du petit nombre de Perſonnes qui furent

rent ſauvées du Déluge: mais il s'en faut beaucoup qu'elle ne nous apprenne toutes les révolutions que le Genre Humain a ſubies depuis ce tems-là. Le Vieux Teſtament touche à-peine quelques-unes des particularités qui ne concernent point les *Juifs*. *Moïſe* ne prétend pas non plus donner un détail circonſtancié de tout ce qui arriva à nos prémiers Parens, ou de tout ce qui ſe paſſa parmi eux. Il ne nomme aucune des Filles d'*Adam*, & ne fait point mention de diverſes choſes qui doivent être arrivées au commencement du Monde. C'eſt ce qui paroît clairement par la manière abrégée dont il parle de la Ville que *Caïn* bâtit, & de pluſieurs autres évènemens conſidérables de ces ſiècles reculés. D'où il ſuit évidemment que *Moïſe* ne s'embarraſſoit que de ce qui étoit eſſentiel à ſon but. Deſſein qui, dans cette partie de ſon Hiſtoire, conſiſtoit à tracer la manière dont les Patriarches deſcendoient du prémier Homme. Mais qu'il y ait des Sauvages, c'eſt un fait certain. La plupart des Nations de l'*Europe* ont trouvé, dans différentes parties du Monde, des Hommes & des Femmes ſauvages qui, ignorant l'uſage des Lettres, n'étoient ſoumis à aucune Forme de Gouvernement, & n'avoient aucunes Loix établies entr'eux pour diriger leur conduite; du-moins on n'y a rien obſervé de ſemblable.

Hor. Je ne doute point qu'il n'y ait

des Sauvages. Le grand nombre d'Eſclaves qu'on tire toutes les années de l'*Afrique*, prouve manifeſtement que dans certaines parties du Monde il y a d'immenſes Fourmillières de Peuples qui n'ont pas encore fait de grands progrès dans la *Sociabilité*. Mais comment les faire tous deſcendre des Fils de *Noé*? j'avoue que cela paſſe ma portée.

CLEO. Vous ne trouverez pas moins de difficulté à expliquer la perte que le Monde a certainement faite de pluſieurs beaux Arts, & de diverſes Inventions utiles, que les Anciens avoient réellement trouvées. Mais ſi l'ESSAI du Chevalier *Temple* eſt défectueux, c'eſt, ſuivant moi, dans le caractère qu'il attribue à ſon Sauvage. Il n'eſt pas naturel à un tel homme de raiſonner juſte, & de procéder ſi méthodiquement que cet Auteur le ſuppoſe. Ses paſſions doivent être impétueuſes, & ſe ſuccéder continuellement les unes aux autres. Il eſt impoſſible que celui qui n'a point reçu d'éducation, penſe avec beaucoup d'ordre, & pourſuive un deſſein avec fermeté & conſtance.

HOR. Vos idées ſur notre Eſpèce ſont étranges. Mais l'Homme parvenu à un âge mûr, n'a-t-il pas naturellement quelques notions du *Juſte* & de l'*Injuſte*?

CLEO. Avant que de répondre à votre queſtion, je vous prie de conſidérer que les Sau-

Sauvages doivent toujours différer beaucoup les uns des autres dans la facilité qu'il y a d'apprivoiſer leur naturel féroce. Tous les Animaux aiment naturellement leurs Petits, pendant que ces innocentes créatures ſont hors d'état de ſe procurer les choſes néceſſaires. Les Hommes ont les mêmes ſentimens pour leurs Enfans. Mais par rapport à l'éducation de ces jeunes plantes, ils ſont dans l'état ſauvage expoſés à un plus grand nombre d'accidens & de malheurs, qu'ils ne le ſont lorſqu'ils vivent en Société. D'où il ſuit que les Enfans des Sauvages, devenus grands, doivent fort ſouvent être embarraſſés à diſtinguer, & même à ſe ſouvenir qu'ils avoient des Pères & des Mères. Je m'explique. Si, avant que d'avoir atteint l'âge de quatre ou cinq ans, ils viennent à s'échapper & à ſe perdre, ils ne peuvent preſque manquer de périr; ou parce qu'ils ſeront privés de tout ſecours, ou qu'ils ſeront dévorés par les Bêtes ſauvages. Mais ſuppoſé qu'il ſe trouve par hazard quelque Créature qui prenne ſoin de quelques-uns de ces Infortunés, ceux qui ſurvivront à ce malheur, deviendront fort jeunes leurs propres maîtres, & par conſéquent, lorſqu'ils ſeront parvenus à un âge mûr, ils ſeront beaucoup plus féroces, que ceux qui auront été ſoumis durant pluſieurs années à l'autorité paternelle.

HOR. Mais l'Homme, quelque ſauvage que vous le ſuppoſiez, n'auroit-il pas naturellement quelques idées du *Bien* & du *Mal Moral*?

CLEO. Je crois qu'un tel Homme, ſans beaucoup réfléchir ſur le cas dont il s'agiroit, regarderoit comme ſien tout ce qui lui tomberoit ſous la main.

HOR. Si donc deux ou trois de ces Sauvages venoient à ſe rencontrer enſemble, ils ſeroient bientôt deſabuſés?

CLEO. Il eſt très-probable qu'il s'élèveroit d'abord entr'eux des diviſions & des querelles, mais je ne crois pas qu'ils ſe détrompaſſent jamais.

HOR. A ce compte, les Hommes n'auroient jamais pu ſe réunir en un ſeul Corps. Comment eſt-il donc arrivé qu'on ait commencé à ſe joindre en Société?

CLEO. Les Sociétés ont commencé, comme je vous l'ai déjà dit, par les Familles particulières. Mais cette union n'a pu ſe former ſans que l'on ait éprouvé de grandes difficultés, qui n'ont pu être levées que par le concours de pluſieurs accidens favorables. Il a fallu bien des Générations, avant que ces diverſes Familles ſe ſoient réunies pour former une Société.

HOR. Que les Hommes compoſent des Sociétés, nous le voïons de nos yeux. Mais ſi tous les Hommes étoient nés avec cette fauſſe notion dont vous parlez,

lez, & qu'ils ne puſſent jamais être détrompés, comment pourriez-vous expliquer la formation des Sociétés?

Cleo. Voici ce que je penſe ſur cette matière. La conſervation de ſoi-même ordonne à toutes les Créatures de ſatisfaire leurs appétits, & celui de propager ſon eſpèce affecte toujours un homme qui ſe porte bien, pluſieurs années avant que d'avoir atteint cet âge de conſiſtence où il ne croît plus. Si un Homme & une Femme dans l'état ſauvage ſe rencontroient fort jeunes, & qu'ils vécuſſent tranquilement enſemble durant cinquante ans dans un Climat doux, ſain & fertile, ils pourroient ſe voir une nombreuſe poſtérité. Car, dans le ſimple état de Nature, l'Homme travaille beaucoup plutôt à la multiplication de ſon Eſpèce, qu'on ne peut le permettre dans aucune Société règlée. Un Garçon à l'âge de quatorze ans ne ſeroit pas longtems ſans une Femme, lorsqu'il pourroit s'en procurer une; & une Fille de douze ans ne feroit point la mutine lorsqu'elle ſeroit recherchée, & ne reſteroit pas long-tems ſans Amant.

Hor. Si l'on conſidère que la proximité du ſang ne ſeroit point un obſtacle à l'union de ces perſonnes, il faut avouer que les Deſcendans de ces deux Sauvages monteroient bientôt au nombre de cent: c'eſt-là tout ce que je puis vous accorder. Mais des Parens qui n'auroient

roient pas de meilleures qualités que celles que vous leur ſuppoſez, ne pourroient pas donner à leurs Enfans de fort bonnes inſtructions. D'où il ſuit qu'il leur ſeroit impoſſible de gouverner leurs Fils & leurs Filles, lorsqu'ils ſeroient grands; puiſqu'ils n'auroient, ni les uns ni les autres, aucune notion du *Juſte* & de l'*Injuſte*. Vous voïez donc que vous n'avez rien avancé pour expliquer l'Origine de la Société, vous en êtes autant éloigné que jamais. Le faux principe dont vous dites que les Hommes ſont imbus dès leur enfance, eſt un obſtacle que l'on ne pourra jamais ſurmonter.

CLEO. De ce faux principe, comme vous l'appellez, de ce droit que les Hommes prétendent avoir naturellement ſur tout ce qui eſt à leur bienſéance, il doit ſuivre qu'une Perſonne regardera ſes Enfans comme ſiens, & comme lui appartenans en propre, dont par conſéquent il peut ſe ſervir & diſpoſer ſuivant qu'il convient le mieux à ſes intérêts.

HOR. Quels ſont les intérêts d'un Sauvage, qui, ſuivant vous, ne pourſuit aucune choſe avec fermeté & conſtance?

CLEO. Ce qu'exigera la paſſion dominante, tandis qu'il en ſera obſédé.

HOR. Mais cette paſſion peut à votre avis changer à tout moment, ainſi ces Enfans ſeroient fort mal dirigés.

CLEO. Cela eſt vrai, mais encore ils ſe-

ſeroient dirigés ; je veux dire qu'on les tiendroit en ſujettion, & qu'on les obligeroit à exécuter ce qu'on leur ordonneroit, du moins juſqu'à ce qu'ils fuſſent aſſez forts pour ôſer réſiſter à ceux qui leur commandoient auparavant. D'ailleurs l'affection naturelle porteroit un Sauvage à aimer & à chérir ſon Enfant, elle l'engageroit à procurer à ſon Fils la nourriture, & les autres choſes qui lui ſeroient néceſſaires, juſqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de dix ou douze ans, peut-être même plus long-tems. Mais cette affection n'eſt pas la ſeule paſſion qu'il doive ſatisfaire. Si ſon Fils l'irrite par ſon opiniâtreté, ou par ſa desobéïſſance, cet amour eſt pour ainſi dire ſuſpendu ; & ſi le déplaiſir qu'il reſſent de la conduite de ſon Fils eſt aſſez fort pour exciter ſa colère, paſſion qui lui eſt auſſi naturelle qu'aucune autre, il y a dix à parier contre un qu'il le frappera. S'il le maltraite, & que l'état où il aura réduit ſon Fils émeuve ſa pitié, ſa colère ceſſera ; & l'affection naturelle reprenant le deſſus, il le careſſera, & ſera même fâché de ce qu'il aura fait. A préſent, ſi l'on conſidère que toutes les Créatures haïſſent la peine, qu'elles cherchent à l'éviter, & que les bienfaits produiſent l'amour dans ceux qui les reçoivent, on trouvera que l'Enfant d'un Sauvage apprendra ainſi à aimer & à craindre ſon Père. Ces deux paſſions, jointes avec l'eſtime que l'on a naturellement pour

pour tous ceux qui ſont beaucoup plus excellens que nous, doivent presque toujours produire ce Compoſé que l'on appelle *Reſpect* ou *Vénération.*

Hor. J'y ſuis à préſent, vous m'avez ouvert les yeux, & j'apperçois l'Origine de la Société auſſi diſtinctement que je vois cette table.

Cleo. Je crains bien que vous ne voïez pas encore les choſes auſſi clairement que vous vous l'imaginez.

Hor. Pourquoi donc ? les grands obſtacles ſont levés. Il eſt vrai qu'on ne peut jamais gouverner les Hommes faits qui n'ont abſolument reçu aucune éducation; & notre ſujettion n'eſt jamais ſincère, lorsque la ſupériorité du Chef ne ſe fait pas très-clairement ſentir & appercevoir. Ces deux propoſitions ſont certaines, mais vous avez prévenu ces deux difficultés. Nous continuons aiſément à conſerver, durant toute la vie, le reſpect que nous avons eu pour une Perſonne dans notre jeuneſſe; & lorsque l'autorité eſt une fois reconnue & bien établie, il n'eſt pas difficile de gouverner & de ſe faire obéïr. Si un Homme peut conſerver ſon autorité ſur ſes Enfans, il la conſervera encore beaucoup plus aiſément ſur ſes Petits-Fils & Petites-Filles: car un Enfant qui a quelque reſpect pour ceux qui lui ont donné le jour, refuſera rarement de rendre hommage à une Perſonne qu'il voit honorée par ſon Père & par ſa Mère. Enfin la vanité ſeroit un motif

tif ſuffiſant pour engager ce Chef à conſerver l'autorité qu'il auroit une fois acquiſe ſur ſes Deſcendans ; & ſi quelques-uns d'entr'eux venoient à faire les revêches, il mettroit tout en œuvre pour les ranger à leur devoir, en ſe ſervant pour cet effet de ceux qui lui ſeroient reſtés fidèles. Lorsque ce Chef accablé par le poids des années viendroit à mourir, ſon autorité ſeroit dévolue à l'aîné de ſes Fils, & ainſi de ſuite.

CLEO. Il me ſemble que vous allez trop vite en beſogne. Ce que vous dites ne ſouffriroit aucune difficulté, ſi un Sauvage connoiſſoit la nature des choſes, que ſes lumières s'étendiſſent généralement ſur tout, & qu'il pût d'abord parler, comme tout cela eſt arrivé miraculeuſement à *Adam*. Mais une Créature plongée dans une profonde ignorance, & qui ne ſait rien que ce que ſa propre expérience lui a appris, n'eſt pas plus capable de gouverner, qu'elle ne l'eſt d'apprendre les Mathématiques.

HOR. D'abord il n'auroit que deux ou trois Enfans à gouverner, & à meſure que ſa Famille augmenteroit, il avanceroit auſſi en expérience. Cela n'exigeroit pas de fort grandes connoiſſances.

CLEO. Je ne dis point qu'il fallût être ſi éclairé. Pour commencer, il ſuffiroit d'avoir un génie médiocre, & d'être aſſez bien élevé ; mais un Homme qui n'auroit jamais appris à reprimer aucune de

ſes

ſes paſſions, ſeroit presque incapable de remplir une telle tâche. D'abord que ſes Enfans ſeroient en état de le ſoulager dans les peines qu'il ſe donne pour fournir à l'entretien commun, il les obligeroit à lui aider, il leur apprendroit où ils doivent aller chercher cette ſubſiſtance, & comment ils doivent s'y prendre pour l'obtenir. A meſure que les Enfans d'un Sauvage augmenteroient en forces, ils tâcheroient d'imiter toutes les actions qu'ils verroient faire à leurs Parens, & tous les ſons qu'ils leur entendroient produire; mais toutes les inſtructions que ces Jeunes-gens reçevroient, ſe borneroient à ce qui leur eſt immédiatement néceſſaire. Souvent ces Sauvages ſe fâcheroient ſans ſujet contre leurs Enfans déjà parvenus à un certain âge. A meſure que ceux-ci croîtroient en âge, l'affection naturelle que leurs Pères & Mères ont pour eux diminuéroit. Ainſi il arriveroit ſouvent que les Enfans ſouffriroient pour des fautes qu'ils n'auroient point commiſes. Ces Sauvages découvriroient ſouvent des défauts dans les coutumes autoriſées par l'uſage, mais ils ne ſeroient pas capables d'établir des règles qui dirigeaſſent la conduite que l'on devroit tenir à l'avenir; & s'ils en trouvoient quelqu'une, ils ne l'approuveroient pas long-tems. Le manque de pénétration ſeroit un fond inépuiſable de changement dans leurs réſolutions. Le Sauvage & ſa Femme ſeroient char-

charmés de voir que leurs Filles fuſſent enceintes, & qu'elles miſſent des Enfans au monde ; & tous les deux goûteroient un véritable plaiſir à la vue de leurs Petits-Fils & Petites-Filles.

Hor. Je croïois que dans toutes les Créatures l'affection naturelle étoit uniquement bornée à leur *Progéniture*.

Cleo. Cela eſt vrai de toutes les Créatures, il n'y a que l'Homme ſeul d'excepté. Notre Eſpèce eſt ſi prévenue en ſa faveur, qu'elle s'imagine que tout lui appartient. Le déſir de dominer eſt une ſuite néceſſaire de la vanité qui eſt commune à tous les Hommes. Cette paſſion n'eſt pas moins naturelle à un petit *Marmot* né de Parens ſauvages, qu'au Fils d'un Empereur. La bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, fait que non ſeulement les Hommes prétendent avoir droit ſur leurs Enfans, mais qu'ils croient encore être plus fondés à étendre leur juriſdiction ſur leurs Petits-Fils & Petites-Filles. Dès-que les Petits des autres Animaux peuvent s'aider eux-mêmes, ils ſont libres ; mais l'autorité que les Parens prétendent avoir ſur leurs Enfans, ſubſiſte toujours. Que cette prétention éternelle, générale & déraiſonnable, ſoit naturellement dans le cœur de l'Homme, on le voit par les Loix que chaque Société Civile eſt obligée de faire pour prévenir l'uſurpation des Parens, & délivrer les Enfans de leur domination, en limitant l'autorité pater-

paternelle à un certain nombre d'années. Notre Couple de Sauvages auroient ſur leurs Petits-Fils & leurs Petites-Filles une autorité doublement fondée ; puisque, prémièrement, ils auroient un droit inconteſtable ſur les Père & Mère, par cela même que ce ſeroit leurs Enfans ; &, en ſecond lieu, comme tous deſcendroient en droite ligne de leurs Fils & de leurs Filles, ſans aucun mêlange de ſang étranger, ils regarderoient toute leur Poſtérité comme leurs Vaſſaux naturels. Je ſuis même perſuadé que plus ce prémier Couple auroit acquis de lumières & de facilité à raiſonner, plus il trouveroit juſte & inconteſtable la ſouveraineté qu'il exerceroit ſur ſes Deſcendans, quand même ces deux Chefs vivroient aſſez long-tems pour voir la cinquième ou la ſixième Génération.

Hor. N'eſt-ce pas quelque choſe d'étrange que la Nature ait donné à tous les Hommes, en venant au monde, un violent déſir de gouverner, tandis qu'elle nous refuſe abſolument les qualités néceſſaires pour cela ?

Cleo. Ce qui vous paroît étrange, eſt une preuve inconteſtable de la Sageſſe Divine. Car ſi les Hommes n'étoient pas nés avec ce déſir, il n'y en auroit jamais eu aucun qui eût voulu commander ; & par conſéquent jamais il ne ſe ſeroit formé de Sociétés, ſi quelques-uns d'entr'eux n'avoient pas été tourmentés par cette

ſoif

ſoif de dominer. Les Créatures peuvent ſe faire violence à elles-mêmes, apprendre à plier leurs appétits naturels, & à les détourner des objets qui ſont propres à ces appétits : mais on ne peut jamais acquérir, ni par art, ni par inſtruction, les inſtincts particuliers qui appartiennent à toute une Eſpèce ; & ceux qui naiſſent deſtitués de ces qualités eſſentielles, en ſont privés pour toujours. Dès-que les Canards ſont éclos, ils courent ſe plonger dans l'eau ; mais il ſeroit auſſi impoſſible de faire nager un Poulet, qu'il le ſeroit de lui aprendre à tetter.

Hor. Je vous comprens fort bien. Si la Vanité n'avoit pas été naturelle à tous les Hommes, jamais il n'y auroit eu d'Ambitieux. Et par rapport à l'habileté néceſſaire pour gouverner, l'expérience nous apprend qu'on doit l'acquérir : mais je ne ſai non plus que votre Sauvage, comment on eſt venu à former des Sociétés. Ce que vous m'avez dit de ſon incapacité & de ſon manque de pouvoir à ſe gouverner lui-même, a entièrement détruit toutes les eſpérances que j'avois conçues ſur la manière dont cette Famille auroit pu enfin former une Société. Mais la Religion n'y auroit-elle eu aucune part ? Dites-moi, je vous prie, comment a-t-elle été introduite dans le Monde ?

Cleo. Par le moïen de Dieu, & par miracle.

Hor. *Obſcurum per obſcurius*, vous ex-

pliquez une choſe obſcure, par une autre qui eſt encore plus obſcure. Je n'ai point d'idées de ces miracles qui interrompent & qui bouleverſent l'ordre de la Nature. Je n'ai point de notions de ces choſes qui doivent arriver en dépit du bon ſens, & qui ſont telles que tout Homme ſage ſe croira mathématiquement aſſuré de leur impoſſibilité, dès-qu'il en jugera par la Droite Raiſon, & par ce que l'Expérience lui apprend.

CLEO. Il eſt certain que le mot de *Miracle* déſigne un concours de la Puiſſance Divine, dont les opérations s'éloignent du cours ordinaire de la Nature.

HOR. Oui, comme lorsque des matières fort combuſtibles, jettées au milieu d'un feu très-vif & très-ardent, ne reçoivent aucune altération; ou que des Lions vigoureux, & qu'on a affamés à deſſein, s'abſtiennent de dévorer ce dont ils ſont le plus avides. Ces Miracles ſont d'étranges choſes.

CLEO. Chacun s'accorde à en donner cette idée; l'étimologie même du mot emporte cette ſignification. Mais il eſt presque auſſi difficile de s'en former une idée, qu'il l'eſt d'expliquer comment des Hommes peuvent les rejetter, & ſe dire d'une Religion qui eſt entièrement fondée ſur les Miracles.

HOR. Mais lorsque je vous ai formé cette queſtion générale, pourquoi vous êtes-

êtes-vous borné à la ſeule Religion Révélée ?

CLEO. Parce que rien, à mon avis, ne mérite le nom de Religion, ſi elle n'a été révélée. Ainſi celle des *Juifs* a été la prémière Religion Nationale, & la Chrétienne a été la ſeconde.

HOR. Mais *Abraham*, *Noé* & *Adam* n'étoient point des *Juifs* ; cependant ils avoient une Religion.

CLEO. Ils n'en avoient point d'autre que celle qui leur avoit été révélée. D'abord que Dieu eut créé nos prémiers Parens, il leur apparut, & leur donna des préceptes. Dans la ſuite l'Etre Suprême continua également à ſe communiquer aux Patriarches. Pour le Pére d'*Abraham*, il fut idolâtre.

HOR. Mais les *Egyptiens*, les *Grecs* & les *Romains* n'avoient-ils pas une Religion, tout comme les *Juifs* ?

CLEO. Non ſans-doute ; car j'appelle Superſtition leur groſſière Idolâtrie, & leur Culte abominable.

HOR. Quelque partialité qu'il y ait dans vos jugemens, vous devez cependant convenir que tous ces Peuples donnoient à leur Culte le nom de Religion, comme nous le donnons au nôtre. L'Homme, dites-vous, n'apporte en venant au monde que ſes paſſions. Lors donc que je vous ai demandé comment la Religion s'étoit introduite ſur la Terre, j'ai eu deſſein de vous demander

ce qu'il y avoit eſſentiellement dans la nature de l'Homme, qui le portât vers la Religion; qu'eſt-ce qui le diſpoſe à cela?

CLEO. La Crainte.

HOR. Quoi? *La Crainte eſt la prémière Cauſe qui a introduit les Dieux dans le Monde* *? Etes-vous de ce ſentiment?

CLEO. Il n'y a pas un Mortel ſur la Terre qui ſoit plus éloigné d'avoir une telle opinion. Ce fameux Axiôme *Epicurien*, ſi chéri des Libertins, fait pitié. Il eſt également abſurde & impie, de dire que la Crainte a enfanté la Divinité. Vous pourriez dire avec autant de fondement, que c'eſt la Crainte qui a produit la Terre, le Soleil ou la Lune. Mais lorsque je parle des Sauvages, il n'eſt contraire ni au Bon-Sens, ni à la Religion Chrétienne, d'aſſurer que pendant qu'ils ignorent le vrai Dieu, & qu'ils ne ſont encore que des Enfans dans l'art de penſer & de raiſonner, la Crainte ſoit la paſſion qui la prémière leur donne occaſion d'entrevoir, à travers un nuage fort épais, une Puiſſance inviſible. Comme de telles Perſonnes deviennent tous les jours plus habiles par l'uſage ou par l'expérience, & qu'ils ſe perfectionnent de plus en plus dans les opérations du cerveau, & dans l'exercice de leurs plus nobles

* *Primus in Orbe Deos fecit Timor.* PETRON *in Fragmento.*

nobles facultés, il eſt inconteſtable que ces idées confuſes qu'ils ont d'abord eues de la prémière Cauſe, les ont naturellement conduit dans la ſuite à une connoiſſance certaine d'un Etre infini & éternel. Plus même ils acquerront de pénétration & de lumières, plus auſſi ils admireront la ſageſſe & le pouvoir de l'Etre Suprême. Admiration qui continuera toujours, quand même leur ſavoir & leur ſagacité ſurpaſſeroient de beaucoup tout ce à quoi notre nature peut jamais atteindre.

Hor. Je vous demande pardon des ſoupçons que j'ai eus ſur votre compte; cependant je ſuis ravi que cela vous ait donné lieu de vous expliquer. Le mot de *Crainte* ſeul, & ſans aucune autre addition, ſonne fort mal; & même je ne puis point concevoir encore, comment une Cauſe inviſible peut devenir l'objet de la crainte d'un Homme qui n'auroit abſolument reçu aucune éducation, & qui ſe rencontreroit dans les circonſtances où vous avez placé le Sauvage dont vous avez d'abord parlé. Comment ſe peut-il que quelque choſe d'inviſible, qui n'affecte aucun de ſes ſens, faſſe impreſſion ſur une Créature Sauvage?

Cleo. Chaque accident & chaque malheur qui lui arrive, dont elle ne voit pas clairement & diſtinctement la cauſe; l'excès du chaud & du froid; l'humidité & la ſechereſſe qui lui cauſent quelque dommage; les éclairs, & le tonnerre même

lorsqu'il ne fait pas visiblement du mal; un bruit entendu dans les ténèbres; l'obscurité elle-même & tout ce qui est effraïant & extraordinaire; toutes ces choses, dis-je, sont propres à faire naître cette crainte & à la fortifier. Quelque féroce que vous supposiez un Homme parvenu à un âge mûr, il sera assez sage pour savoir qu'il ne peut pas toujours & en tous lieux se procurer des fruits, ou en général de la nourriture. Cette expérience le conduira naturellement à mettre en réserve une grande quantité de provisions, lorsqu'il fera quelque récolte abondante. La pluïe peut gâter ses denrées; il verra les arbres broués, quelquefois ils ne produiront que peu de fruits; il ne sera pas toujours en santé; ses Enfans peuvent tomber malades, & mourir sans avoir reçu aucune blessure, ou sans qu'il puisse appercevoir aucune cause extérieure de cet accident. Quelques-uns de ces malheurs peuvent d'abord échapper à son attention, ou s'il les remarque, ils ne feront qu'exciter des allarmes dans son esprit foible. Il faudra bien du tems avant qu'il en prenne occasion de faire de sérieuses réflexions. Mais comme ces maux reviendront souvent, il commencera certainement à soupçonner qu'ils sont l'effet de quelque Cause invisible, & à mesure qu'il avancera en âge & en expérience, il se confirmera dans ses soupçons. De plus il est très-probable

ble que la grande variété des accidens qu'il éprouvera, lui fera craindre qu'il n'y ait différentes Cauſes diſpoſées à lui nuire ; de ſorte qu'enfin il ſera porté à croire qu'il y a un très-grand nombre de ces Cauſes qu'il doit redouter. Ce qui contribuera beaucoup à faire naître ces ſoupçons & à les confirmer, c'eſt une fauſſe notion dont nous ſommes imbus dès l'âge le plus tendre, & que nous pouvons obſerver dans les Enfans, auſſi-tôt qu'ils commencent à ſe faire entendre par leurs regards, par leurs geſtes, ou par leurs ſignes.

HOR. Quelle eſt cette fauſſe notion, je vous prie ?

CLEO. Il eſt manifeſte que tous les petits Enfans s'imaginent que les objets dont ils ſont environnés, penſent & ont du ſentiment comme eux. Pour ſe convaincre qu'ils ont généralement cette fauſſe opinion des Créatures inanimées, on n'a qu'à conſidérer ce qu'ils font preſque toutes les fois que par étourderie ou par nonchalance ils s'attirent quelque malheur. Dans ces ſortes de cas on les voit ſe fâcher, & frapper une table, une chaiſe, le plancher, ou tel autre corps qui peut leur paroître avoir contribué au mal qu'ils endurent, ou être en quelque manière cauſe d'une lourde chute qu'ils ont faite. Les Nourrices, par condeſcendance pour cette foibleſſe, feignent d'avoir ces mêmes ſentimens ridicules, &

elles appaiſent réellement les petits Enfans lorsqu'ils ſont courroucés, en affectant de prendre leur parti contre ces objets. Ainſi on les verra ſouvent gronder & battre très-ſérieuſement, ou les objets qui ont effectivement cauſé l'indignation de leurs Nourriçons, ou ceux qui peuvent en quelque manière paroître avoir occaſionné le mal qu'ils ſe ſont faits. On ne doit pas s'imaginer qu'un Enfant, privé de toute éducation, & de tout commerce avec ceux de ſon eſpèce, puiſſe ſe guérir auſſi aiſément de cette folie naturelle, que celui qui élevé dans la Société apprend tous les jours quelque choſe de nouveau, en converſant avec des Perſonnes plus ſages que lui. Je ſuis même perſuadé qu'un Sauvage paſſeroit toute ſa vie, ſans jamais ſe dépouiller entièrement de ce préjugé.

HOR. Je ne ſaurois croire que l'Entendement Humain ſoit auſſi foible & auſſi borné que vous le ſuppoſez.

CLEO. D'où ſont venues les *Dryades* & les *Hamadryades* ? Comment a-t-il jamais pu ſe faire qu'on ait regardé comme un impie, celui qui abbattoit, ou même qui faiſoit quelques inciſions à des Chênes vénérables par leur groſſeur, ou à d'autres Arbres de haute futaie? D'où tirent leur origine des Divinités qui, ſuivant le Vulgaire *Païen*, préſidoient ſur les Fleuves & les Fontaines * ? HOR.

* LES NIMPHES étoient parmi les Païens des Divi-

HOR. Toutes ces fictions ſont dues à la friponnerie des Prêtres ruſés qui connoiſſoient fort bien le Monde, & à d'autres Impoſteurs qui ont fabriqué ces menſonges & inventé ces fables pour leur propre avantage.

CLEO. Je conviens de tout cela; mais encore ne faut-il pas que l'Entendement des Hommes ait été bien borné, & qu'ils aïent eu une teinture, ou un reſte de cette folie que l'on découvre dans les petits Enfans. Sans cela jamais on n'auroit pu leur perſuader des Fables auſſi abſurdes. Pour que ces Impoſteurs tiraſſent parti de ces fictions, ne falloit-il pas qu'il y eût réellement des Foux capables de ces foibleſſes?

HOR. Il peut y avoir quelque choſe de vrai dans ce que vous dites; mais vous avez avoué que l'Homme aime naturellement ceux qui lui font du bien: d'où vient donc que s'il trouve qu'il doit à une Cauſe inviſible tout ce qu'il poſſède de biens, il ne ſeroit pas porté à avoir de la Religion, plutôt par un principe de Re-

vinités Champêtres qui reçurent différens noms, ſuivant les lieux qu'elles habitoient, ou les objets qui étoient commis à leurs ſoins. Ainſi celles qui ſe plaiſoient dans les Bois, furent appellées DRYADES; ou HAMADRYADES, ſi elles étoient attachées à quelque Arbre particulier; mais celles-ci naiſſoient & mouroient avec lui. Les NAYADES étoient celles qui préſidoient ſur les Fontaines & les Rivières.

Reconnoiſſance que par un principe de Crainte ?

Cleo. Il y a de très-bonnes raiſons qui empêchent que la choſe n'arrive de cette manière. Tout ce que l'Homme tient de la Nature, il le regarde comme ſien. Il croit qu'en ſemant & en moiſſonnant il mérite la récolte qu'il fait. Il ſuffit qu'il ait la moindre part dans quelque ouvrage que ce ſoit, pour que toujours il s'en croie l'auteur, & qu'il l'enviſage comme une choſe qui lui appartient. Tout art que nous avons appris, ou toute découverte que nous avons faite, eſt à nous, & à nous en propre. Nous nous aimons ſi fort que nous étendons même le droit de propriété ſur toutes les choſes que nous opérons par le moïen de ces arts ou de ces découvertes. C'eſt ainſi que nous faiſons uſage de la Fermentation, & de toutes les Opérations Chymiques que la Nature ſeule exécute, ſans qu'il nous vienne dans l'eſprit que nous en ſoïons redevables à quelqu'autre cauſe qu'à nos propres lumières. La Femme qui s'occupe à battre la crême pour en faire du beurre, ne s'informe point de la cauſe qui oblige les particules les plus fines & les plus *limphatiques* à ſe ſéparer & à ſe détacher des plus onctueuſes. J'en dis de même des autres Arts, comme de celui de braſſer la Bière, de celui de faire le Pain, ou d'apprêter les Viandes, & en général de tous les travaux que les

les Hommes exécutent. Dans tout cela c'eſt la Nature qui eſt l'auteur de tous les changemens, & qui fait la plus grande partie de l'ouvrage: malgré cela encore, c'eſt nous qui à notre avis opérons tout & qui faiſons tout. D'où il ſuit que l'Homme, qui naturellement rapporte tout à lui-même comme à un centre commun, doit dans le ſimple état de Nature être fort diſpoſé à conſidérer tout ce dont il jouït, comme une choſe qui lui eſt due, & toutes les choſes auxquelles il met la main, comme ſon propre ouvrage. Il faut qu'un Homme poſſède bien des connoiſſances, qu'il ſoit capable de beaucoup de réflexions, & qu'il ait déjà fait de grands progrès dans l'art de penſer juſte & de raiſonner conſéquemment, pour qu'il puiſſe par ſes propres lumières, & ſans avoir jamais été inſtruit, ſentir les obligations qu'il a à Dieu. Moins un Homme a de connoiſſances, moins ſon entendement eſt étendu, & moins il eſt capable, ſoit d'enviſager les objets ſous leurs différens points de vue, ſoit de tirer des conſéquences du petit nombre d'idées que ſon génie lui fournit. Un Novice ignorant, & ſans éducation, fixe uniquement ſes yeux ſur ce qui ſe préſente immédiatement devant lui; ou pour m'exprimer vulgairement, *il ne voit pas plus loin que ſon nez.* Si la gratitude agiſſoit ſur un Sauvage, il rendroit beaucoup plutôt ſes reſpects à l'Arbre qui lui rapporte des

des noix, qu'à celui qui l'a planté; & il n'eſt point de propriété ſi bien fondée qu'un Homme civiliſé ne révoquât plutôt en doute, que l'Homme Sauvage ne mettroit en queſtion le droit abſolu qu'il croit avoir ſur ſon propre ſoufle.

Une autre raiſon pourquoi la *Crainte* eſt un motif à la Religion plus prochain que la *Reconnoiſſance*, c'eſt qu'un Sauvage ne ſoupçonneroit jamais que le même Etre qui lui accorde tant de biens, fût auſſi la Cauſe de tout le mal qu'il reſſent. Or il eſt certain que ce ſera ce mal qui le frappera prémièrement.

Hor. Les Hommes en effet paroiſſent ſe ſouvenir beaucoup plus d'un mauvais tour qu'on leur a joué, que de dix ſervices eſſentiels qu'on leur a rendus. Que l'on ſoit malade un mois, ou que l'on ſe porte bien dix ans de ſuite, le prémier s'imprimera beaucoup plus profondément dans la mémoire que le ſecond.

Cleo. L'Homme travaillant à ſa propre conſervation, eſt attentif à éviter avec ſoin tout ce qui peut lui nuire: mais pendant qu'il jouït de ce qui lui fait plaiſir, ſon eſprit ſe repoſe, & il eſt exempt de tout ſouci. Il peut goûter ſucceſſivement mille plaiſirs différens, ſans faire aucune réflexion; mais au moindre revers il deviendra actif, il fera d'exactes recherches ſur la cauſe de cette infortune, toutes ſes penſées tendront à l'éloigner. En effet, il eſt fort important de connoître

tre d'où procède le mal ; mais il n'eſt presque d'aucune utilité de connoître la cauſe du bien, qui eſt toujours fort bien reçu ; je veux dire qu'une telle connoiſſance ne paroît pas devoir rien ajouter au bonheur dont il jouït. Dès-qu'on a ſuppoſé que l'Homme craint une pareil ennemi inviſible, il eſt raiſonnable de croire qu'il ſeroit bien-aiſe de l'appaiſer, & de ſe le rendre propice, s'il pouvoit en trouver le moïen. Pour parvenir à ſon but, il eſt très-probable qu'il viſiteroit, fouilleroit, & examineroit avec ſoin tout ce qui l'environne, & que trouvant inutiles toutes les recherches qu'il auroit faites ſur la Terre, il tourneroit ſes vues du côté du Ciel.

Hor. Ainſi un Sauvage pourroit examiner aſſez long-tems les choſes d'ici-bas, & élever enſuite ſes yeux en haut, avant qu'il en devînt plus ſage. Il n'eſt pas difficile de concevoir qu'une Créature qui craint quelque Etre, doit néceſſairement avoir de terribles inquietudes, lorsqu'elle ne ſait ni quel il eſt, ni où il eſt. On comprend auſſi aiſément que quand même elle auroit toutes les raiſons du monde de croire que cet Etre eſt inviſible, elle en auroit beaucoup plus de peur dans l'obſcurité, que lorsqu'elle pourroit voir les objets qui l'environnent.

Cleo. Cette Cauſe inviſible ne fait peut-être que bien peu d'impreſſion ſur l'Homme, tandis qu'il ne penſe encore

qu'im-

qu'imparfaitement, & qu'il eſt entièrement occupé, ſoit à travailler de la manière la plus ſimple à la conſervation de ſoi-même, ſoit à éloigner les obſtacles qu'il rencontre immédiatement dans ſon chemin. Mais lorsqu'il commence à raiſonner aſſez bien, & qu'il a le loiſir de faire des réflexions, quelles idées étranges & chimériques ne doit-il pas ſe former de cette Cauſe? Deux Sauvages n'auroient pas long-tems commercé enſemble, qu'ils chercheroient à ſe communiquer l'un à l'autre leurs penſées ſur cette matière; & comme avec le tems ils inventeroient, & conviendroient de certains ſons pour diſtinguer les différentes choſes dont l'idée ſe préſenteroit ſouvent à leur eſprit, je crois que cette Cauſe inviſible ſeroit un des prémiers objets à qui ils donneroient un nom. Ces Sauvages n'auroient pas moins ſoin de leurs Enfans encore jeunes, que les autres Animaux; & il n'y a pas d'apparence que ces jeunes Plantes, qu'ils nourriroient & entretiendroient, remarquaſſent cette crainte que leurs Parens ont pour un Etre inviſible, avant qu'ils euſſent atteint l'âge de dix ans, puiſqu'on ne leur donneroit aucune éducation, & qu'on ne leur feroit obſerver aucune diſcipline. D'ailleurs, ſi l'on conſidère combien les Hommes diffèrent les uns des autres dans les traits du viſage, dans la complexion & dans le tempérament, on verra qu'il n'eſt

n'eſt pas poſſible que tous aïent les mêmes idées de cet Etre. D'où il ſuit que dès-qu'un nombre aſſez conſidérable de Perſonnes pourroient converſer enſemble & ſe comprendre les uns les autres, ils trouveroient qu'ils différeroient extrêmement entr'eux dans l'opinion qu'ils auroient de cet Etre. Malgré cette extrême différence, ils s'accorderoient tous à reconnoître l'exiſtence de cette Cauſe & à la craindre: & comme les Hommes attribuent toutes leurs paſſions à tous les objets qu'ils croient capables de penſer, il eſt certain que chacun chercheroit avec un ſoin mêlé d'inquietude à prévenir les effets de la haine & de la mauvaiſe volonté de cette Puiſſance inviſible. Chacun même tâcheroit de ſe concilier ſa bienveillance, & d'obtenir ſa protection, s'il pouvoit découvrir quelque moïen pour cela. Peſons attentivement ces choſes, réfléchiſſons ſur ce que nous connoiſſons de la nature de l'Homme, & nous conviendrons qu'il n'eſt presque pas poſſible qu'une multitude de Créatures Humaines aïent pendant long-tems quelque fréquentation, ſans qu'il ſe débite entr'elles des menſonges prémédités à l'égard de cette Puiſſance; & il y aura même des gens aſſez impudens pour oſer aſſurer qu'ils ont vu ou entendu cet Etre, tout inviſible qu'il eſt. Il eſt aiſé d'expliquer comment des opinions différentes ſur cette Cauſe inviſible peuvent, par la malice

ce & par la fourberie des Impoſteurs, occaſionner des haines mortelles entre les Peuples. Suppoſons, par exemple, que les Campagnes aïent extrêmement beſoin de pluïe, & qu'on vienne à me perſuader que c'eſt vous qui êtes cauſe qu'il ne pleut point, il n'en faut pas davantage pour exciter entre nous des querelles & des diſſenſions. En un mot, il n'y a eu dans le Monde aucun acte de friponnerie Eccléſiaſtique, ou d'inhumanité, & il ne s'y eſt rien dit d'extravagant, ou d'abominable par rapport à la Religion, dont on ne puiſſe donner une très-bonne ſolution, dès-que l'on conviendra de tout ce que je viens de dire, & que l'on reconnoîtra ce principe de la *Crainte*.

Hor. Je crois que je dois vous accorder que la *Crainte* a été le prémier motif qui détermina les Sauvages à ſe former quelques idées de Religion: mais il faut que vous m'accordiez à votre tour, que dans le tems que les Hommes ont commencé à être plus ſages & plus civiliſés, la plus grande partie de leur Religion a été fondée ſur la gratitude. Vérité que je prouve d'une manière inconteſtable, par la reconnoiſſance que les Nations ont conſtamment témoignée à leurs Dieux, toutes les fois qu'elles ont eu quelques heureux ſuccès, ou qu'elles en ont reçu des bienfaits ſignalés; par le grand nombre d'Hécatombes qu'on leur offroit après les victoires qu'on avoit remportées; & enfin,

enfin, par les différens Jeux & les diverſes Fêtes qu'on avoit inſtituées en leur honneur.

Cleo. Vous vous donnez bien du mouvement, à ce que je vois, pour défendre l'honneur de notre Eſpèce: cependant je n'y vois rien de fort eſtimable. Je vous prouverai même que ſi l'on pèſe mûrement, & que l'on examine à fond notre Nature, on y trouvera beaucoup plutôt des ſujets d'humilité que des prétextes d'orgueil. Prémièrement, il n'y a point de différence entre un Sauvage & un Homme Civiliſé, à les conſidérer par rapport à leur nature, telle qu'ils l'ont reçue dès le commencement. Tous les deux apportent en naiſſant des principes de *Crainte*; & s'ils ſont capables de ſentimens, ils ne peuvent ni l'un ni l'autre vivre long-tems, ſans qu'un Pouvoir inviſible devienne l'objet de cette *Crainte*. Perſonne n'en ſera exempt, il ſuffit qu'on ſoit Homme; il n'importe qu'on ſoit Sauvage & qu'on vive ſeul, ou qu'on ſoit membre d'une Société, & qu'on reçoive une excellente éducation. L'expérience nous apprend que les Arts, les Siences, la Politeſſe, & toute la Sageſſe mondaine peuvent exceller dans les Empires, les Roïaumes & les Etats, lors même qu'on y eſt eſclave de la plus groſſière Idolâtrie, & qu'on y digère toutes les abſurdités qu'une fauſſe Religion peut produire. Les Peuples les plus civiliſés ſont tombés

par rapport au Culte Divin dans des extravagances auſſi ridicules, qu'il ſeroit poſſible à des Sauvages d'en commettre. Souvent même les prémiers ont exercé de propos délibéré des cruautés, auxquelles les derniers n'auroient jamais penſé. Quoique les *Carthaginois* fuſſent un Peuple fin, ruſé, floriſſant, opulent & formidable, & que ſous la conduite d'*Hannibal* ils euſſent déjà presque entièrement vaincu les *Romains*; cependant on le vit encore alors ſacrifier à leurs Idoles les Enfans de leur prémière Nobleſſe. Nous trouverons la même choſe, ſi nous examinons ce qui s'eſt paſſé chez les Particuliers. Les Siècles les plus polis nous fourniſſent des exemples ſans nombre de Perſonnes qui, diſtinguées d'ailleurs par leur bon-ſens & par leur vertu, avoient cependant conçu de l'Etre Suprême les notions les plus puériles, les plus indignes & les plus extravagantes. Quelles idées obſcures & bizarres ne doivent pas avoir eu de la Providence certaines Perſonnes, pour agir comme elles ont fait! *Alexandre Sévère*, Succeſſeur d'*Héliogabale* réforma bien des abus, & il paſſa pour un auſſi bon Prince que ſon Prédéceſſeur avoit été méchant. Dans ſon Palais il avoit un Oratoire, un Cabinet deſtiné pour y faire ſes dévotions particulières, où il avoit les images d'*Appollonius de Tyane*, d'*Orphée*, d'*Abraham*, de *Jéſus-Chriſt*, & d'autres Dieux de cette na-

nature, comme dit ſon Hiſtorien *. Pourquoi ſouriez-vous?

HOR. Je penſe à l'induſtrie des Prêtres, qui ne parlent point des foibleſſes d'une Perſonne, lorsqu'ils veulent qu'on penſe avantageuſement ſur ſon compte. Cherchant un jour quelque choſe dans le Dictionnaire de *Moréry*, je jettai par hazard les yeux ſur l'article de cet Empereur, où il n'eſt fait aucune mention ni d'*Orphée*, ni d'*Apollonius*. Rappellant dans ma mémoire le paſſage de *Lampridius*, qui rapporte ce que vous avez dit d'*Alexandre Sévère*, je fus ſurpris de ce ſilence. D'abord je crus de m'être trompé; mais en conſultant de nouveau cet Auteur, je trouvai que la choſe étoit comme vous l'avez rapportée. Je ne doute point que *Moréry* n'ait gardé le ſilence ſur ce ſujet, en reconnoiſſance des égards que cet Empereur a eu pour les Chrétiens; car cet Auteur nous dit qu'il leur fut très-favorable.

CLEO. Il n'eſt rien dans cette omiſſion que de très-ordinaire aux Auteurs *Catholiques-Romains*. Mais ce dont je voulois par-

* *Uſus vivendi eidem hic fuit: Primùm ut, ſi facultas eſſet, id eſt ſi non cum uxore cubuiſſet, matutinis horis in lavatio ſuo (in quo & divos principes ſed optimos electos & animas ſanctiores, in queis & Apollonium, & quantum ſcriptor ſuorum temporum dicit, CHRISTUM, ABRAHAM, & ORPHEUM, & hujus te moli Deos habebat, ac marum effigies) rem divinam faciebat.* LAMPRID. in Alexand. Severo, CXXIX.

parler en second lieu, c'est des Fêtes dont vous avez fait mention, des Hécatombes que l'on offroit après le gain d'une Bataille, & de cette reconnoissance que toutes les Nations témoignoient généralement à leurs Dieux. Considérez, je vous prie, que dans les Matières Sacrées, comme dans toutes les Affaires Humaines, on observe quantité de rites, de cérémonies, & bien des marques de respect, qui à la prémière vue semblent procéder de la gratitude; mais qu'on les examine attentivement, & l'on trouvera que la Crainte en est la cause primitive. Il est incertain dans quel tems les Jeux Floraux furent prémièrement institués; mais on ne les célébra régulièrement toutes les années, qu'après qu'un Printems fort déréglé eut engagé le Sénat à faire un Decret qui les déclaroit annuels †. L'Amour & l'Estime, il est vrai, sont des ingrédiens aussi nécessaires de la vénération ou du respect que la Crainte; cependant il n'y a que la Crainte seule qui puisse porter les Hommes à contrefaire l'amour & l'estime. C'est ce qu'on ne

† Le *Decret*, qui ordonnoit que l'on célébreroit toutes les années des Jeux en l'honneur de la Déesse FLORA, fut fait l'an 580 de *Rome*; mais il ne devoit être mis en exécution, qu'au cas qu'elle ne laissât point perdre comme auparavant les fleurs des Arbres & des Vignes. On fit une abondante récolte. Ainsi cet Edit commença d'être exécuté sous le Consulat de *Postumius* & de *Lenas*.

ne peut point révoquer en doute, dès qu'on fait attention aux devoirs que l'on rend extérieurement aux Tirans, lors même qu'on les déteſte, & qu'on les abhorre intérieurement. Les Idolâtres ſe ſont toujours conduits à l'égard de la Cauſe inviſible qu'ils ont adorée, comme les Hommes ſe conduiſent à l'égard d'une Puiſſance arbitraire qui ne ſuit point de loix, lorsqu'aſſurés de ſa fourberie, de ſa hauteur & de ſes caprices, ils conviennent qu'elle a un pouvoir ſans bornes, & auquel il faut que tout cède. En effet, par quel motif auroit-on réitéré ſi ſouvent les mêmes ſolemnités, toutes les fois qu'on ſoupçonnoit qu'on avoit ômis la moindre partie dans ces ſacrées bagatelles? Vous ſavez que ſouvent on jouoit pluſieurs fois la même Farce, lorsqu'on avoit lieu de craindre qu'on n'eût ômis ou négligé quelque choſe dans une des repréſentations précédentes. Je vous prie ſeulement de rentrer en vous-même, & de rappeller dans votre mémoire ce que vous avez lu ſur ce ſujet. Conſidérez cette variété infinie d'idées que les Hommes ſe ſont formé de la Puiſſance inviſible, qui ſuivant eux influoit ſur les Affaires Humaines; jettez les yeux ſur ce grand nombre de diviſions que ces différentes Opinions ont occaſionnées; parcourez l'Hiſtoire de tous les ſiècles; enviſagez chaque Nation conſidérable, ſoit dans ſes revers & ſes infortunes, ſoit

dans ſes victoires & ſes heureux ſuccès; examinez la vie des grands Généraux, & des autres Perſonnages fameux, ſoit dans leur adverſité, ſoit dans leur proſpérité; prenez garde au tems où leur dévotion étoit la plus fervente, quand on conſultoit plus religieuſement les Oracles, & dans quelles occaſions on s'adreſſoit plus ordinairement aux Dieux. Vous n'avez qu'à peſer tranquilement, & ſans préoccupation, chacun de ces articles, & vous vous rappellerez que tout ce qui regardoit la Superſtition étoit également eſſentiel, ridicule & exécrable. Prémièrement donc vous trouverez que les Païens, & tous ceux qui n'ont point connu le vrai Dieu, ont repréſenté leurs Divinités non comme des Etres ſages, bénins, équitables & miſéricordieux; mais comme des Etres paſſionnés, vindicatifs, capricieux & inexorables. Cependant un grand nombre de ces Idolâtres étoient d'ailleurs des perſonnes très-éclairées, très-judicieuſes, & d'une probité éprouvée. Je paſſe ſous ſilence les vices abominables, & les dérèglemens groſſiers qu'on apprenoit au Vulgaire à attribuer à leurs Dieux. En ſecond lieu, vous verrez que ſi une fauſſe Religion peut nous fournir un ſeul exemple pour prouver que les Hommes ont eu recours à une Cauſe inviſible par un principe de gratitude, on pourroit en alléguer mille qui vous convaincroient que les Créatures Humaines

ont toujours agi par un mouvement de crainte, en rendant quelque culte à leurs Divinités, & en témoignant leur ſoumiſſion pour le Ciel. La Religion & la Crainte de Dieu ſont même des termes ſynonimes. Les Impoſteurs auroient envain emploïé l'artifice & la fraude pour tirer parti de la reconnoiſſance, ſi cette paſſion avoit eu pour prémier principe l'Amour & non la Crainte. Tous les commerces ſi vantés, qu'ils prétendoient avoir avec les Dieux & les Déeſſes, auroient été inutiles, ſi les Hommes avoient été conduits par un ſentiment de gratitude à adorer les Puiſſances Immortelles; c'eſt ainſi qu'ils appelloient leurs Idoles.

Hor. Tous les Légiſlateurs & les Conducteurs des Peuples ne ſont-ils pas parvenus à ce qu'ils ſouhaitoient par ces communications, qu'ils prétendoient avoir immédiatement avec les Dieux? N'ont-ils pas produit par-là dans les Peuples le reſpect & la vénération pour tout ce qu'ils ſtatuoient? C'étoit-là le ſeul but qu'ils ſe propoſoient, & dont la réuſſite pouvoit combler leurs déſirs. Cependant vous avez avoué vous-même que, pour exciter cette paſſion, l'Amour & l'Eſtime n'étoient pas des ingrédiens moins néceſſaires que la Crainte.

Cleo. Mais par les loix qu'ils impoſoient aux Hommes, & par les peines attachées à l'omiſſion ou à la violation de ces règlemens qu'ils avoient faits, il n'eſt

pas difficile de voir sur quel de ces trois ingrédiens ils faisoient le plus de fond.

Hor. Il seroit difficile de nommer un Roi, ou quelqu'autre grand Personnage qui, dans les anciens siècles, ait entrepris de gouverner une Nation encore dans l'enfance, sans prétendre qu'un Etre invisible ne se fût communiqué ou à lui-même, ou à ses ancêtres. La seule différence qu'il y a entre ces Personnes & *Moïse*, c'est que celui-ci étoit un vrai Prophète, réellement inspiré de Dieu; au lieu que tous les autres ont été des Imposteurs.

Cleo. Que prétendez-vous inférer de-là?

Hor. Que nous ne pouvons rien dire de plus en faveur de nous-mêmes, que ce qui a été dit dans tous les siècles par tous ceux qui avoient des Religions & des Opinions différentes: je veux dire que tous les Hommes ont assuré qu'eux seuls avoient la vérité de leur côté, & que ceux-là marchoient dans l'erreur qui n'étoient pas dans les mêmes sentimens.

Cleo. Ne suffit-il pas qu'après l'examen le plus sévère, nous puissions dire cela de nous-mêmes avec vérité & avec justice? Ne suffit-il pas que la créance des autres ne puisse soutenir l'épreuve impartiale qu'on en voudroit faire? Un Homme peut rapporter des miracles qui n'ont jamais été opérés, & raconter des choses qui

qui ne ſont jamais arrivées : mais dans mille ans d'ici tous les Savans s'accorderont à dire que perſonne n'a pu compoſer les PRINCIPES du Chevalier *Newton*, à-moins qu'elle n'ait été très-habile dans les Mathématiques. Lorsque *Moïſe* communiqua aux *Iſraélites* ce qui lui avoit été révélé, il leur dit une vérité inconnue à tous les Habitans de la Terre, excepté à lui-même.

HOR. Vous voulez parler de l'unité d'un Dieu, & de la création de cet Univers.

CLEO. C'eſt cela même.

HOR. Mais toute Perſonne de ſens n'eſt-elle pas capable de connoître ces vérités par les ſeules lumières de la Raiſon?

CLEO. Oui, lorsque l'art de raiſonner eſt parvenu, par une ſuite néceſſaire, à ce point de perfection où il eſt depuis quelques ſiècles, & lorsque l'on a acquis la méthode de penſer juſte. Dès-que l'on a eu découvert la propriété de l'Aimant, & inventé la Bouſſole, chaque Matelot médiocrement habile put naviger au milieu de l'*Océan*; mais avant ce tems-là, le Marinier le plus expert auroit tremblé à la ſeule vue d'un telle entrepriſe. Dans le tems que *Moïſe* apprit ces ſublimes & importantes vérités à la poſtérité de *Jacob*, elle étoit devenue l'eſclave de la Superſtition qui dominoit dans le païs qu'elle habitoit; & les *Egyptiens*, leurs

Maſtres, quoique très-habiles dans un grand nombre d'Arts & de Siences, même beaucoup plus verſés dans les Myſtères de la Nature qu'aucune autre Nation de ce tems-là, avoient cependant de la Divinité les notions les plus abjectes & les plus abominables qu'il eſt poſſible de concevoir. Il n'eſt point de Sauvages qui les euſſent ſurpaſſé en ignorance & en ſtupidité touchant l'Etre Suprême, cette Cauſe inviſible qui gouverne le Monde. *Moïſe* enſeigna les *Iſraélites à priori*; ainſi leurs Enfans ſurent, avant l'âge de neuf ou de dix ans, ce que les plus grands Philoſophes n'ont pu connoître par les lumières naturelles, que pluſieurs ſiècles après.

Hor. Les Partiſans des Anciens ne vous accorderont jamais qu'aucun des Philoſophes modernes ait mieux penſé ou raiſonné, que les Perſonnes qui ont vécu dans les ſiècles les plus reculés.

Cleo. Il faut bien qu'ils en croient leurs yeux. Qu'ils liſent l'Hiſtoire ancienne, & ils s'aſſureront de la vérité de ce que j'avance. Toute perſonne de ſens peut, en prenant ſa raiſon pour guide, voir qu'à *Rome* il y a eu des Hommes très-célèbres qui, au commencement du Chriſtianiſme, ont conteſté, & montré beaucoup de zèle à nier ce que vous dites. *Celſe*, *Symmaque*, *Porphyre*, *Hiéroclès*, & d'autres fameux Rhéteurs, tous gens qui de l'aveu de tout le monde avoient beaucoup

coup de ſens, n'ont-ils pas écrit en faveur de l'Idolâtrie ? N'ont-ils pas ſoutenu avec beaucoup de vigueur la pluralité & la multiplicité de leurs Dieux ? *Moïſe* a vécu plus de quinze-cens ans avant le règne d'*Auguſte*. Si, me trouvant dans un endroit où je ſerois aſſuré que perſonne n'entend le Deſſein ou la Peinture, quelqu'un me diſoit qu'il a acquis cet Art par inſpiration Divine, je ſerois plus porté à me moquer de lui qu'à le croire : mais ſi en ma préſence je le voïois tirer pluſieurs beaux portraits, mon incrédulité ceſſeroit, & il ſeroit ridicule d'avoir plus long-tems des doutes ſur ſa véracité. Les Hiſtoires, que les autres Légiſlateurs, ou Fondateurs de Nations, ont débitées à l'égard des Divinités, qui ſe ſont communiquées ou à eux-mêmes, ou à leurs ancêtres, contiennent toutes des idées indignes de l'Etre Suprême. Par les ſeules lumières de la Raiſon on peut aiſément en faire voir la fauſſeté. Mais dans l'image que *Moïſe* traça aux *Juifs* de l'Etre Suprême, il leur dit qu'il étoit un dans ſa nature, & qu'il avoit créé les Cieux & la Terre. C'eſt-là une vérité à toute épreuve, & qui durera plus que le Monde. Il me ſemble à préſent que j'ai clairement prouvé ces deux choſes : prémièrement, que toute véritable Religion doit être révélée, & que, pour être reçue dans le Monde, il eſt abſolument néceſſaire qu'elle ſoit confirmée par des miracles : en ſecond

cond lieu, que la *Crainte* eſt le ſeul motif qui porte naturellement les Hommes à avoir quelque Religion, avant que d'avoir reçu aucune inſtruction.

Hor. Vous m'avez convaincu qu'à pluſieurs égards nous ſommes naturellement de chetives Créatures : mais je ne puis m'empêcher de me ſoulever contre ces mortifiantes vérités, lorsque je les entends propoſer pour la prémière fois. Quoique je ſois dans une grande impatience de vous entendre expliquer l'Origine de la Société, je vous arrête continuellement par de nouvelles queſtions.

Cleo. Vous ſouvenez-vous où nous en ſommes reſtés ?

Hor. Je ne crois pas que nous aïons encore avancé beaucoup à cet égard. Tout ce que nous avons dit ſur ce ſujet, ne s'étend pas au-delà d'un Sauvage, de ſa Femme, de leurs Enfans, de leurs Petits-Fils & Petites-Filles, qui ne ſont capables, ni les uns ni les autres, de donner quelqués inſtructions pour gouverner & ſe faire obéir.

Cleo. Il me paroît cependant que nous avons déjà bien avancé dans notre queſtion. N'avois-je pas fait voir que lorsqu'un Fils demeure avec ſon Père, il a toujours plus ou moins de reſpect pour celui qui lui a donné le jour, quelque féroces qu'on les ſuppoſe tous deux ?

Hor. Avant que vous euſſiez pris la peine de vous détruire vous-même, il me paroiſ-

paroiſſoit auſſi que nous n'en étions plus au prémier pas. J'avois conçu de grandes eſpérances de ce reſpect que les Enfans ont pour leurs Pères, & je croïois que ce ſentiment ſuffiſoit pour civiliſer ces jeunes Plantes; mais vous m'avez montré que les Parens Sauvages étoient incapables d'en faire uſage. Puis donc que, ſuivant moi, nous ſommes encore autant éloignés de l'Origine de la Société que nous l'aïons jamais été, ou que cela puiſſe l'être, je vous prie qu'avant de paſſer au point capital, vous répondiez à la queſtion que je vous ai déjà formée ſur les notions du Juſte & de l'Injuſte, vous n'avez fait que gliſſer ſur cette matière. Je ne ſaurois être tranquile, avant que vous me diſiez clairement votre ſentiment ſur ce ſujet.

CLEO. Votre demande eſt très-raiſonnable, & je chercherai auſſi à vous ſatisfaire de mon mieux. Toute perſonne de ſens, qui par une bonne éducation a acquis des lumières & de l'expérience, trouvera toujours entre le Juſte & l'Injuſte, la même différence qu'il y a entre les choſes diamétralement oppoſées: ainſi il eſt de certaines actions qui ſeront toujours condamnées, & d'autres qui ſeront conſtamment approuvées par une perſonne de ce caractère. On enviſagera toujours comme de mauvaiſes actions, celles de voler, ou de tuer un Membre de la même Société qui ne nous a point offenſé; tandis

dis que guérir un Malade, & faire du bien au Public, ſeront des actions qu'on déclarera toujours bonnes en elles-mêmes. On dira toujours que c'eſt une bonne règle de conduite, que celle qui porte qu'on doit faire aux autres ce qu'on voudroit qui nous fût fait. Ce ne ſeront pas ſeulement les Perſonnes ornées des meilleures qualités, & ceux qui ont appris à penſer d'une manière abſtraite, qui conviendront de ces maximes: mais encore, dans tous les païs & dans tous les tems, les Génies médiocres, élevés dans la Société, y donneront leur conſentement. Tous ceux qui ſavent un peu réfléchir, ne trouveront pas moins évident, qu'avant que les Hommes euſſent formé quelque Société, & que par aucun contract, ou autrement, ils euſſent fait quelque partage, tous avoient un droit égal ſur les biens de la Terre. Mais ſi notre Sauvage n'avoit jamais vu d'autres Créatures Humaines que ſon Epouſe & ſes Enfans, croïez-vous qu'il eût auſſi les mêmes notions du Juſte & de l'Injuſte ?

Hor. J'ai bien de la peine à me le perſuader. Son peu d'habileté dans l'art de raiſonner, l'empêcheroit de porter un jugement ſi équitable. D'ailleurs le pouvoir qu'il auroit ſur ſes Enfans, le rendroit très-deſpotique.

Cleo. Mais, ſans nous embarraſſer de cette incapacité, ſuppoſons qu'à ſoixante ans il acquît miraculeuſement un jugement

ment ſain, la faculté de penſer & de raiſonner conſéquemment, & qu'il obtînt ces qualités au point de perfection que le plus Sage les ait jamais poſſédées, croïez-vous qu'il changeât jamais d'idées au ſujet du droit qu'il a ſur toutes les choſes qu'il peut ſe procurer ? Eſt-ce que jamais il pourroit avoir, ſoit par rapport à lui-même, ſoit par rapport à ſes deſcendans, d'autres ſentimens que ceux que ſa conduite témoignoit qu'il avoit, lorſqu'il paroiſſoit agir presqu'entièrement par inſtinct ?

HOR. Sans-contredit. Car s'il venoit miraculeuſement à poſſéder un jugement ſain, & une raiſon droite, qui l'empêcheroit de faire le même uſage de ces facultés que les autres ?

CLEO. Vous ne faites point attention, ce me ſemble, que perſonne ne peut raiſonner qu'*à poſteriori*, & qu'on ne peut tirer des conſéquences que de ce que l'on ſait, ou de ce que l'on ſuppoſe vrai. Lorsque j'ai parlé de perſonnes qui découvriroient de la différence entre le Juſte & l'Injuſte, il s'agiſſoit de gens qui avoient vécu en Société, & qui n'avoient pas entièrement oublié les inſtructions qu'on leur avoit données dans l'enfance ; ou du-moins il s'agiſſoit de gens qui en avoient vu d'autres de leur eſpèce, ſur leſquels ils n'avoient viſiblement aucune autorité, & qui étoient ou leurs égaux, ou leurs ſupérieurs.

HOR. Je commence à croire que vous avez

avez raiſon. Cependant à-préſent que j'y réfléchis bien, pourquoi un Homme ne pourroit-il pas très-juſtement ſe croire Maître d'une Place où il ne connoîtroit point d'autre Créature Humaine que ſa Femme, & les Enfans qu'il en a eus ?

Cleo. Je vous accorde tout cela de bon cœur. Mais ne peut-il pas y avoir dans le Monde cent Sauvages, qui aïent chacun une nombreuſe Famille, ſans qu'ils ſe ſoient jamais rencontrés, ni même ſans avoir jamais entendu parler les uns des autres ?

Hor. Il y en aura mille ſi vous voulez, & alors ce ſera tout autant de Souverains formés par la Nature.

Cleo. C'eſt fort bien. Tout ce que je ſouhaitois de vous faire remarquer, c'eſt qu'il y a des choſes qui paſſent généralement pour des vérités éternelles, quoique cent, ou même mille perſonnes de ſens & de jugement ne puiſſent en avoir aucune idée. Si donc il étoit vrai que chaque Individu fût né avec un eſprit de domination, & qu'on ne pût l'en guérir que par le commerce qu'il auroit avec les autres, & par l'expérience dont il ſeroit redevable au raiſonnement fondé ſur les faits, comment pourroit-il ſe convaincre qu'il n'a pas droit ſur tout ce qui eſt à ſa bienſéance ? Parcourons toute la vie de l'Homme, ſuivons-le depuis ſon enfance jusqu'à ſa mort, & voïons quel de ces deux attributs paroît lui être le plus naturel ;

turel ; ou le désir de dominer & de s'emparer de tout ce qu'il rencontre ; ou le panchant à agir conformément aux notions du Juſte & de l'Injuſte. Dans cet examen nous trouverons que le prémier ſe fait remarquer très-ſenſiblement dès la plus tendre jeuneſſe ; qu'il ne paroît rien du ſecond avant que l'on ait reçu quelques inſtructions ; & que moins une Perſonne ſera civiliſée, moins auſſi ces principes du Juſte & de l'Injuſte auront d'influence ſur ſes actions. D'où je conclus que ces notions ſont acquiſes ; car ſi elles nous étoient auſſi naturelles, ou qu'elles nous affectaſſent d'auſſi bonne heure que cette opinion, ou plutôt cet inſtinct avec lequel nous naiſſons, & qui nous fait régarder tout comme nôtre, on n'entendroit jamais un Enfant pleurer pour avoir le jouet de ſon Frère aîné.

Hor. Je crois qu'il n'y a point de droit & plus naturel, & plus raiſonnable, que celui que les Pères ont ſur leurs Enfans ; & jamais nous ne pouvons nous acquiter envers nos Parens de tout ce que nous leur devons.

Cleo. Nous avons certainement de grandes obligations à nos Pères & à nos Mères pour les ſoins qu'ils prennent & de nous, & de notre éducation.

Hor. C'eſt le moins que nous leur devions. Nous leur ſommes principalement redevables de notre exiſtence. Cent autres perſonnes auroient pu nous élever,

mais ſans eux nous n'aurions jamais exiſté.

Cleo. Oui, tout comme il auroit été impoſſible de nous procurer les liqueurs qu'on tire du *Malt*, ou de la *Drèche*, ſans le terrein qui produit l'orge. Pour moi je ne crois point que l'on ait aucune obligation à une perſonne qui, ſans le ſavoir, répand ſes bienfaits ſur nous. Suppoſons que quelqu'un, voïant une grande quantité de belles Ceriſes, fût tenté d'en manger, & qu'il ſatisfît ſon envie avec un peu trop d'avidité : il pourroit fort bien arriver qu'il avalleroit quelques noyaux, qu'il lui ſeroit impoſſible de digérer, comme l'expérience nous l'apprend. Si douze ou quatorze mois après il trouvoit un petit Ceriſier dans un endroit de la campagne, où il ne ſe ſeroit guères attendu d'en voir, il n'eſt pas hors de vraiſemblance que ſe rappellant le tems où il auroit été dans ce même lieu, & le ſujet qui l'y avoit amené, il ne pût trouver la véritable raiſon pourquoi ce petit Arbriſſeau y auroit pris racine. Il eſt auſſi très-poſſible que cette même perſonne prenne ſoin par curioſité de cette Plante, & qu'elle l'élève. Or je ſuis aſſuré que le droit qu'elle auroit ſur cet Arbre, en vertu du mérite de ſon action, ne différeroit en rien de celui qu'un Sauvage auroit ſur ſon Enfant.

Hor. Il me ſemble qu'il y a bien de la différence entre ces deux cas. Le noyau de

de Ceriſe n'a jamais été une partie de lui-même, ni mêlé avec ſon ſang.

Cleo. Je vous demande pardon, la différence n'eſt pas auſſi grande que vous vous l'imaginez. Elle conſiſte uniquement en ceci: c'eſt que le noyau de Ceriſe n'a pas fait partie de celui qui l'a avallé auſſi longtems, & qu'il n'a pas reçu d'auſſi grands changemens dans ſa figure, qu'il en ſeroit arrivé à quelqu'autre choſe qui ſe ſeroit digérée dans ſon eſtomac.

Hor. Mais celui qui a mangé le noyau de Ceriſe, n'a contribué en rien à la production de cette Plante. Elle a cru comme un Végétable; ce qui ne ſeroit pas moins arrivé, quand même on n'auroit point avallé le noyau d'où eſt venu cet Arbre.

Cleo. Cela eſt vrai, & j'avoue que vous avez raiſon par rapport à la cauſe qui a produit cette Plante. Mais il eſt manifeſte que j'ai parlé du mérite de l'action qui, dans l'un & l'autre de ces cas, dépendroit uniquement de l'intention des Agens, conſidérés comme des Etres libres: & lorſqu'un Sauvage fait un Enfant il peut agir, & il eſt même très-probable qu'il agit ſans aucun deſſein. Il reſſemble à cet égard à celui qui en mangeant les Ceriſes, ne penſoit point à planter un Arbre. On dit communément que nos Enfans ſont *notre chair & notre ſang*; mais cette manière de parler eſt étrangement

figurée. Je veux cependant accorder encore qu'elle ſoit juſte. Mais qu'eſt-ce que cela prouvera ? quelle bienveillance eſt-ce qu'elle ſuppoſe en nous ? quelle bonté à l'égard des autres ?

Hor. Vous direz tout ce qu'il vous plaîra, mais je crois que rien n'eſt plus propre à rendre les Enfans chers à leurs Père & Mère, que de réfléchir que ces Innocens ſont leur propre chair & leur propre ſang.

Cleo. Je ſuis de votre avis. Mais qu'eſt-ce que cela prouve ? Rien autre choſe, ſi ce n'eſt que nous avons une eſtime exceſſive pour nous-mêmes, & pour tout ce qui vient de nous, pourvu cependant que ce qui vient de nous ſoit bon, ou en quelque manière louable. Car, à l'égard des autres choſes qui ſont mauvaiſes, on a grand ſoin de les cacher & de les diſſimuler, quoique nous en ſoïons également les auteurs. Dès-que l'on eſt convenu de regarder quelque choſe comme malhonnête, & de l'enviſager comme une choſe qui tend plutôt à nous couvrir de honte qu'à nous élever, c'eſt aujourd'hui une impoliteſſe que de la nommer, ou ſeulement de l'inſinuer. Nous ne contribuons en rien aux différentes métamorphoſes que ſubiſſent les viandes tandis que l'eſtomac les prépare, ſoit qu'elles deviennent du ſang, ſoit qu'elles ſouffrent quelque autre changement. Il n'y a que la ſeule manducation, qui de notre part ſe faſſe avec connoiſſance de cauſe.

cauſe. Pour tout le reſte l'Economie Animale l'opère ſeule, l'Homme n'y entre pour rien, & il n'y a non plus de part qu'il n'en a à faire marcher ſa montre. C'eſt-là un nouvel exemple qui prouve combien nous ſommes malfondés dans le droit que nous prétendons avoir ſur tous les effets eſtimables auxquels nous avons tant ſoit peu contribué, lors même que c'eſt la Nature qui en eſt la principale cauſe. N'eſt-il pas évident que quiconque ſe fait un mérite de ſa vertu prolifique, n'a aucune raiſon de ſe plaindre, ſi on le blâme d'être attaqué de la gravelle ou de la fièvre ? Si les Hommes n'étoient pas vivement affectés par ce principe de folie naturelle, il n'y auroit point de Créature raiſonnable qui pût s'eſtimer pour une action qu'elle auroit exécutée librement, & en même tems prétendre d'être louée pour quelque action qui n'auroit abſolument point dépendu de ſa volonté. La vie eſt dans toutes les Créatures une action compoſée, où nous n'avons d'autre part que celle d'être purement paſſifs. Nous ſommes obligés de reſpirer, avant que nous ſachions ce que c'eſt que la reſpiration; & ſi nous continuons à exiſter, nous en ſommes uniquement redevables à la Nature, qui comme une Garde vigilante eſt inceſſamment occupée à détourner les accidens qui pourroient trancher le fil de nos jours. Tous les Ouvrages de la Nature, je n'en excepte pas même l'Hom-

me, ſont un miſtère impénétrable, où nous ne pouvons rien découvrir par toutes nos recherches. Non contente de nous fournir tout ce qui eſt néceſſaire pour notre ſubſiſtance, elle ne ſe repoſe point ſur notre ſageſſe pour faire uſage de la nourriture. Elle nous a donné l'appétit, qui nous ſollicite & nous force à manger lorsque nous avons faim. Après nous avoir appris par inſtinct à mâcher ce que nous prenons pour nous nourrir, elle nous y engage par le plaiſir que nous éprouvons en mangeant. Mais comme cet acte paroît en quelque manière dépendre de notre choix, & que nous ſavons que nous faiſons cet acte, on peut dire que nous y avons quelque part: mais dès-que nous avons avallé les alimens, la Nature reprend ſes fonctions, & travaille à notre conſervation d'une manière ſi miſtérieuſe, que nous n'y comprenons abſolument rien. Nous n'y contribuons en quoi que ce ſoit, ou du-moins nous ne nous appercevons pas que nous y aïons la moindre part. Puis donc que c'eſt la Nature ſeule qui dirige, & qui produit ſur la nourriture que nous avons priſe, tous les changemens requis pour nous faire vivre, quelle honte ou quel honneur pouvons-nous tirer de ce qu'elle produit, ſoit qu'elle agiſſe pour produire la génération, ſoit que par des ſecours certains elle procure l'accroiſſement & la conſervation des Animaux? C'eſt la Nature qui nous porte à travail-

ler

ler à la propagation de notre eſpèce, tout comme à manger. Ainſi un Sauvage multiplie ſon eſpèce par inſtinct, comme les autres Animaux: il ne penſe non plus à conſerver ſon eſpèce, qu'un Enfant nouvellement né ſe propoſe de conſerver ſa vie en tettant.

Hor. Cependant, c'eſt pour ces raiſons que la Nature a donné à l'un & à l'autre les différens inſtincts qui les conduiſent.

Cleo. Il n'en faut pas douter: mais je veux dire par-là que l'un n'agit pas plus avec connoiſſance de cauſe que l'autre; car tous les deux ignorent l'effet qui doit réſulter de leurs actions. Je ſuis pleinement perſuadé qu'une Femme Sauvage qui n'auroit jamais réfléchi ſur la manière dont les Animaux ſe propagent, auroit pluſieurs Enfans avant qu'elle pût deviner la véritable cauſe de ſa groſſeſſe. Cette cauſe ne lui viendroit non plus dans l'eſprit, qu'elle ne ſoupçonneroit qu'elle a la colique pour avoir mangé quelque fruit délicieux, ſurtout ſi elle s'en étoit régalée durant pluſieurs mois ſans en avoir été incommodée. Dans tous les Païs du Monde les Femmes n'accouchent jamais qu'elles ne ſouffrent plus ou moins; douleur qui ne ſemble pas avoir grand rapport avec le plaiſir. Ainſi une Créature privée de toute éducation, quelque docile & attentive qu'on la ſuppoſe, auroit beſoin de pluſieurs expériences très-claires pour

croire que l'un produit l'autre, ou en eſt la cauſe.

Hor. La plupart des gens ne ſe marient-ils pas dans l'eſpérance & dans le but d'avoir des Enfans ?

Cleo. Je ne le nie pas. Cependant je ſuis perſuadé que, même dans l'état du mariage, il y a bien autant de Perſonnes qui préfèreroient de n'avoir point d'Enfans, ou qui du-moins ſouhaiteroient de n'être pas ſi-tôt chargés d'une nombreuſe Famille, comme cela arrive ſouvent, qu'il y en a qui ſeroient charmés de ſe voir des Héritiers. Mais lorsque ſans être mariés on jouït des plaiſirs que procurent les embraſſemens les plus étroits, le plus grand malheur qui puiſſe arriver à ces Amans paſſionnés, c'eſt d'avoir des Enfans. Ainſi il arrive ſouvent que l'Enfant, qui, ſans qu'ils y aïent penſé, ni qu'ils l'aïent ſouhaité, a été le fruit d'un amour criminel, eſt détruit par une vanité encore plus criminelle, qui leur fait commettre, volontairement & de propos délibéré, une cruauté abominable. Mais tout cela ne regarde que les Perſonnes qui, Membres d'une Société, ont des lumières, & connoiſſent les ſuites naturelles des choſes. Pour moi, je ne parle que de Sauvages qui n'auroient abſolument point reçu d'éducation.

Hor. Malgré cela, le but que tous les Animaux de l'un & de l'autre ſexe ſe propoſent

ſent dans leurs amours, eſt la conſervation de leur eſpèce.

Cleo. Je vous ai déjà accordé tout cela. Mais encore une fois, ce n'eſt point cette conſidération qui porte le Sauvage à faire l'amour. Il travaille à la propagation de ſon eſpèce, avant que de ſavoir quelle en ſera la ſuite. Je doute même beaucoup que la conſervation de l'eſpèce ait été un principe qui ait jamais fait agir les Perſonnes les plus civiliſées dans leurs embraſſemens les plus chaſtes. Un Riche peut déſirer impatiemment d'avoir un Fils, qui hérite de ſes titres & de ſes biens. Il peut même arriver qu'il ſe mariera dans ce ſeul but, & par cet unique motif. Mais toute la ſatisfaction qu'il paroît goûter dans l'idée flatteuſe d'une heureuſe poſtérité, peut uniquement venir des réflexions qu'il fait ſur lui-même, lorsqu'il ſe conſidère comme la cauſe qui a donné l'exiſtence à ceux qui deſcendront un jour de lui. Quelque conſidérables que l'on ſuppoſe les obligations que la Poſtérité doit avoir à cet Homme dont elle tire ſon origine, il eſt cependant certain que le motif qui l'a fait agir, a été de ſe procurer à lui-même du plaiſir. Mais dans ce cas-là encore, y a-t-il un déſir de ſe voir de la Poſtérité? Ce Riche, en ſe mariant, penſe à avoir des Enfans, c'eſt-là le but qu'il ſe propoſe; au lieu qu'on ne peut pas dire que notre Couple Sauvage ait un tel deſſein, en s'uniſſant. Ils ne peuvent ſe

glorifier de rien de ſemblable. Cependant ils ſeront aſſez vains pour s'imaginer qu'ils ſont la cauſe principale de l'exiſtence de tous leurs Deſcendans, quand même ils vivroient aſſez longtems pour voir leur cinquième ou leur ſixième Génération.

Hor. Je ne vois pas qu'il y ait en cela la moindre vanité. Si j'étois à leur place, je ſerois à l'égard de cette Poſtérité dans les mêmes idées.

Cleo. Cependant il ſeroit clair que, comme Agens libres, ils n'auroient contribué en rien à l'exiſtence de leur Poſtérité.

Hor. Pour à-préſent il eſt certain que vous allez trop loin. Comment rien?

Cleo. Non, ils n'y contribuent en rien de propos délibéré, pas même à celle de leurs propres Enfans, ſi du-moins vous convenez que les Hommes tiennent leurs appétits de la Nature. Dans l'Univers il n'y a qu'une ſeule Cauſe réelle, qui produiſe cette variété infinie d'effets ſurprenans, & tous ces grands travaux qui s'exécutent dans la Nature, tant ceux qui ſont à la portée de nos ſens, que ceux qui en ſont fort éloignés. A proprement parler, & dans l'exacte vérité, les Pères & Mères ne ſont pas plus les cauſes efficientes de leurs Deſcendans, que les outils faits & inventés par un Artiſte ne le ſont de ſes Ouvrages les mieux travaillés. La Machine deſtituée

de

de tout ſentiment, qui élève l'eau dans la chaudière, & la Cuve où l'on met fermenter le Grain, toute paſſive qu'elle eſt, contribuent autant à faire la Bière, que l'Homme & la Femme les plus ardens à produire un Enfant.

HOR. Vous faites de l'Homme un tronc & une pierre. N'eſt-il pas en notre pouvoir d'agir, ou de ne pas agir?

CLEO. Oui, il dépend à-préſent de moi de me caſſer la tête contre la murailles, ou de n'en rien faire. Mais j'eſpère que vous n'êtes pas fort embarraſſé à deviner quel de ces deux partis je choiſirai.

HOR. Ne dirigeons-nous pas notre corps comme nous voulons? Chaque action n'eſt-elle pas déterminée par la volonté?

CLEO. Qu'eſt-ce que cela fait dans les cas où la paſſion dirige manifeſtement, & gouverne despotiquement la volonté?

HOR. Toujours ſera-t-il vrai de dire que nous agiſſons avec ſentiment, & que nous ſommes des Créatures intelligentes.

CLEO. Non pas dans le cas dont je parle; car ſoit que nous le veuillions, ou que nous ne le veuillions pas, nous ſommes violemment portés, pour ne pas dire forcés, à coopérer avec la Nature, à rechercher cet acte, & à prendre bongré malgré nous ce plaiſir, qui ſurpaſſe infiniment notre entendement. La com-

pa-

paraiſon que j'ai faite, eſt juſte dans toutes ſes parties. Les Amans les plus paſſionnés, & ſi vous voulez les plus induſtrieux que vous pourrez concevoir, ſont tous également ignorans dans la manière dont ſe fait la génération. Que dis-je ! Je ſoutiens qu'après avoir eu vingt enfans enſemble, ils ſeront tout auſſi ignorans qu'auparavant ſur cette matière, & ſur les voies que ſuit à cet égard la Nature. Même alors ils ne connoîtront non-plus les opérations de la Nature ſur ce ſujet, & ce qui s'eſt paſſé au dedans d'eux, que les outils inanimés ne connoiſſent les plus miſtérieuſes & les plus ingénieuſes opérations auxquelles ils ont été emploïés.

Hor. Je ne connois perſonne qui ſoit plus habile à décrire la Vanité Humaine, & qui ſache mieux nous rabaiſſer que vous. Lorsque vous entamez une fois cet article, vous ne l'abandonnez pas aiſément. Je ſouhaiterois bien que laiſſant toutes ces digreſſions, vous vouluſſiez à-préſent m'apprendre la manière dont les Hommes ont pu ſe réunir pour compoſer des Sociétés. Je vous avoue qu'il m'eſt abſolument impoſſible de voir comment une Famille Sauvage a pu former une Société. C'eſt-là où nous en étions reſtés. Lorsque ces Enfans ſeront devenus grands, il eſt certain qu'ils ſe querelleront très-ſouvent. La choſe ne ſauroit aller autrement. Il ſuffit que des

Hom-

Hommes aïent les trois appétits les plus communs, pour qu'ils ne vivent jamais paiſiblement enſemble, tant qu'ils ne ſeront pas ſoumis à quelque forme de Gouvernement. Je veux ſuppoſer qu'ils aïent tous de la déférence pour leur Père. Si cependant ce Chef manquoit abſolument de prudence, & qu'ainſi il ne fût point en état de leur preſcrire de bonnes règles de conduite, je ſuis perſuadé qu'ils ſeroient continuellement en guerre. Plus le nombre de ſes Deſcendans deviendroit grand, & plus ce Vieillard ſeroit embarraſſé du déſir qu'il auroit de commander, & de l'incapacité où il ſeroit de s'en acquiter. A meſure qu'ils ſe multiplieroient, ils ſeroient forcés d'étendre leurs limites, parce que le terrein où ils auroient reçu le jour, ne pourroit pas longtems les contenir tous. Cependant il n'y en auroit aucun qui voulût quiter ſon païs natal, ſurtout s'il étoit fertile. Plus j'y penſe, plus j'examine de pareilles multitudes, & moins je puis concevoir comment elles pourroient jamais venir à former des Sociétés.

Cleo. La prémière choſe qui engageroit ces Hommes à vivre en Société, ce ſeroit un de ces dangers qui, commun à toute l'eſpèce, unit même les plus mortels Ennemis. Or il eſt évident que ce danger eſt celui où le Genre Humain a été à l'égard des Bêtes féroces; puiſque dans tous les Païs déſerts il y a de pareils

Ani-

Animaux, & que l'Homme, en venant au monde, ſe trouve dans un état ſi foible, qu'il eſt abſolument incapable de ſe mettre à couvert de leur rage. C'eſt cet inconvénient inévitable, qui doit ſouvent avoir empêché l'accroiſſement de notre eſpèce.

Hor. Si cela eſt, il n'eſt donc pas probable, comme vous l'avez ſuppoſé, que notre Sauvage pût vivre tranquilement avec ſa Poſtérité durant cinquante ans; & il n'eſt pas néceſſaire de chercher à répondre à l'Objection qu'on peut tirer de l'embarras où ce Père ſeroit, à cauſe du grand nombre de Deſcendans qu'il auroit à conduire.

Cleo. Vous dites fort bien. Il eſt à préſumer que des Hommes qui manqueroient d'armes pour ſe défendre, deviendroient bientôt la proie des Bêtes féroces, qui ſe nourriſſent de tous les Animaux qu'elles peuvent attraper, & qui, au péril de leur vie & ſans ſe donner aucun relâche, cherchent de tous côtés des alimens pour appaiſer leur faim dévorante. Si j'ai fait cette ſuppoſition, c'étoit pour vous montrer, *prémièrement*, qu'il n'étoit point vraiſemblable qu'un Sauvage, qui n'auroit reçu aucune éducation, eût les lumières & le diſcernement que le Chevalier *Temple* lui attribue. J'ai voulu, *en ſecond lieu*, vous faire ſentir que des Enfans qui auroient commercé avec leur eſpèce, étoient cependant

dant capables d'être gouvernés, quand même ils n'auroient été élevés que par des Sauvages; & que, *par conſéquent*, tous ces Hommes, parvenus à un âge mûr, étoient propres à vivre en Société, quelque ignorance & quelque incapacité qu'on ſuppoſât dans leurs Parens.

Hor. Je vous remercie de votre ſuppoſition; car elle m'a fait voir que la prémière Génération des Sauvages les moins diſciplinés a ſuffi pour produire des Créatures Sociables; mais que, pour produire un Homme capable de gouverner les autres, il falloit quelque choſe de plus.

Cleo. Je reviens à ma conjecture ſur le prémier motif qui pourroit avoir déterminé les Hommes à ſe réunir enſemble pour compoſer une Société. Il eſt vrai qu'on ne peut rien dire de certain ſur ces commencemens, parce qu'alors on ignoroit l'art d'écrire. Cependant, ſi l'on conſidère la choſe en elle-même & dans ſa nature, on trouvera, ce me ſemble, qu'il eſt très-probable que ce prémier motif doit avoir été le danger des Bêtes féroces, qui étoit commun à toute notre Eſpèce. Celles qui ont été plus ruſées ont dreſſé des embuches aux Enfans, & ont fait ſervir à leur nourriture les Animaux ſans défenſes, tandis que celles qui ont été plus hardies ont attaqué à force ouverte les Femmes & les Hommes faits. Ce qui ne ſert pas peu à me confirmer dans cette opinion, c'eſt cet accord gé-

né-

néral qui ſe trouve dans toutes les Relations que nous avons des différens Païs, ſur ce qui s'eſt paſſé dans les tems les plus anciens; car l'Hiſtoire Prophane eſt toute remplie de deſcriptions de combats que les Hommes ont eu à ſoutenir contre les Animaux Sauvages, lorſque les Nations n'étoient encore que dans leur enfance. C'eſt-là où nous liſons les grands travaux de ces Héros de l'Antiquité la plus reculée, qui ont fait voir leur valeur en tuant les Dragons, & en ſubjuguant les autres Monſtres.

Hor. Croïez-vous donc qu'il y ait eu des Sphinx, des Baſilics, des Dragons volans, ou des Taureaux qui vomiſſoient des flammes?

Cleo. Pas plus que je ne crois qu'il y a aujourd'hui des Sorciers. Mais je ſuis perſuadé que toutes ces fictions ont tiré leur origine des Bêtes féroces, des maux qu'elles ont cauſé, & d'autres objets réels qui ont inſpiré de la terreur aux Hommes. Ainſi l'on n'auroit jamais entendu parler de Centaures, ſi l'on n'avoit jamais vu perſonne à cheval. La force prodigieuſe & la rage terrible que l'on remarque dans certains Animaux ſauvages; le pouvoir étonnant que doit avoir le venin caché certainement dans quelques Créatures, ſi l'on en juge par les divers poiſons que renferment d'autres plus connues; les attaques ſubites & imprévues des Serpens, leur diverſité, & l'énorme groſ-

groſſeur des Crocodiles ; la figure irréguliére & extraordinaire de certains Poiſſons, & les aîles de quelques autres ; tous ces objets ſont autant de choſes qui peuvent allarmer l'Homme naturellement timide. Il eſt incroïable quelles chimères la crainte peut enfanter dans un eſprit qui en eſt agité. Les dangers que les Hommes ont couru le jour, les inquiètent ſouvent pendant la nuit. Il leur ſemble quelquefois que l'objet qui a cauſé leurs allarmes pendant la veille, eſt couché à leur côté, & qu'il les pourſuit par-tout. Leur eſprit échauffé fait qu'ils s'imaginent d'être dans un très-grand danger, & de voir réellement ce qu'ils ne voient point. En faut-il davantage pour que les Hommes, ſe rappellant leurs ſonges funeſtes, viennent à ſe perſuader que ces phantômes de leur imagination exiſtent réellement ? D'ailleurs, ſi vous conſidérez que l'Homme, naturellement ignorant, deſire avec ardeur d'acquérir des lumières, vous conviendrez qu'il doit avoir beaucoup de crédulité : foibleſſe qui a pour prémière cauſe l'eſpérance & la crainte. Faites enſuite attention au deſir que les Hommes ont généralement pour les Applaudiſſemens, à l'amour exceſſif qu'ils ont preſque tous pour le Merveilleux, pour ceux qui diſent en avoir été les témoins, ou pour ceux qui le rapportent, & vous comprendrez aiſément comment il a pu arriver qu'on ſoit venu

à parler de plusieurs Créatures, à les décrire, & à les peindre, quoiqu'elles n'aient jamais existé.

Hor. Je ne suis point surpris de l'origine des Figures monstrueuses, ni de celle des Fables. Mais ce que vous avez allégué en faveur du prémier motif qui engageroit les Hommes à se réunir, me paroît renfermer quelque chose de fort embarrassant. Je vous avoue même que je n'y avois jamais pensé auparavant. Pour moi, il m'est impossible de concevoir comment notre Espèce a pu subsister, lorsque je réfléchis sur la condition de l'Homme, que vous avez représenté comme nud, incapable de se défendre, & environné d'une multitude d'Animaux rapaces, qui, avides de son sang, le surpassent en force, & sont parfaitement armés par la Nature.

Cleo. La remarque que vous faites, mérite bien que nous nous arrêtions un moment.

Hor. Il est en effet surprenant qu'il y ait encore des Hommes sur la Terre. Que les Lions & les Tigres sont de vilaines & d'abominables Bêtes!

Cleo. Je les regarde comme de fort belles Créatures. Il n'est rien qui excite plus mon admiration qu'un Lion.

Hor. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans les récits qu'on nous fait de sa générosité & de sa gratitude; mais croïez-vous qu'ils soient réels?

Cleo.

Cleo. C'eſt de quoi je m'embarraſſe fort peu. Ce que j'admire dans cet Animal, c'eſt ſa figure, ſa conſtruction, & ſa férocité, qualités qui ſont ſi bien aſſorties les unes aux autres. Dans tous les Ouvrages de la Nature on remarque de l'ordre, de la ſymétrie, & une ſageſſe infinie; mais il n'y a point de Machine comme le Lion, dont chaque partie réponde plus viſiblement à la fin pour laquelle le tout a été formé.

Hor. Vous voulez dire pour la deſtruction des autres Animaux?

Cleo. C'eſt juſtement cela. Cette fin ne ſauroit être plus manifeſte. Aucun miſtère ni aucune obſcurité ne la cachent. Que les Raiſins aïent été faits pour le Vin, & l'Homme pour vivre en Société, ce ſont des vérités inconteſtables, quoiqu'elles ne ſe trouvent pas confirmées par tous les Individus: au lieu que chaque Lion porte avec ſoi une majeſté réelle, dont la ſeule vue oblige les Animaux les plus courageux à trembler & à lui rendre hommage. Si nous conſidérons la ſolidité, la groſſeur & la longueur de ſes griffes; ſi nous examinons la manière ferme & exacte avec laquelle elles ſont liées & jointes à ſon énorme patte; ſi nous enviſageons ſes dents terribles, la force de ſes machoires, & la largeur de ſa gueule épouvantable, on découvrira d'abord l'uſage qu'il peut faire de ces deux parties: mais ſi outre cela

nous faiſons attention à toute ſa ſtructure, à la figure de ſes membres, à la dureté de ſa chair, à celle de ſes tendons, & à la ſolidité de ſes os comparée avec ceux des autres Animaux; ſi nous réfléchiſſons ſur ſa colère qui ne l'abandonne jamais, ſur ſa diligence & ſon agilité tandis que ce Roi des Animaux rode dans le Déſert: Si, dis-je, nous examinons toutes ces choſes, il faut être ſtupide pour n'y pas obſerver le but de la Nature, qui d'une main habile a formé avec un art merveilleux cette belle Créature pour agir offenſivement, & pour remporter la victoire dans tous les combats qu'elle donne.

Hor. Il faut avouer que vous êtes un excellent Peintre. Mais, après tout, pourquoi jugeriez-vous de la nature d'une Créature par ce qu'elle eſt aujourd'hui, plutôt que par ſon origine, & par l'état où elle ſe trouva lorsqu'elle fut prémièrement créée? Dans le Paradis Terreſtre le Lion fut une Créature douce & aimable. Ecoutez ce que *Milton* nous dit de la conduite qu'il tint en préſence d'*Adam* & d'*Eve*, lorsque ces Chefs du Genre Humain étoient mollement aſſis ſur le panchant d'une Colline émaillée de fleurs.

„ Autour d'eux s'égaïoient tous les Ani-
„ maux que nous connoiſſons ſur la Ter-
„ re, & qui maintenant ſe retirent dans
„ les Bois ou dans les Déſerts, dans les
„ Forêts ou dans les Tanières. Le Lion
„ ba-

„ badinant ſe cabroit, & dans ſes pattes
„ berçoit le tendre Chevreau. Les Ours,
„ les Tigres, les Panthères & les Léo-
„ pards bondiſſoient devant eux * ".

Si ce que ce grand Poëte dit en cet endroit eſt vrai, quelle étoit donc la nourriture du Lion dans le Paradis Terreſtre? Avec quoi ſe nourriſſoient alors tous les Animaux de proie?

Cleo. Je n'en ſai rien. Il n'y a perſonne qui, regardant la Bible comme un Livre Divin, ne croie que toute l'économie du Paradis, & le commerce qu'il y a eu entre Dieu & l'Homme, n'aïent été des choſes autant ſurnaturelles, que l'acte de créer cet Univers de rien. Ainſi l'on ne ſauroit prétendre que la Raiſon Humaine puiſſe jamais en donner aucune explication: & ſuppoſé qu'on voulût expliquer quelque fait qui regardât des tems ſi reculés, on ne peut légitimement rendre *Moïſe* reſponſable que de ce qu'il a lui-même avancé. L'Hiſtoire qu'il nous a laiſſée de ces tems-là, eſt très-ſuccincte. On ne doit donc point la charger d'aucune de ces choſes, qui ſont contenues dans les Commentaires que les autres Auteurs en ont faits dans la ſuite.

Hor. *Milton* n'a rien avancé du Paradis Terreſtre, qui ne puiſſe être juſtifié par ce qu'en a dit *Moïſe*.

Cleo. On ne trouvera dans aucun endroit

* Paradis Perdu, *Liv.* IV.

droit des Livres de *Moïſe*, que l'état d'innocence ait duré aſſez longtems, pour que les Chèvres, ou les autres Animaux vivipares aïent pu produire & mettre au monde des Créatures de leur eſpèce.

Hor. Vous voulez dire qu'il n'y a point eu de *Chevreau*. Je n'aurois pas voulu critiquer une pareille bagatelle dans un auſſi beau Poëme, auſſi n'étoit ce point-là ma penſée. Lorsque j'ai rapporté ce paſſage, je m'étois uniquement propoſé de vous montrer combien le Lion étoit inutile, & même ridicule, placé dans le Paradis; & que ceux qui prétendent trouver des défauts dans les Ouvrages de la Nature, pourroient avoir été fondés à la reprendre de ce qu'elle auroit prodigué, ſans aucun deſſein, à ce terrible Animal un auſſi grand nombre de qualités excellentes. „ Quelle belle variété d'armes „ deſtructives, *diroient-ils*, n'a pas cette „ Créature! Quelle n'eſt pas la force „ prodigieuſe de ſes muſcles & de ſes „ membres! Et à quoi bon tout cela? „ Pour vivre paiſiblement, & pour *bercer* „ *dans ſes pattes le tendre Chevreau* ". Je vous avoue que cette occupation du Lion me paroît auſſi ridicule & auſſi mal choiſie, que ſi vous faiſiez d'*Alexandre le Grand* une Nourrice.

Cleo. Vous pourriez aujourd'hui vous figurer une choſe toute pareille ſur un Lion que vous trouveriez endormi. Celui qui n'auroit jamais vu de Taureau qu'au

qu'au milieu d'un troupeau de Vaches où il paîtroit tranquilement, pourroit s'imaginer que ſes cornes lui ſont abſolument inutiles: mais s'il voïoit un de ces Animaux attaqué par des Chiens, par un rival de ſon eſpèce, bientôt il découvriroit l'uſage & l'utilité qu'il peut retirer de ſes cornes. Le Lion n'étoit pas fait pour reſter toujours dans le Paradis.

Hor. Voilà où je voulois vous amener. Si le Lion a été fait pour qu'il ſervît, & qu'il répondît à ſa fin, quand il ſeroit hors du Paradis, il eſt donc manifeſte que la chute de l'Homme fut déterminée & prédeſtinée avant la Création du Monde.

Cleo. Elle a été prévue. Que rien ne ſoit caché à l'Etre qui ſait tout, c'eſt un fait certain: mais je nie abſolument qu'elle ait été prédeſtinée, en ſorte que cette prédeſtination ait influé en quelque manière ſur le libre arbitre d'*Adam*. Le mot de *Prédeſtination* a fait tant de bruit dans le monde, & eſt une matière inexplicable, qui a déjà occaſionné un ſi grand nombre de funeſtes diſſenſions, que je ſuis réſolu à ne jamais entrer en diſpute ſur ce ſujet.

Hor. Je ne prétends pas non plus vous y obliger: mais cette force du Lion, que vous avez ſi bien exaltée, doit avoir fait périr, au commencement, des milliers de Créatures Humaines. Il

me paroît impoſſible que les Hommes, pendant qu'ils étoient en petit nombre, aïent pu ſe défendre avant que d'avoir des armes à feu, ou du-moins des arcs & des flèches. Combien d'Hommes & de Femmes nuds ne faudroit-il pas pour faire tête à une couple de Lions?

Cleo. Cependant nous exiſtons encore, & il n'eſt aucune Nation civiliſée où on laiſſe ces Animaux donner des marques de leur férocité. Notre habileté ſupérieure a prévenu leur rage naturelle.

Hor. La Raiſon me dit bien que la choſe doit avoir été ainſi: mais je ne puis m'empêcher de remarquer, que lorsque vous avez beſoin de l'entendement humain pour réſoudre quelque difficulté, vous ne manquez jamais d'y recourir, & de lui attribuer une grande pénétration; tandis que d'autres fois la connoiſſance & le raiſonnement ne ſont, ſuivant vous, que l'ouvrage du tems, en ſorte que les Hommes ne ſont capables de penſer juſte qu'après qu'il s'eſt écoulé pluſieurs générations. Avant que les Mortels euſſent des armes, que pouvoit faire, je vous prie, l'habileté humaine contre les Lions? & qui empêchoit les Bêtes féroces de dévorer les Humains d'abord après leur naiſſance?

Cleo. La Providence.

Hor. Il eſt vrai que *Daniel* fut miraculeuſement délivré de la gueule des Lions; mais qu'eſt-ce que cela fait par rap-

rapport au reſte du Genre Humain? On ſait que les Animaux ſauvages ont déchiré, en différentes occaſions, des multitudes de Perſonnes. Je voudrois bien ſavoir pourquoi ils n'ont pas détruit entièrement toute l'Eſpèce Humaine? D'où vient qu'il eſt reſté quelques-uns des Individus, dans le tems que les Hommes n'avoient encore point d'armes pour ſe défendre, ni de places fortes pour ſe mettre à couvert de la furie de ces Créatures impitoïables?

Cleo. Je vous ai déjà dit que c'étoit la Providence.

Hor. Mais comment pouvez-vous prouver que c'eſt ce concours miraculeux?

Cleo. Vous parlez encore de Miracles, tandis que je ne fais mention que de la Providence, ou de cette Sageſſe avec laquelle Dieu gouverne le Monde.

Hor. *Eris mihi magnus Apollo*, ſi vous pouvez me faire voir, que dans la maniére dont cette Sageſſe a agi, au commencement du Monde, avec notre Eſpèce & celle des Lions, il n'y avoit pas plus de miracle qu'il n'y en a préſentement. Car je ſuis aſſuré qu'un Lion qui n'auroit point été apprivoiſé, ſe jetteroit aujourd'hui tout auſſi bien ſur un Homme nud, que ſur un Bœuf ou ſur un Cheval.

Cleo. Ne m'accordez-vous pas que toutes les qualités eſſentielles, les inſtincts, & ce que l'on appelle la nature

des choſes, tant animées qu'inanimées, ſont la production & les effets de cette Sageſſe?

Hor. Je n'ai jamais penſé autrement.

Cleo. Il ne ſera donc pas difficile de prouver ce que vous demandez. Les Lions, qui ſont féroces, naiſſent toujours dans des Païs extrêmement chauds, tandis que les lieux froids ſont la demeure des Ours. Mais la plupart des Hommes, qui aiment une chaleur modérée, ſe plaiſent davantage dans les Régions tempérées. Quoique les Humains puiſſent malgré eux ſe faire au grand froid, ou s'accoutumer par l'uſage & la patience à une chaleur exceſſive, il eſt cependant certain qu'un air doux, & qui tient le milieu entre les deux extrêmes, ſera plus agréable aux Corps Humains. C'eſt auſſi pour cela que la plupart des Mortels préfèreront à s'établir dans les Climats tempérés, & qu'ils ne choiſiront point d'autre demeure, dès-qu'ils y jouïront, toutes choſes égales, des mêmes commodités. Vous voïez donc par-là que les Hommes n'auront pas eu beaucoup à craindre des Bêtes les plus féroces & les plus vigoureuſes.

Hor. Mais ces Animaux ſe tiendront-ils ſi exactement renfermés dans leurs limites, qu'ils ne s'en écartent jamais? Les Lions & les Tigres reſteront-ils toujours dans les Païs chauds, & les Ours dans les Païs froids?

CLEO. Je ne le ſuppoſe point; puiſque l'on a ſouvent vu des Lions enlever & des Hommes & du Bétail dans des lieux fort éloignés de ceux où ces Animaux avoient pris naiſſance. Il n'eſt point de Bête féroce qui ſoit plus ſouvent fatale à notre eſpèce, que la nôtre propre. Des Hommes pourſuivis par leurs Ennemis ſe ſont retirés dans des Climats & dans des Régions qu'ils n'auroient jamais choiſis pour leur ſéjour. J'avoue encore que l'Avarice & la Curioſité ont ſouvent expoſé les Humains, ſans néceſſité, ou ſans qu'ils y fuſſent forcés, à des dangers qu'ils auroient pu éviter, ſi contens du néceſſaire ils euſſent travaillé à leur conſervation, en vivant d'une manière ſimple, qui auroit ſatisfait des Créatures moins vaines & moins fantasques. Je ne doute pas que dans toutes ces rencontres, il n'y ait eu un grand nombre de Perſonnes qui aïent ſouffert de la part des Bêtes ſauvages, ou d'autres Animaux malfaiſans. Si l'on ne fait attention qu'à ce dernier article, je ſuis pleinement perſuadé qu'il auroit été impoſſible qu'une Multitude de notre eſpèce eût pu s'établir & ſubſiſter dans des Païs ou fort chauds ou fort froids, avant que les Humains euſſent inventé les arcs & les flèches, ou d'autres armes qui les miſſent en état de ſe mieux défendre. Mais tout cela ne renverſe point mon Syſtême. Il me falloit prouver que toutes les Créatures, choiſiſſant par inſtinct le degré de cha-

chaleur qui leur eſt le plus naturel, l'Homme doit avoir trouvé aſſez d'endroits dans le Monde pour multiplier, durant pluſieurs ſiècles, ſon eſpèce, ſans courir presque aucun risque d'être dévoré ni par les Lions, ni par les Ours; & que par conſéquent l'Homme le plus ſauvage a aiſément pu, ſans lui ſuppoſer beaucoup d'eſprit, trouver les moïens de ſe mettre à couvert de la fureur de ces Animaux. Voilà ce que j'appelle l'Ouvrage de la Providence. J'entends par-là cette Sageſſe immuable de l'Etre Suprême, qui paroît avec éclat dans l'arrangement & l'harmonie de l'Univers. C'eſt-là la ſource de cette enchaînure incompréhenſible de Cauſes, d'où dépendent ſans-contredit tous les évènemens.

Hor. Vous vous en êtes mieux tiré que je ne l'avois eſpéré: mais j'ai bien peur que ce que vous avez donné comme le prémier motif qui a engagé les Hommes à s'unir en Société, ne devienne inutile par les réflexions que vous venez de faire.

Cleo. Ne vous en mettez point en peine. Il y a d'autres Bêtes ſauvages dans le Monde, dont les Humains, dénués d'armes, n'auroient jamais pu ſe garantir ſans ſe joindre enſemble, & ſe prêter mutuellement du ſecours. On trouve une grande quantité de Loups dans les Païs les plus incultes de la Zone tempérée.

Hor. J'ai vu de ces Animaux en *Allemagne:*

magne: ils ſont de la grandeur d'un gros Chien, mais je croïois que leur principale proie étoit les Moutons & les Brebis.

CLEO. Ils prennent tout ce qu'ils peuvent attraper. Ce ſont des Créatures terribles, qui, lorſqu'elles ſont preſſées par la faim, tomberont ſur les Hommes, les Vaches & les Chevaux, comme ſur les Moutons & les Brebis. Les dents de ces Animaux ſont comme celles de nos Dogues; mais ils ont de plus qu'eux des griffes aigues pour déchirer ce qu'ils tiennent. L'Homme le plus vaillant égale à-peine ces Bêtes ſauvages en force; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'elles vont ſouvent par troupes, & qu'elles attaquent quelquefois des Villages entiers. D'ailleurs, comme elles ont d'une portée cinq ou ſix Petits, & même plus, elles auroient bientôt rempli le Païs où elles ont reçu le jour, ſi les Humains réunis ne s'appliquoient à les détruire. Les Sangliers ſont auſſi des Animaux fort cruels. Dans les Climats tempérés il y a peu de grandes Forêts, & de lieux inhabités qui en ſoient exempts.

HOR. Ces Bêtes ont des défenſes qui ſont de terribles armes.

CLEO. Elles ſurpaſſent même de beaucoup, à ce qu'on dit, les Loups en groſſeur & en force. L'Hiſtoire eſt toute remplie des maux qu'elles ont cauſés dans les anciens tems, & de la réputation que les Grands Hommes ſe ſont acquiſe en les tuant.

HOR.

Hor. Cela eſt vrai ; mais ces Héros qui dans les ſiècles reculés ont combattu des Monſtres, étoient bien armés, ou du-moins la plus grande partie d'entr'eux. Que voulez vous, je vous prie, que des Hommes nuds, deſtitués abſolument de toutes armes, oppoſent aux dents & aux griffes des Loups rapaces qui viendroient les attaquer par troupes? Le plus grand coup qu'un Homme dans cet état pût aſſener, pourroit-il faire une grande impreſſion ſur la peau d'un Sanglier, qui eſt épaiſſe, & couverte de poils rudes & longs?

Cleo. Si d'un côté j'ai rapporté tout ce que l'Homme avoit à craindre des Bêtes féroces, il ne faut pas de l'autre oublier ce qui eſt en ſa faveur. *Prémièrement*, un Sauvage endurci à la fatigue l'emporteroit de beaucoup en force, en agilité & en ſoupleſſe ſur un Homme civiliſé. *En ſecond lieu*, il ſeroit plus facile à ſe mettre en colère; paſſion qui, dans cet état de ſimple Nature, lui ſeroit plus utile & d'un plus grand ſecours, qu'elle ne ſauroit l'être dans la Société; où, dès l'enfance, on fait uſage de divers moïens pour apprendre à l'Homme, & pour l'obliger, par l'idée de ſa propre conſervation, à emploïer ſa timidité pour arracher & étouffer le noble préſent de la Nature. On remarque que la plupart des Créatures ſauvages, lorſqu'il y va de leur vie, ou de celle de leurs Petits, ſe battent avec une furieu-

furieuſe opiniâtreté, & qu'elles continuent à ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité. Tant qu'elles ont un ſouffle de vie, elles font dans ces occaſions tout le mal poſſible, ſans faire attention ni à leur foibleſſe, ni aux desavantages qu'elles éprouvent en continuant à combattre. On peut obſerver, d'un autre côté, que plus les Créatures ſont mal élevées & incapables de réflexion, & plus elles ſe laiſſent gouverner deſpotiquement par leur paſſion dominante. L'affection naturelle porteroit les Sauvages de l'un & de l'autre ſexe à ſacrifier leur vie, & à s'expoſer à la mort pour ſauver leurs Enfans. S'ils périſſoient, ce ne ſeroit que dans le combat. Concluons donc qu'un Loup auroit de la peine à enlever un Enfant à des Parens vigilans & réſolus, quand même on les ſuppoſeroit nuds. Cependant on ne ſauroit comprendre que l'Homme, quoiqu'il naiſſe ſans armes, ne ſentît bientôt la force de ſes bras : bientôt il connoîtroit les avantages qu'il peut retirer de l'articulation de ſes doigts, pour prendre & pour ſerrer quelque choſe avec la main. Le Sauvage même le plus ignorant, avant que d'être parvenu à un âge mûr, ſauroit faire uſage d'un bâton, ou d'une maſſue. Comme le danger auquel on ſeroit expoſé de la part des Bêtes féroces, ſeroit de la plus grande importance, on mettroit auſſi tout en œuvre pour ſe garantir de leur funeſte rage. On feroit des creux en terre,

&

& on inventeroit divers autres ſtratagêmes pour ſe ſaiſir de ces Ennemis, & pour détruire leurs Petits. Dès-qu'on auroit trouvé le moïen de faire du feu, on ſe ſerviroit de cet Elément, & pour ſe mettre en ſureté, & pour nuire à ceux qui chercheroient à nous faire du mal. A l'aide de cette découverte, on apprendroit bientôt à rendre pointus des morceaux de bois; d'où l'on n'auroit qu'un pas à faire, pour inventer les épieux & des armes tranchantes. Lorsque les Humains ſont en colère contre des Créatures juſques à les frapper, & que celles-ci s'enfuïent ou leur échappent, ils ſont portés à courir pour continuer à les maltraiter. Dans ces occaſions ils ſentiroient le peu d'uſage de leurs épieux, ce qui les conduiroit naturellement à inventer les dards & les javelots. Peut-être qu'après cela ils ne feroient pas ſi aiſément de nouvelles découvertes; mais le même enchaînement de réflexions ne manqueroit pas à la longue de produire des arcs & des flèches. Il eſt bien aiſé de s'appercevoir de l'élaſticité des bâtons & des branches d'arbres; & il n'eſt pas non plus beſoin d'une grande ſagacité pour trouver l'art de faire des cordes avec des boyaux d'Animaux. Ce qu'il y a du-moins de très-certain, c'eſt que ces cordes ont été en uſage longtems avant celles du chanvre. L'expérience nous apprend que les Hommes peuvent avoir toutes ces choſes, même beaucoup

d'autres

d'autres eſpèces d'armes, & être très-habile à s'en ſervir, avant qu'il y ait eu aucune autre Forme de Gouvernement établie entr'eux, que celle qui eſt fondée ſur l'autorité que les Parens ont ſur leurs Enfans. On n'ignore pas que des Sauvages qui n'auroient pas de meilleures armes, ſe hazarderoient, s'ils étoient en aſſez grand nombre, à attaquer & à aller à la chaſſe des Bêtes les plus féroces, des Lions mêmes & des Tigres. Il ne faut pas paſſer ſous ſilence une choſe qui favoriſe notre Eſpèce, dans les attaques que peuvent nous faire les Animaux qui ſe trouvent dans les Climats tempérés.

Hor. Vous voulez ſans-doute parler des Loups & des Sangliers?

Cleo. C'eſt préciſément cela. Quoiqu'il ſoit inconteſtable que les Loups aïent dévoré un grand nombre de gens, on ne peut cependant nier que ces Animaux ne ſoient plus portés à ſe jetter ſur les Brebis & ſur la Volaille, que ſur notre Eſpèce. Pendant qu'ils trouveront de la charogne, ou quelqu'autre nourriture, ils attaqueront rarement les Hommes, ou d'autres Animaux un peu grands. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'en Eté nous n'avons pas beaucoup à craindre d'en être inſultés. On ne peut pas non plus révoquer en doute que les Sangliers ne ſe ſoient repus de chair humaine: cependant ils ſe nourriſſent pour l'ordinaire de gland, de chataignes, de faine, & d'au-

tres eſpèces de fruits. Ils ne ſont carnaſſiers que dans certaines occaſions, & lorsque, preſſés par la néceſſité, ils ne peuvent ſe procurer de végétable pour appaiſer leur faim. Ce qui arrive lorsque, pendant un froid rigoureux, la terre ſtérile eſt entièrement couverte de neige. Concluons donc que ces deux eſpèces d'Animaux n'expoſent les Hommes à aucun danger certain, que dans des Hivers rudes & longs, qui ſont aſſez rares dans les Climats tempérés. Ce n'eſt pas qu'ils ne nous incommodent, & qu'ils ne ſoient toujours nos ennemis, puiſqu'ils gâtent & dévorent tout ce qui peut ſervir à la ſubſiſtance de l'Homme. Il eſt donc très-néceſſaire, non ſeulement d'être continuellement en garde contre ces Bêtes ſauvages, mais encore de ſe réunir pour les détruire.

Hor. Je vois clairement à-préſent que le Genre Humain peut ſubſiſter, & vivre encore aſſez longtems pour multiplier ſon eſpéce, & pour ſe rendre maîtres des Créatures qui pourroient lui faire la guerre. Je conviens de plus qu'il n'auroit presque pas été poſſible d'en venir à bout, ſi les Hommes ne s'étoient pas mutuellement ſecouru, pour s'oppoſer à la rage & à la furie des Bêtes féroces. D'où l'on peut conclure qu'il a pu arriver que la néceſſité où ils ſe trouvèrent alors de s'unir & de ſe joindre enſemble, ait été le prémier motif qui les ait portés à former une Société. Je

veux

veux donc bien vous accorder que vous avez démontré la principale partie de votre assertion. Mais lorsque vous attribuez tous ces effets à la Providence, ou que vous dites qu'il n'arrive rien à cet égard sans la permission divine; il me paroît que vous avancez un sentiment incompatible avec l'idée d'un Etre infiniment bon & miséricordieux. Il se peut que dans tous les Animaux venimeux il y ait quelque chose d'utile à l'Homme. Je ne veux pas même vous disputer que les Serpens les plus dangereux par leur venin chaud, corrosif & violent, ne contiennent quelque autre excellent remède, qui n'ait point encore été découvert. Mais lorsque je considère cette variété infinie de Créatures rapaces & sanguinaires, qui non seulement nous surpassent en force, mais qui sont encore visiblement armées par la Nature, comme si elles devoient servir à notre destruction; lors, dis-je, que je fais ces réflexions, je ne saurois découvrir de quel usage elles sont, ni à quoi elles ont été destinées, si ce n'est pas pour nous punir. Je puis encore moins concevoir que la Sagesse Divine ait formé ces Créatures pour nous rendre sociables, ensorte que si elles n'avoient existé, il n'y auroit jamais eu de Société Humaine. Combien n'y a-t-il pas de milliers de notre espèce, qui ont été dévorés par ces Bêtes féroces dans les com-

bats que les Hommes ont eu à ſoutenir contr'elles?

Cleo. Dix troupes de Loups, compoſées chacune de cinquante, feroient dans un long Hiver un terrible ravage parmi un million de Créatures de notre eſpèce, ſi elles avoient toutes les mains liées derrière le dos. Cependant il eſt certain que parmi un nombre de Perſonnes la moitié moins grand, la Peſte a fait périr plus d'Individus, que cinq-cens Loups n'auroient pu en manger dans le même eſpace de tems; quoique ceux qui étoient attaqués de cette maladie, fuſſent ſoignés par d'habiles Médecins, & qu'on donnât à ces Malades des remèdes approuvés. Notre vanité naturelle, le grand cas que nous faiſons de notre eſpèce & de nous-mêmes, nous a perſuadé que l'Univers entier avoit été principalement créé pour notre uſage. C'eſt ce préjugé ſi groſſier, qui eſt la ſource de mille extravagances, & des notions les plus puériles & les plus baſſes que nous avons & de Dieu, & de ſes Ouvrages. Il n'y a pas plus de cruauté dans un Loup qui mange de la Chair Humaine, que dans un Homme qui ſe nourrit d'Agneaux ou de Poulets. Nous ne pouvons déterminer ni le but, ni les diverſes fins pour leſquelles les Bêtes féroces ont été formées. Tout ce que nous ſavons certainement, c'eſt que ces Animaux-là ont été créés; & il eſt même preſque auſſi certain qu'il y en a eu qui

ont

ont cauſé de grands ravages parmi les Nations qui étoient encore dans l'enfance, & qu'ils ſe ſont oppoſés aux établiſſemens que les Humains vouloient former. Vous avez même paru ſi bien perſuadé de cette vérité, que vous avez regardé la cruauté des Bêtes ſauvages, comme un obſtacle qui avoit dû néceſſairement empêcher la conſervation du Genre Humain. Pour répondre à cette difficulté que vous avez propoſée, je vous ai montré par les différens inſtincts, & par les diſpoſitions particulières des Animaux, que la Nature avoit manifeſtement pourvu à la conſervation de notre eſpèce. C'eſt par ſes tendres ſoins que, quoique nuds & ſans défenſe, nous échappons à la rage furieuſe des Bêtes les plus féroces. Nous avons reçu de ſa main bienfaiſante les moïens de nous conſerver nous-mêmes, & de multiplier notre eſpèce, jusqu'à ce que par notre nombre, & par les armes que l'induſtrie nous a procurées, nous aïons pu mettre en fuite, ou détruire les Animaux ſauvages dans tous les endroits du Globe Terreſtre que nous ſommes allés cultiver & habiter. Un Enfant s'apperçoit de la néceſſité & des avantages que nous procure le Soleil; & l'on peut démontrer que ſans ce corps céleſte, il n'y auroit aucune des Créatures vivantes qui eût pu ſubſiſter ſur la Terre. Le Soleil eſt pour le moins huit-cent-mille fois plus grand que la Terre.

Si donc il n'avoit d'autre uſage que celui dont je viens de parler, la millième partie de cet Aſtre nous ſuffiroit, pourvu qu'à-proportion il fût plus près de nous. Cette ſeule conſidération me fait croire que le Soleil a été fait pour éclairer & échauffer d'autres Corps, outre cette Planète que nous habitons. Les fins du Feu & de l'Eau ſont ſans nombre, & les uſages qu'on en tire ſont infiniment différens les uns des autres. Quoique nous tirions de ces objets des avantages qui nous regardent uniquement nous-mêmes, il eſt cependant très-probable qu'il y a mille choſes, peut-être même nos propres machines, qui, dans le vaſte Syſtême de l'Univers, ſervent actuellement à des fins très-ſages, que nous ne découvrirons jamais. Quant au plan que le Créateur a ſuivi dans la formation de notre Globe, je veux parler du Syſtême qu'il ſuit dans la conduite de cet Univers par rapport aux Créatures qui vivent ſur la Terre, la deſtruction des Animaux eſt auſſi néceſſaire que leur génération.

Hor. C'eſt ce que j'ai appris dans LA FABLE DES ABEILLES. Je ſuis même perſuadé que, comme vous le dites, ſi une eſpèce de Créatures étoit immortelle, elle détruiroit & engloutiroit avec le tems toutes les autres, quand même les Créatures immortelles ſeroient des Brebis, & que toutes les autres ſeroient des Lions. Mais je ne ſaurois me mettre dans l'eſprit

prit, que l'Etre Suprême ait voulu introduire la Société, aux dépens de la vie d'un ſi grand nombte de Créatures Humaines, puisqu'il y avoit d'autres voies plus douces pour produire le même effet.

Cleo. Nous parlons de ce qui vraiſemblablement eſt arrivé, & non de ce qui peut être arrivé. Le même Etre qui par ſa puiſſance a créé les Baleines, auroit pu ſans-contredit nous faire hauts de ſoixante & dix pieds, & nous donner des forces à proportion. Mais puisque le plan ſur lequel ce Monde a été formé, veut, comme vous en convenez vous-même, que de chaque eſpèce il meure des Individus à-meſure qu'il en naît d'autres, pourquoi voudriez-vous voir bannis quelques-uns des moïens qui ſervent à cauſer la mort aux Créatures ?

Hor. N'y a-t-il pas aſſez de maladies, de Médecins & d'Apoticaires, ainſi que de Guerres par mer & par terre, pour emporter le ſuperflu de notre eſpèce ?

Cleo. Ces différentes choſes peuvent, je l'avoue, produire le même effet; mais il eſt inconteſtable que ces cauſes ne ſont pas toujours ſuffiſantes. On remarque que dans une Nation peuplée, la Guerre, les Bêtes féroces, les Exécutions, les Meurtres, & cent autres accidens de cette nature, ajoutez-y, ſi vous voulez, les Maladies avec toutes leurs ſuites, peuvent à-peine détruire ce que produit une

de nos facultés inviſibles, je veux parler de l'inſtinct que les Humains ont pour conſerver leur eſpèce. Tout eſt également facile à la Divinité; mais, pour parler à la manière des Hommes, il eſt évident qu'en formant cette Terre, & toutes les choſes qui y ſont, il n'a fallu ni moins de ſageſſe, ni moins de ſoins pour trouver les diverſes manières & les différens moïens de ſe délivrer des Animaux, & de les détruire, qu'il ne ſemble qu'on en a emploïé pour les produire. On peut aiſément démontrer que nos Corps ont été faits tels, qu'ils ne ſauroient ſubſiſter au-delà d'un certain tems: ſemblables en cela à des maiſons qu'on bâtit à deſſein de ne durer qu'un nombre d'années déterminé. C'eſt la Mort conſidérée en elle-même, que tous les Hommes ſans exception abhorrent naturellement. Ils ne diffèrent que dans l'idée qu'ils ont de divers genres de mort; & je n'ai jamais ouï dire qu'il y en ait eu aucun, qui ait été généralement approuvé.

Hor. Cependant il faut convenir que perſonne n'en choiſit un cruel. Quel ſupplice plus terrible, & en même tems plus douloureux, que celui d'être mis en pièces & d'être dévoré par une Bête féroce?

Cleo. Il eſt certain que ce genre de mort ne cauſe pas de peines plus aigues, que celles qu'endure une perſonne qui eſt tourmentée ſans relâche de la goute dans l'eſto-

l'eſtomac, ou de la pierre dans la veſſie.

Hor. Comment pourriez-vous me prouver ce que vous avancez d'une manière ſi déciſive?

Cleo. Notre propre conſtitution, & la ſtructure du Corps Humain, démontrent que nous ſommes incapables de ſoutenir des douleurs infinies. Dans cette vie les degrés de Peine & de Plaiſir ſont limités, & exactement proportionnés aux forces d'un chacun. Tout ce qui paſſe ces bornes, nous met hors de nous-mêmes; & l'Infortuné, qui par la violence de la Torture eſt tombé en pamoiſon, ſait bien juſqu'à quel point il peut ſouffrir, ſi dumoins il ſe ſouvient des douleurs qu'il a reſſenties, lorſqu'il fut appliqué à la Queſtion. Les maux réels que les Bêtes féroces ont cauſés à notre eſpèce, ne ſont rien en comparaiſon de la manière barbare dont les Hommes ont ſouvent agi les uns à l'égard des autres. Jettez les yeux ſur ce vaillant Guerrier, qui aïant eu le malheur de perdre quelqu'un de ſes membres dans la bataille, eſt enſuite foulé aux pieds d'une vingtaine de chevaux. Dites-moi, je vous prie, ſi dans cette ſituation où il agoniſe durant pluſieurs heures, avec la plupart de ſes côtes rompues, & le crane enfoncé, il ſouffre moins que s'il avoit été déchiré par un Lion?

Hor. Ces deux genres de mort ſont extrêmement douloureux.

Cleo. Le caprice de la Mode & de

la Coutume qui règne dans le ſiècle où nous vivons, détermine plus ſouvent notre choix, que la ſaine Raiſon ou l'Entendement. Si l'on meurt d'hydropiſie, & qu'on ſoit enſuite rongé par les Vers, il n'y a rien de plus conſolant dans ce genre de mort, que ſi l'on étoit jetté dans la mer, & que l'on ſervît de pâture aux Poiſſons. Cependant notre manière de penſer, qui eſt extrêmement bornée, bouleverſe notre raiſon, & corrompt là-deſſus notre jugement. Sans cela, comment ſe pourroit-il que des Perſonnes reconnues pour être d'un diſcernement exquis, aimaſſent mieux pourrir & ſentir mauvais dans un ſépulcre dégoutant, que d'être mis ſur un bucher, dreſſé en plein air, pour être réduits en cendres?

Hor. Je ne me fais aucune peine d'avouer que j'ai beaucoup d'averſion pour tout ce qui choque, & qui eſt contre la Nature.

Cleo. Je ne ſai point ce que vous voulez dire *par ce qui choque & qui eſt contre la Nature.* Tout ce qu'il y a de certain, c'eſt que rien n'eſt plus commun dans la Nature, que de voir les Créatures ſe nourrir les unes des autres. C'eſt-là le cours ordinaire des choſes. Le Syſtême que ſuivent les Etres animés qui vivent ſur la Terre, paroît être établi ſur ce fondement. Il n'eſt point d'Animaux, dumoins que nous connoiſſions, qui ne ſe nourriſſent des individus d'une autre eſ-

pèce.

pèce. Quelquefois ils ſont ſervir à leur nourriture des Animaux vivans; d'autres fois ils dévorent ceux qui ſont déjà morts; & même la plupart des Poiſſons ſont obligés de ſe nourrir de Créatures de leur eſpèce. Ne vous imaginez pas cependant que cela ſoit une faute, ou une omiſſion de la part de la Nature; puiſqu'elle donne à ces Animaux aquatiques une vertu prolifique, qui leur fournit plus de nourriture, que cette même Nature n'en procure à aucune autre Créature.

Hor. Vous voulez parler de la prodigieuſe quantité d'œufs que les Poiſſons jettent?

Cleo. C'eſt juſtement cela; & je dis de plus que ces œufs ne reçoivent leur fécondité, qu'après qu'ils ont été jettés. D'où il peut arriver que la Femelle peut avoir dans ſon ventre autant de frai qu'il en peut contenir, & que les œufs eux-mêmes peuvent être ſi bien ſerrés les uns contre les autres, qu'ils ne laiſſeront plus de place pour y introduire la ſemence du Mâle. Car ſi cela n'étoit pas, il ſeroit impoſſible qu'un Poiſſon multipliât auſſi prodigieuſement chaque année.

Hor. Mais le ſperme, ou l'*aura ſeminalis* du Mâle, ne pourroit-il pas être aſſez ſubtil pour pénétrer tout le pelotton de ces œufs, & pour influer ſur chacun d'eux ſans tenir aucune place, comme cela

cela arrive dans les Oiſeaux, & dans les autres Animaux ovipares?

Cleo. Il faut d'abord en excepter l'Autruche. D'ailleurs il n'eſt point d'Animal ovipare, qui ait des œufs en plus grand nombre, & plus ſerrés les uns contre les autres, que le Poiſſon. Mais ſuppoſons que la vertu prolifique pût agir ſur tout cet amas de frai, qu'en réſulteroit-il? C'eſt que ſi tous les œufs dont quelques Femelles de Poiſſons ſe trouvent remplies, venoient à être rendus féconds tandis que ces œufs ſont encore dans leur ventre, il ſeroit impoſſible que l'*aura ſeminalis*, ou les parties les plus volatiles de la ſemence du Mâle, quand même elles ne tiendroient point de place, puſſent, comme cela arrive dans les autres Créatures, dilater & enfler plus ou moins chaque œuf. Car la moindre dilatation qui arriveroit à un ſi grand nombre d'individus, augmenteroit le volume de tout le frai à un tel point, qu'il faudroit un beaucoup plus grand eſpace pour le contenir, que celui de la cavité où il ſe trouve renfermé. Peut-on rien voir de plus admirable, que la manière avec laquelle ſe conſerve une Eſpèce, dont tous les individus ont un inſtinct qui les porte à ſe détruire les uns les autres?

Hor. Ce que vous avez avancé des Poiſſons, n'eſt vrai tout au plus que par rapport à ceux que fourniſſent la plus gran-

grande partie des Mers qui environnent l'*Europe* : Car dans les Eaux douces la plupart des Poiſſons ne ſe nourriſſent point de leurs ſemblables; cependant ils y frayent de la même maniere, & ils ſont auſſi remplis d'œufs, que tous ceux qui vivent dans les Mers. Parmi nous, le Brochet eſt le ſeul deſtructeur de Poiſſons qui mérite d'être mentionné.

CLEO. Auſſi eſt-il ſi vorace, qu'on remarque que les Poiſſons ne peuvent pas multiplier dans les Viviers où l'on ſouffre qu'il y ait de ces deſtructeurs. Mais de plus, dans les Rivières, & dans toutes les Eaux voiſines de la Terre, on trouve pluſieurs ſortes d'Oiſeaux amphibies, dont la nourriture ordinaire eſt le Poiſſon; & il y a même bien des endroits qui fourmillent de ces Oiſeaux aquatiques. Outre ces Animaux il y a encore les Loutres, les Bièvres, & pluſieurs autres eſpèces de créatures qui vivent de Poiſſons. Le Héron & le Butor en prennent auſſi leur part dans les Ruiſſeaux, & dans les Eaux peu profondes. Ce qu'ils en enlèvent, eſt peut-être peu de choſe; mais le fretin & le frai qu'une Couple de Cignes peut manger dans une année, ſuffiroient de reſte pour peupler une Rivière conſidérable. Toujours eſt-il ſûr que les Poiſſons ſont mangés, il n'importe par qui, que ce ſoit par leur propre eſpèce, ou par une autre. Je voulois vous prouver par-là, que la Nature ne produit aucune

ne Eſpèce, dont les individus ſeroient bientôt en trop grand nombre, qu'elle n'ait en même tems trouvé les moïens néceſſaires pour les détruire. La variété d'Inſectes qu'il y a dans les différentes parties du Monde, paroîtroit incroïable à celui qui n'auroit point étudié cette matière; & l'on remarque des beautés infinies dans ces ſortes d'Animaux. Mais ni leur beauté ni leur diverſité ne ſont pas plus ſurprenantes, que la multiplicité des moïens que la Nature a mis en uſage pour les faire périr. Si les Animaux deſtinés à la deſtruction des Inſectes ceſſoient tous à la fois de remplir leur deſtination, s'ils n'avoient plus cette vigilance qu'ils font paroître pour les détruire, il ne leur faudroit pas plus de deux ans pour être les maîtres abſolus de la plus grande partie de la Terre que nous habitons. Bientôt pluſieurs vaſtes païs n'auroient point d'autres habitans.

Hor. J'ai ouï dire que les Baleines ne vivoient d'autre choſe. Si cela eſt, elles doivent conſumer une terrible quantité d'Inſectes.

Cleo. C'eſt-là l'opinion commune. Je crois que ce qui y a donné lieu, c'eſt qu'on ne trouve jamais de poiſſons dans ces Animaux, & que dans les Mers qu'ils habitent, il y a d'innombrables multitudes d'Inſectes, qui couvrent preſque toute la ſurface de l'eau. Cette Créature ſert encore beaucoup à confirmer la vérité

té que j'ai avancée; c'eſt que la Nature, en produiſant les Individus de chaque Eſpèce, a en même tems donné une attention particulière ſur les moïens qui devoient ſervir à leur deſtruction. Car elle a entièrement changé, à l'égard de cet Animal énorme, l'économie qu'elle obſerve dans tous les autres Poiſſons, parce qu'il eſt trop gros pour être englouti. Ainſi les Baleines ſont des Animaux vivipares, qui par-là même qu'ils engendrent de la même manière que les Bêtes terreſtres à quatre pieds, n'ont jamais plus de deux ou de trois Petits à la fois. Pour que chaque Eſpèce continuât à exiſter parmi un auſſi grand nombre de Créatures différentes qu'il y en a ſur cette Terre, il étoit abſolument néceſſaire que la Nature eût du-moins autant de ſoin pour les détruire, qu'elle en avoit pris pour les multiplier. D'où il faut inférer qu'elle a été viſiblement plus attentive à trouver les moïens qui pouvoient ſervir à leur deſtruction, & à leur conſomption, qu'elle ne l'a été à trouver ceux qui devoient ſervir à leur entretien, & à la conſervation de leur vie.

Hor. Aïez, je vous prie, la bonté de prouver ce que vous venez d'avancer.

Cleo. Il meurt des millions de Créatures chaque année, qui ſont même condamnées à périr, parce qu'elles manquent de nourriture. Mais quelque grand que ſoit le nombre de celles qui meurent, il

en

en reſte toujours aſſez pour les dévorer. La Nature leur ouvre tous ſes tréſors, il n'eſt rien de trop exquis pour les Animaux, elle ne leur refuſe aucun aliment de leur goût. Il n'y a rien qui lui paroiſſe trop bon pour la plus vile de ſes productions. Toutes les Créatures ont également droit à ce qui les accommode. Sa bonté agit avec elles ſans impartialité. Combien n'eſt pas curieux l'art qu'on remarque dans la ſtructure d'une ſimple Mouche! Quelle n'eſt pas la célérité de ſes ailes, & la viteſſe de tous les mouvemens que cet Animal exécute un beau jour d'Eté! Si un *Pythagoricien*, fort verſé dans les Méchaniques, examinoit, à l'aide d'un Microſcope, toutes les petites parties de cette Créature volage, & qu'il conſidérât attentivement leur uſage, ne regarderoit-il pas comme un grand dommage, que des milliers d'Etres animés, auſſi artiſtement conſtruits, & auſſi admirablement finis, fuſſent expoſés tous les jours à être dévorés par de petits Oiſeaux, & par des Araignées, qui nous ſont ſi peu néceſſaires? Ne croïez-vous pas vous-même, que les choſes en ſeroient tout auſſi-bien allées, quand même il y auroit eu moins de Mouches, & que l'on n'auroit jamais vu d'Araignées?

Hor. Je me ſouviens de la *Fable du Glan & de la Citrouille* *. Ainſi je me garderai

* La Fontaine, Liv. III. Fab. IV.

derai bien de vous répondre ſur ce point-là.

Cleo. Cependant vous trouvez encore défectueux les moïens que j'ai ſuppoſé que la Providence avoit mis en uſage pour engager les Hommes à vivre en Société; je veux parler du danger commun auquel ils ont été expoſés de la part des Bêtes féroces, lors même que vous avez avoué qu'il étoit vraiſemblable que ç'auroit été-là le prémier motif qui avoit porté le Genre Humain à s'unir.

Hor. Je ne ſaurois croire que la Providence n'ait pas eu plus d'égard pour notre eſpèce, qu'elle n'en a eu pour les Mouches, & pour le frai des Poiſſons. Je ne puis me perſuader que la Nature ait jamais voulu ſe jouer du deſtin des Créatures Humaines, comme de la vie des Inſectes, & qu'elle ait eu deſſein de prodiguer auſſi inutilement les Hommes que les Bêtes. Mais vous qui êtes un ſi zèlé Défenſeur du Chriſtianiſme, comment pourriez-vous, je vous prie, concilier tout cela avec la Religion?

Cleo. Mon opinion n'a rien qui intéreſſe la Religion. La ſource de nos préventions à cet égard, vient de ce que nous ſommes ſi remplis de nous-mêmes, & de l'excellence de notre eſpèce, que nous ne nous donnons pas ſeulement le loiſir de conſidérer attentivement le Syſtême ſuivant lequel cette Terre eſt formée; je veux parler du plan ſur lequel

toute l'économie de notre Globe eſt bâtie, par rapport aux Créatures qui vivent dans la Terre & ſur la Terre.

Hor. Ce que j'ai dit ne regarde point notre eſpèce, mais uniquement la Divinité. Comment pouvez-vous dire que la Religion n'ait rien à faire ici, dans le tems que vous faites Dieu auteur d'un ſi grand nombre de cruautés, & que vous lui attribuez une malice auſſi noire?

Cleo. Il eſt impoſſible que ce que vous avez dit, ne regarde pas notre eſpèce; puiſque les expreſſions que vous avez emploïées ne peuvent offrir d'autres idées, que l'intention que le Créateur a eu en formant les choſes, ou les ſentimens que les Créatures Humaines en ont. Rien ne peut être cruel ou malicieux par rapport à celui qui commet une action, à moins qu'en le faiſant il n'ait eu le but & le deſſein d'en faire une de cette nature. En effet toutes les actions, conſidérées en elles-mêmes & abſtractivement, ſont également indifférentes; & quelles qu'elles puiſſent être à l'égard des Individus, il eſt certain que la mort n'eſt pas un plus grand mal pour cette Terre, ou pour l'Univers en général, que la naiſſance ne peut l'être.

Hor. Vous faites ainſi de la prémière Cauſe un Etre deſtitué d'intelligence.

Cleo. Pourquoi cela, je vous prie? Ne pouvez-vous pas concevoir un Etre intelligent, & même très-ſage, qui non ſeule-

ſeulement ſoit exempt de toute cruauté & de toute malice, mais qui encore ſoit incapable d'avoir des penſées de cette nature?

Hor. Un tel Etre n'ordonneroit, ni ne commettroit rien qui marquât de la malice ou de la cruauté.

Cleo. Auſſi Dieu ne fait rien de ſemblable. Mais, ſi nous n'y prenons garde, ceci va nous entraîner dans une diſpute qui roulera ſur l'Origine du Mal. D'où nous viendrons infailliblement à parler du Libre-Arbitre, qui, comme je vous l'ai déjà dit, eſt un myſtère inexplicable, & ſur lequel j'ai réſolu de garder un profond ſilence. Mais je n'ai jamais rien dit, ni penſé, qui fût indigne de la Divinité. Bien loin de-là, j'ai des idées auſſi ſublimes de l'Etre Suprême, que mon eſprit peut s'en former de ce qui eſt incompréhenſible. Et je croirois plutôt qu'il ceſſeroit d'exiſter, que je ne penſerois qu'il fût l'auteur de quelques Maux réels. Vous me feriez cependant plaiſir, ſi vous m'appreniez la méthode qui, à votre avis, auroit été la meilleure pour introduire la Société. Faites-moi connoître, je vous prie, cette voie plus douce dont vous avez parlé.

Hor. Vous m'avez pleinement convaincu que l'amour naturel que nous prétendons avoir pour notre eſpèce, n'eſt pas plus grand que celui qu'on remarque dans pluſieurs autres Animaux pour leurs ſemblables. Mais ſi la Nature nous

avoit réellement donné une affection réciproque, qui fût auſſi ſincère & auſſi ſenſible que celle que les Pères & les Mères ont viſiblement pour leurs Enfans, tandis qu'ils ne peuvent pas encore s'aider eux-mêmes, il eſt certain que les Hommes ſeroient déterminés par choix à ſe réunir pour compoſer une Société. Rien n'auroit pu s'oppoſer à leur union, ſoit qu'ils euſſent été en petit ou en grand nombre, ſoit qu'ils euſſent été ignorans ou ſavans.

CLEO. *O mentes hominum cæcas ? o pectora cæca !*

HOR. Vous ferez autant d'exclamations qu'il vous plaîra; je ſuis cependant perſuadé que le motif dont je parle, auroit été beaucoup plus efficace pour former leur union, que ne l'auroit pu être aucun danger commun de la part des Bêtes féroces. Mais que trouvez-vous à reprendre dans ce Syſtême, & quel inconvénient peut-il réſulter de l'affection mutuelle que je ſuppoſe?

CLEO. Ce que j'y trouve de défectueux ? Il me paroît incompatible avec le plan que la Providence a viſiblement trouvé à-propos de ſuivre dans l'arrangement & dans la diſpoſition des choſes qu'on apperçoit dans l'Univers. Si les Hommes avoient une telle affection, & qu'ils l'euſſent par inſtinct, jamais il ne ſe ſeroit élevé parmi eux ni de ces fatales diviſions, ni de ces hai-

haines mortelles, qui ont ſi ſouvent troublé les Sociétés. On n'auroit jamais vu ces actes affreux de cruauté qui ont inondé cette Terre. En un mot, jamais on n'auroit vu les Créatures Humaines faire périr, par malice, & par de longues guerres, un grand nombre d'Individus de leur eſpèce.

Hor. Vous êtes un plaiſant Médecin d'Etat, de preſcrire la guerre, la cruauté & la malice, pour procurer la proſpérité & la conſervation de la Société Civile.

Cleo. Ne m'attribuez pas, je vous prie, des idées que je n'ai point. Je n'ai jamais eu en vue de pareils remèdes. Mais ſi vous êtes perſuadé que le Monde eſt conſtamment gouverne par la Providence, vous devez auſſi croire que la Divinité emploie les moïens dont elle a beſoin pour exécuter ce qu'elle veut & ce qu'il lui plaît. Par exemple, pour qu'une guerre s'allume, il faut auparavant qu'il s'élève des meſintelligences & des diſputes entre les Sujets des diverſes Nations, ainſi que des diſſentions parmi les Princes reſpectifs, les Conducteurs, ou les Gouverneurs des Peuples. Il eſt évident que l'Eſprit Humain eſt, pour ainſi dire, le lieu où ſe fabriquent ces ſortes de moïens. D'où je conclus, que ſi la Providence avoit diſpoſé les choſes ſuivant cette voie douce, qui à votre avis auroit été la

meilleure, il y auroit eu très-peu de ſang humain répandu, pour ne rien dire de plus.

Hor. Je ne vois pas qu'il en fût réſulté aucun inconvénient.

Cleo. Mais ſi cela étoit, on ne verroit pas cette variété de Créatures animées qu'il y a aujourd'hui dans le Monde. Que dis-je ! la Terre même auroit été trop petite pour contenir tous les Hommes, & les diverſes choſes qui ſeroient néceſſaires pour leur ſubſiſtance. S'il n'y avoit point eu de guerre, & que juſques à préſent le cours ordinaire de la Providence n'eût pas été auſſi ſouvent interrompu qu'il l'a été, il eſt certain que notre Eſpèce auroit ſeule ſurchargé le Globe Terreſtre. Ne puis-je donc pas dire avec juſtice, que cette voie plus douce que vous approuvez, eſt tout-à-fait contraire au Syſtême que le Créateur a ſuivi pour former cette Terre, & qu'elle tend même à le renverſer? C'eſt-là une conſidération à laquelle vous ne donnez point aſſez d'attention. Déjà je vous ai fait ſouvenir une fois, que vous étiez vous-même convenu que la deſtruction des Animaux étoit auſſi néceſſaire que leur génération. On remarque autant de ſageſſe dans les moïens qui ſervent à faire périr & à détruire cette multitude d'Animaux, pour faire place à ceux qui leur ſuccèdent continuellement, que l'on en trouve à faire que toutes ces différentes ſortes d'A-

d'Animaux conſervent chacune leur propre eſpèce. Quel eſt, à votre avis, la raiſon pourquoi il n'y a qu'un ſeul chemin pour venir au monde?

Hor. Parce que celui-là ſeul ſuffit.

Cleo. Donc, par parité de raiſon, nous devons croire que puiſqu'il y a pluſieurs chemins pour ſortir de ce monde, un ſeul ne ſeroit pas ſuffiſant. D'ailleurs, ſi la conſervation & l'entretien de ce grand nombre de Créatures qui exiſtent actuellement, demandent auſſi néceſſairement la mort de ces mêmes Créatures que leur naiſſance, pourquoi retranchez-vous les moïens qui ſervent à terminer la vie? pourquoi ſurtout fermez-vous entièrement une des plus grandes portes de la mort, par où nous voïons paſſer une grande multitude d'Animaux? N'eſt-ce pas-là s'oppoſer au Syſtême que le Créateur a ſuivi en formant cette Terre? Que dis-je! Eſt-ce que vous ne le renverſez pas autant, que ſi vous vouliez blâmer la génération? S'il n'y avoit jamais eu de guerres, ni d'autres cauſes de la mort, que celles qui ſont ſuivant le cours naturel des choſes, il eſt certain que cette Terre n'auroit point produit, ou que du-moins elle n'auroit pas ſeulement pu fournir à l'entretien de la dixième partie des Créatures qui y auroient été. Je prens le mot de guerres dans un ſens très-étendu; je n'entens pas ſeulement par-là ces querelles qui s'élevant entre les différentes

Nations, ſe vuident par la force & par les armes; mais encore celles qui s'élevant entre les Sujets d'un même Etat, ſe terminent auſſi par des voies violentes, comme le ſont les maſſacres généraux, les meurtres particuliers commis à l'aide du poiſon ou du fer, & enfin tous les actes d'hoſtilité que les Hommes, malgré l'amour qu'ils prétendent avoir pour leur eſpèce, ont exercé dans tous les païs du Monde, en attentant à la vie les uns des autres, depuis que *Caïn* tua ſon Frère *Abel* juſqu'à préſent.

Hor. Je ne crois pas que l'Hiſtoire contienne la quatrième partie des deſaſtres de cette nature qui ſont arrivés dans le Monde; mais ce qu'elle nous apprend, ſuffit pour nous faire voir qu'il eſt péri un nombre prodigieux d'Hommes; j'oſe même dire qu'il eſt beaucoup plus grand, qu'il n'y en a jamais eu en même tems ſur cette Terre. Mais quelles conſéquences prétendriez-vous en tirer? Ces Hommes n'auroient pas été immortels; & s'ils n'avoient pas été tués à la guerre, ils n'auroient pas tardé à mourir de mort naturelle. Il ſeroit extraordinaire qu'un Homme de ſoixante ans, qui eſt tué d'un coup de feu dans une bataille, eût vécu quatre ans de plus s'il fût reſté tranquilement chez lui.

Cleo. Quoiqu'il y ait peut-être, dans toutes les armées, pluſieurs Soldats âgés de

de ſoixante ans, on ne ſauroit cependant diſconvenir que le plus grand nombre de ceux qui vont à la guerre, ne ſoient de jeunes gens: car, ſi dans un combat on vient à perdre quatre ou cinq mille hommes, on trouvera que la plupart des morts étoient au deſſous de vingt-cinq ans. Conſidérez à-préſent, je vous prie, que pluſieurs perſonnes ne ſe marient qu'après avoir atteint cet âge, & que malgré cela ils ne laiſſent pas encore d'avoir dix ou douze enfans.

Hor. Si tous ceux qui meurent de mort violente, devoient avoir une douzaine d'enfans, avant que de mourir ——

Cleo. Cela n'eſt pas néceſſaire. Je ne ſuppoſe rien qui ſoit abſurde, ou contre la vraiſemblance. Tout ce que je veux dire par-là, c'eſt que ſi tous ceux qu'on a aſſaſſiné de propos délibéré avoient vécu, ils auroient couru les mêmes hazards que le reſte du Genre Humain. Il leur ſeroit arrivé tout ce qui eſt arrivé à ceux qui n'ont pas été tués de la même maniére. Leur Poſtérité auroit ſubi un pareil ſort. Tous enfin ſe ſeroient ſervi de Médecins & d'Apoticaires. Ils auroient été ſujets aux infirmités, aux maladies, & à tous les autres accidens qui abrègent la vie des autres Hommes, ſi l'on en excepte ſeulement la guerre, & les autres moïens violens dont ils ſe ſervent pour ſe détruire les uns les autres.

Hor. Mais ſi la Terre avoit été trop

peuplée, eſt-ce que la Providence n'auroit pas pu envoïer plus ſouvent des Peſtes, & d'autres fléaux ? D'ailleurs il n'auroit pas été impoſſible que la Mort enlevât dès le berceau un plus grand nombre d'Enfans, ou qu'il ſe fût trouvé une plus grande quantité de Femmes ſtériles.

Cleo. J'ignore ſi la voie douce que vous propoſez, auroit généralement mieux convenu ; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que vous vous formez de la Divinité des notions qui lui ſont injurieuſes. Il eſt vrai que les Hommes pouvoient apporter en naiſſant l'inſtinct dont vous parlez : mais ſi tel avoit été le bon-plaiſir du Créateur, il y auroit eu dans le Monde une économie toute différente, & depuis le commencement les choſes terreſtres auroient été diſpoſées d'une toute autre manière qu'elles ne le ſont aujourd'hui. Il n'y a qu'une Sageſſe finie & bornée qui forme un Syſtême qu'elle eſt obligée de corriger enſuite, lorsqu'il s'y trouve quelque choſe de défectueux. Il n'appartient qu'à la ſeule Prudence Humaine de réparer les fautes qu'elle a faites. Les Hommes corrigent & redreſſent ce qu'ils n'avoient pas bien exécuté d'abord ; & ce n'eſt que par l'expérience qu'ils apprennent les changemens qu'ils doivent apporter à leurs meſures mal concertées. Il n'en eſt pas de même de la Sageſſe infinie. Dieu eſt revêtu de toute éternité d'une connoiſſance parfaite. Il n'eſt ſujet

jet ni aux erreurs, ni aux mépriſes. Auſſi tous les Ouvrages de la Divinité ſont univerſellement bons, & elle n'a rien fait qui ne ſoit comme elle le vouloit. Ses Loix ſont fermes & ſtables, & ſes Conſeils ſont éternels. D'où il ſuit que ſes Réſolutions ſont immuables, & ſes Decrets éternels. Il n'y a pas encore un quart-d'heure que vous avez nommé la Guerre, comme un des moïens néceſſaires pour enlever le ſuperflu de notre eſpèce. Comment ſe peut-il donc que vous veniez maintenant à croire que ce fléau eſt inutile? Je puis vous faire voir que la Nature, dans la production de notre eſpèce, a amplement pourvu aux dégats que la Guerre pouvoit occaſionner parmi nous. Ses tendres ſoins à cet égard ne ſont pas moins ſenſibles, que ceux qu'elle a pris pour ſuppléer à la grande conſomtion de Poiſſons qui ſe fait, en ſervant de pâture les uns aux autres.

Hor. Comment cela, je vous prie?

Cleo. C'eſt qu'il nait toujours plus de Garçons que de Filles. Vous m'accorderez ſans peine que notre ſexe exécute tous les travaux pénibles, & qu'il eſſuïe tous les périls que l'on court ſur mer & ſur terre. D'où il ſuit qu'il doit néceſſairement périr un beaucoup plus grand nombre d'Hommes que de Femmes. Si donc nous remarquons, comme cela eſt effectivement, que parmi le nombre des

Enfans qui naiſſent annuellement, il y a conſtamment plus de Garçons que de Filles, n'eſt-il pas manifeſte que la Nature a pourvu à cette grande multitude de Mâles qui, dans les Nations conſidérables, ſeroient & ſuperflus & d'une dangereuſe conſéquence, s'il n'y avoit rien pour les détruire ?

Hor. C'eſt un fait bien ſurprenant, qu'il naiſſe toujours plus de Garçons que de Filles. Je me ſouviens de la liſte qu'on a publiée il y a quelque tems; elle avoit été tirée des Extraits, tant baptiſtaires que mortuaires, de la Ville & des Fauxbourgs.

Cleo. On a obſervé pendant quatre-vingts ans, qu'il étoit conſtamment né beaucoup plus de Garçons que de Filles; & il s'eſt même quelquefois trouvé que le nombre de Mâles l'emportoit de pluſieurs centaines ſur celui des Femelles. Cette proviſion que la Nature a faite de notre ſexe pour réparer les pertes qu'il eſſuïe dans les Guerres, & dans les Voïages par mer, eſt même encore plus grande qu'on ne pourroit ſe l'imaginer. En effet, conſidérez *prémièrement* que les Femmes ſont ſujettes à presque toutes les maladies dont les Hommes peuvent être attaqués; & *en ſecond lieu* que nous n'avons rien à craindre de pluſieurs incommodités, & de divers accidens qui emportent un très-grand nombre de perſonnes du Beau Sexe.

Hor.

Hor. On ne ſauroit regarder cela comme l'effet du hazard ; mais il détruit l'injuſte conſéquence que vous avez tirée du Syſtême de l'Affection, en cas qu'il n'y eut point de guerre. Car la crainte où vous étiez que notre Eſpèce ne devînt trop nombreuſe, eſt entièrement fondée ſur cette ſuppoſition ; c'eſt que ceux qui périroient à la guerre, n'auroient pas manqué de Femmes, s'ils euſſent vécu. Cependant cette ſupériorité dans le nombre des Garçons, prouve évidemment qu'ils n'auroient pu trouver tous des compagnes.

Cleo. Votre remarque eſt très-juſte ; mais je me propoſois ſurtout de vous montrer, combien le changement que vous propoſiez, auroit peu convenu à tous égards avec le reſte du Syſtême ſuivant lequel les choſes ſont aujourd'hui manifeſtement gouvernées. Car ſi la Nature eût rendu les Individus du Beau Sexe plus nombreux que ceux du nôtre, & que dans la production de notre eſpèce, elle eût exactement réparé la perte des Femmes qui meurent d'accidens auxquels les Hommes ne ſont point ſujets, il eſt certain qu'alors il y auroit eu aſſez de compagnes pour tous ceux qui n'aïant pas été détruits par leurs ſemblables, auroient vécu plus long-tems. D'où il ſuit que ſans guerre la Terre, comme je l'ai dit, auroit été ſurchargée : ou bien ſuppoſé que la Nature ait toujours été la même qu'el-

qu'elle eſt aujourd'hui, c'eſt-à-dire, qu'il ſoit né conſtamment plus de Garçons que de Filles, & que les maladies aïent emporté un beaucoup plus grand nombre de Femmes que d'Hommes, dans ce cas il eſt évident que s'il n'y avoit point de guerre, il y auroit toujours dans le monde trop de perſonnes de notre ſexe; & que la diſproportion qu'il y auroit entre le nombre des Mâles & celui des Femelles, cauſeroit une infinité de maux qui ſont aujourd'hui uniquement prévenus par le peu de cas que les Hommes font naturellement des individus de leur eſpèce, & par les diſſentions qui s'élèvent parmi eux.

Hor. Tout le mal qui en ſeroit arrivé, c'eſt que le nombre des Hommes qui meurent dans le célibat, auroit été plus grand qu'il ne l'eſt aujourd'hui; mais il eſt fort problématique ſi cela ſeroit un mal réel.

Cleo. Ne croïez-vous pas que le trop peu de Femmes, & le trop grand nombre d'Hommes qu'il y auroit toujours, exciteroient de funeſtes querelles dans toutes les Sociétés, quelle que pût être l'affection que les individus de notre eſpèce auroient les uns pour les autres? D'ailleurs n'eſt-il pas certain que cette rareté du Beau Sexe en rehauſſeroit tellement la valeur & le prix, que perſonne ne pourroit ſe procurer de compagnes, hormis ceux qui ſeroient aſſez bien à leur aiſe. Cela

ſeul

ſeul ſuffiroit pour changer toute l'économie de l'Univers. Le Genre Humain ne connoſtroit abſolument point la ſource intariſſable & ſi néceſſaire, qui fournit toujours à toutes les Nations où l'eſclavage eſt aboli, des Ouvriers qui ſe vouent volontairement aux occupations baſſes & pénibles; je veux parler des Enfans du Pauvre, qui procurent à la Société le plus grand & le plus général de tous les biens temporels, d'où dépendent néceſſairement, dans l'état civiliſé, toutes les douceurs de la vie. Il y a bien d'autres choſes qui prouvent manifeſtement que cette affection naturelle, que vous ſuppoſez que l'Homme a pour ſon eſpèce, auroit été abſolument incompatible avec le Syſtême que le Créateur a ſuivi dans la formation de cette Terre. Le Monde auroit été privé de toute l'induſtrie qui eſt produite par l'Envie & par l'Emulation. Il n'y auroit point eu de Peuple qui eût voulu fleurir & s'agrandir aux dépens de ſes Voiſins, & qui eût ſouhaité, ou ſeulement ſouffert de paſſer pour une Nation formidable. Tous les Hommes ſe ſeroient appliqués à applanir les difficultés, ainſi on n'auroit pas eu beſoin de Gouvernement. Les intrigues & les tumultes auroient été bannis de la Terre. Jettez les yeux ſur les Héros les plus célèbres de l'Antiquité, & ſur leurs exploits les plus fameux; faites attention à tous les objets que le Beau Monde a

exalté

exalté & admiré dans les siècles passés ; & je vous demande, s'il falloit ramener ces mêmes travaux, rappeller ces mêmes circonstances & ces mêmes occupations, quels seroient, à votre avis, les moïens les plus propres pour cela ? Qu'est-ce que la Nature devroit faire pour en venir à bout ? De quelle qualité naturelle aurions-nous besoin ? Seroit-ce de cet instinct, de cette affection réelle qui, suivant vous, exclud toute ambition, & tout amour de la gloire ; ou bien de ces principes certains de vanité & d'intérêt, qui agissant sous le prétexte de cette affection, en prennent si bien la forme ? Considérez, je vous en conjure, qu'il n'y a personne qui, s'il étoit conduit par cet instinct dont vous êtes si amoureux, demandât jamais qu'on lui fît ce qu'il ne voudroit pas faire pour les autres. Or si une fois ce principe desintéressé étoit universellement pratiqué, on verroit changer entièrement toute la scène de la Société, tout ce qu'on y remarque aujourd'hui disparoîtroit. Cet instinct pourroit fort bien être d'usage dans un autre Monde, où l'on auroit suivi un Systême tout-à-fait différent. A la place de la légèreté, & de l'amour excessif pour le changement & pour la nouveauté, on y verroit règner une constance universelle, que la sérénité d'un esprit content de son sort conserveroit parmi des Créatures qui auroient des appétits différens des nôtres.

La

La frugalité ſeroit exempte d'avarice, & la généroſité de vanité. Dans cette vie les Hommes ne ſeroient pas moins actifs, & ne paroîtroient pas ſe donner moins de mouvemens pour parvenir à la félicité future, que nous nous en donnons aujourd'hui pour jouïr du préſent ſiècle. Mais ſi dans le Monde que nous habitons, vous examinez les différens chemins qui conduiſent à la Grandeur Mondaine, & tous les reſſorts que l'on fait jouer pour ſe mettre en poſſeſſion du bonheur temporel, vous trouverez que l'inſtinct, dont vous parlez, auroit dû, s'il étoit réel, avoir néceſſairement empêché la pompe & la gloire qui ont accompagné les Sociétés Humaines, & avoir détruit les principes qui, à l'aide de la ſageſſe mondaine, ſervent à élever les Nations de la Terre.

Hor. J'abandonne mon Syſtême favori. Vous m'avez convaincu que ſi tous les Hommes avoient été naturellement humbles, bons & vertueux, il n'y auroit eu dans le Monde ni tumultes, ni intrigues, ni cette variété, ni enfin cette beauté qu'on y remarque aujourd'hui. Je crois que toutes les guerres, & toutes les maladies ſont des moïens naturels pour empêcher la trop grande multiplication du Genre Humain. Soit, je vous accorde tout cela; mais je ne ſaurois m'imaginer que les Bêtes féroces aïent été deſtinées à détruire les individus de notre eſpèce; car elles ne peuvent ſervir à ce but, que

lorsque le nombre déjà trop petit des Hommes, doit pluuôt être augmenté que diminué. D'ailleurs, ſi elles avoient été faites à ce deſſein, elles ne pourroient pas répondre à leur deſtination, dans le tems que les Humains ſont aſſez forts pour s'oppoſer à la rage & à la furie de ces Animaux.

CLEO. Je n'ai jamais dit que les Bêtes féroces fuſſent deſtinées à diminuer le nombre des individus de notre eſpèce. J'ai ſeulement prouvé que pluſieurs choſes avoient été faites pour ſervir à un grand nombre de buts différens; que dans le Syſtême qui règne ſur cette Terre, il y a pluſieurs objets qui ne regardent en aucune manière l'Homme; & par conſéquent qu'il eſt ridicule de croire que l'Univers a été créé pour l'amour de nous. J'ai ſoutenu de plus, que puiſque nous tirions toutes nos connoiſſances *à poſteriori*, il étoit dangereux de raiſonner ſur d'autres principes que ſur les faits. Qu'il y ait des Sauvages & des Bêtes féroces, c'eſt un fait avéré; & il n'eſt pas moins certain, que dans le tems que les Mortels étoient en petit nombre, les Animaux ſauvages les ont conſtamment inquietés, & ſouvent maltraités. Lors donc que je réfléchis ſur les paſſions que tous les Hommes apportent en naiſſant, & ſur leur incapacité tandis qu'ils ne ſont point civiliſés, je ne puis trouver aucune autre cauſe, ni aucun autre motif, qui vraiſem-

bla-

blablement ait été plus propre, & plus efficace pour les engager à se réunir, & pour leur faire épouser le même parti, que ce danger de la part des Bêtes féroces, qui devoit nécessairement leur être commun dans tous les pays incultes; tandis surtout qu'ils ne composoient que de petites Familles, qui pourvoïoient à leurs propres affaires, sans que les Individus fussent assujettis à aucun Gouvernement, ni qu'il y eût aucune dépendance entr'eux. Je suis persuadé que ce prémier pas à la Société est un effet, que cette même cause, ce danger commun, dont j'ai si souvent fait mention, produira toujours sur les individus de notre espèce, dès-que nous serons placés dans de semblables circonstances. Je ne déterminerai point, comme je vous l'ai déjà dit, quelles sont les autres fins pour lesquelles les Bêtes féroces ont été formées.

Hor. Quelles que soient les autres fins pour lesquelles les Bêtes féroces ont été formées, il suit cependant de votre opinion, que la résolution prise par les Sauvages de s'unir pour leur défense commune, doit avoir été une des fins de la férocité que l'on remarque dans les Animaux sauvages. Or ce but me paroît absolument contraire à toutes les idées que nous avons de la Bonté Divine.

Cleo. Tout ce que nous appellons Mal naturel, vous paroîtra tel, dès-que vous attribuérez à la Divinité des passions hu-

maines, & que vous meſurerez la ſageſſe infinie à notre entendement foible. Déjà deux fois vous m'avez fait cette même difficulté, je croïois cependant l'avoir réſolue. Je n'ai pas moins d'éloignement que vous à faire Dieu Auteur du Mal; mais je ſuis bien perſuadé d'un autre côté, que par rapport à l'Etre Suprême il n'arrive rien par hazard. Si donc vous êtes convaincu qu'il y a une Providence qui gouverne le Monde, vous devez croire que tous les maux que les Hommes ou les Bêtes peuvent nous faire, la guerre, la peſte, & les autres maladies, de quelque nature qu'elles ſoient, ſont ſoumis à une Sageſſe impénétrable qui dirige tout ce qui arrive dans l'Univers. Tout effet ſuppoſe une cauſe; & par conſéquent, ſi l'on dit qu'il arrive quelque choſe par hazard, ce ne peut être que relativement à un Etre qui en ignore la cauſe. Quelques exemples ſenſibles & familiers mettront cette réflexion dans tout ſon jour. Un Homme qui n'entendant abſolument point le Jeu de paume, y voit jouer pour la prémière fois, s'imagine que les ſauts & les bonds que fait la balle, ſont de purs effets du hazard. Comme il n'eſt point au fait des différentes directions qu'elle recevra avant que de tomber à terre, il regardera comme un effet du hazard la nouvelle direction que lui aura donné l'endroit contre lequel elle aura d'abord été pouſſée. Il ne doutera point que ce

ne

ne ſoit un pur hazard, ſi elle tombe dans un endroit plutôt que dans un autre. Mais un Joueur expert, qui connoit parfaitement bien la route que tiendra la balle, s'en va droit à la place, ſi même il n'y eſt déjà, où il eſt aſſuré d'être à portée de la repouſſer. Il n'eſt rien qui ſemble plus dépendre du hazard, qu'un coup de Dez. Cependant les Dez mêmes obéiſſent aux loix de la peſanteur & du mouvement en général, tout comme les autres corps; & en conſéquence des déterminations qu'on leur a données, il eſt impoſſible qu'ils tombent autrement qu'ils ont fait. Mais comme l'on ignore totalement les différentes directions que reçoivent les Dez pendant toute la durée du coup, & qu'on ne peut les ſuivre des yeux dans toutes leurs ſituations, à cauſe de la rapidité avec laquelle tout cela ſe fait, il eſt certain qu'un coup de Dez eſt un myſtère pour l'entendement humain, ſi du-moins l'on joue avec des Dez non pipés. Qu'on donne à-préſent à deux Cubes, haut chacun de dix pieds, les mêmes directions que les deux Dez en reçoivent du cornet du Joueur, de la table ſur laquelle on les jette, & des coups qu'ils ſe donnent l'un à l'autre depuis qu'on les a mis dans le cornet juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient arrêtés ſur la table, il en réſultera qu'on aura les mêmes points; & ſi la quantité de mouvement, & la force que l'on donne au cornet & aux Dez é-

toient exactement connues ; & qu'au lieu de faire durer le coup de Dez trois ou quatre *minutes*, *secondes*, on y employât une *heure*, les Hommes pourroient facilement trouver la raiſon de chaque coup de Dez ; & apprendre à prédire avec certitude ſur quel point le Cube doit s'arrêter. Il eſt donc évident que les mots de *fortuit*, de *caſuel* & de *hazard* n'ont d'autre ſignification, que celle qui eſt fondée ſur notre ignorance, & ſur notre manque de prévoiance & de pénétration. Cette réflexion peut nous montrer qu'il y a une différence infinie entre nos lumières & l'*intuition* univerſelle de l'Etre Suprême, qui voit en même tems toutes choſes ſans exception, ſoit qu'elles nous ſoient viſibles ou inviſibles, ſoit qu'elles ſoient paſſées, préſentes, ou à venir.

Hor. Je me rends. Vous avez levé toutes les difficultés que j'avois formées contre votre Syſtême. J'avoue que votre ſuppoſition ſur le prémier motif qui engagea des Sauvages à ſe réunir pour compoſer une Société, n'eſt contraire ni au bon-ſens, ni à aucune des idées que nous devons avoir de la Divinité. Il y a plus, c'eſt qu'en réſolvant mes objections, vous m'avez montré que votre conjecture étoit très-probable, & que la Providence a manifeſté une ſageſſe & un pouvoir ſans bornes dans l'invention & dans l'exécution du Syſtême qu'elle a ſuivi en formant cette Terre. Que dis-je ! Vous

m'avez

m'avez même fait ſentir tout cela d'une manière plus claire & plus palpable, que je n'ai ſenti aucune autre vérité dont j'aïe jamais ouï parler.

Cleo. Quoique je ſois charmé de vous avoir ſatisfait, je ſuis cependant fort éloigné de me croire autant de mérite, que vous voulez me l'inſinuer par ce compliment poli.

Hor. Pour moi je vois à-préſent clairement, que puiſqu'il eſt ordonné à tous les Hommes de mourir, il faut néceſſairement des moïens pour venir à bout de ce deſſein. Or du nombre de ces moïens, ou de ces cauſes de la mort, il eſt impoſſible d'en exclure ni la malice des Humains, ni la rage des Bêtes féroces, ni la furie d'aucun des autres Animaux nuiſibles. Enfin il me paroît inconteſtable que quand même ces Animaux auroient réellement été deſtinés à cela par la Nature, nous ne ſerions pas plus fondés à nous en plaindre, que nous ne le ſommes à blâmer la mort elle-même, ou à condamner le grand nombre de maladies terribles, qui, à toute heure & à tout moment, couchent les Mortels dans le tombeau.

Cleo. Tous ces moïens ſont également compris dans la malédiction qui fut prononcée avec juſtice contre toute la Terre, après la chute de l'Homme. Si donc ce ſont-là des Maux réels, il faut les conſidérer comme des ſuites du péché, &

comme une juſte punition que la transgreſſion de nos prémiers Parens a transmiſe & attirée ſur toute leur Poſtérité. Je ſuis pleinement perſuadé que toutes les Nations du Monde, & chaque Individu de notre eſpèce, civiliſé ou ſauvage, deſcendent de *Seth*, de *Cham*, ou de *Japhet*. D'ailleurs l'expérience, qui nous a appris que les plus grands Empires ont leurs périodes, & que les Etats ou les Roïaumes les mieux gouvernés peuvent venir à tomber, nous convainc que les Peuples les plus policés peuvent bientôt dégénérer, s'ils ſont diſperſés & miſérables; & que par divers accidens quelques-uns d'entr'eux deviendront enfin des Sauvages très-groſſiers, quoiqu'ils aïent eu des Ancêtres ſavans & bien policés.

Hor. Si la prémière de ces aſſertions dont vous êtes pleinement perſuadé, eſt véritable, elles ſont toutes les deux inconteſtables, puiſque la ſeconde eſt évidente par elle-même. Les Sauvages qui exiſtent actuellement, ne nous laiſſent pas lieu d'en douter.

Cleo. Il m'a paru que vous aviez inſinué ci-devant, que les Hommes n'auroient plus rien à craindre de la part des Bêtes féroces, dès-que civiliſés ils vivroient dans une Société nombreuſe & bien règlée. L'exemple de ces Sauvages dont vous parlez, montre cependant que notre Eſpèce ne ſera jamais entièrement

à cou-

à couvert de ce danger; puiſque le Genre Humain ſera toujours expoſé à ſe voir réduit dans cet état ſauvage. Si ce malheur eſt réellement arrivé à de vaſtes Multitudes, qui tiroient véritablement leur origine de *Noé*, il n'eſt point de grand Prince ſur la Terre, qui aïant des enfans puiſſe s'aſſurer qu'aucun de ſa poſtérité n'éprouvera jamais le même deſaſtre. On peut avoir exterminé toutes les Bêtes féroces dans des païs bien cultivés, mais elles multiplient dans les lieux déſerts. Il eſt un grand nombre de ces Animaux, qui rodent à préſent en pleine liberté, & qui ſont maîtres dans bien des endroits, d'où on les avoit ci-devant chaſſés. Je croirai toujours que chaque Eſpèce des Créatures qui vivent dans la Terre & ſur la Terre, continuent toutes ſans exception à être aujourd'hui, comme dès le commencement, ſous la conduite de cette même Providence, qui a trouvé à-propos de les créer.

Vous avez beaucoup de patience, il faut l'avouer; mais je n'en abuſerai pas davantage. Puiſque nous ſommes convenus du prémier principe, qui a engagé les Hommes à ſe réunir enſemble pour former une Société, je crois que nous pouvons bien faire une petite pauſe, & renvoïer cette matière à un autre jour.

Hor. J'y conſens, & même d'autant plus volontiers, que je vous ai fait parler fort long-tems. Dès-que vous aurez

le loisir, j'espère que vous satisferez à l'impatience que j'ai d'entendre ce qui vous reste encore à me dire.

CLEO. Je suis obligé d'aller dîner demain à *Windsor* †. Si vous n'êtes point engagé ailleurs, & que vous vouliez être de la partie, j'aurai l'honneur de vous mener dans une maison où vous serez parfaitement bien reçu. Mon carosse sera prêt à neuf heures, je vous prendrai en passant.

HOR. Voilà sans-doute une belle occasion pour babiller trois ou quatre heures.

CLEO. Nous ne serons que nous deux pour faire le voïage.

HOR. Je vous attendrai avec plaisir.

CLEO. Adieu.

† WINDSOR, Bourg sur la *Tamise*, à vingt milles de *Londres*, est dans la Province de *Berks*. C'est un lieu considérable par son magnifique Château Roïal.

DIALOGUE VI.

HORACE & CLEOMENE.

HORACE.

A PRESENT que nous avons quité le pavé, ne perdons point de tems, je vous prie. Je me réjouïs d'entendre ce que vous avez encore à me dire.

CLEO. Le ſecond motif qui a porté les Hommes à vivre en Société, c'eſt le danger où ils ont été de la part les uns des autres. Péril qui tire ſa ſource de ces principes conſtans de Vanité & d'Ambition, que tous les Humains apportent en venant au monde. Différentes Familles peuvent chercher à vivre enſemble, & être prêtes à ſe réunir, lorſque le même danger les menace; mais ſi elles n'ont pas un ennemi commun à repouſſer, elles ne tirent pas aſſez d'utilité les unes des autres pour penſer à ſe joindre en Société. Remarquons donc que dans un tel Etat, les qualités les plus eſtimables ſeroient la force, l'agilité, & le courage. D'où l'on doit conclure que pluſieurs Familles ne ſauroient long-tems ſubſiſter en-

enſemble, ſans que quelques-unes, pouſſées par les principes de Vanité & d'Ambition dont j'ai parlé, ne cherchaſſent de tout leur pouvoir à dominer ſur les autres. De-là il réſulteroit néceſſairement des diſputes, qui obligeroient les plus foibles & les plus timides à ſe joindre, pour leur propre ſureté, à ceux dont ils auroient la meilleure opinion.

Hor. Cette Multitude ſeroit ainſi diviſée par Bandes, & chaque Compagnie auroit ſon Chef. Alors les plus forts & les plus réſolus ſe rendroient toujours maîtres des plus foibles & des plus timides.

Cleo. Ce que vous dites s'accorde exactement avec les relations que nous avons des Nations ſauvages qui ſubſiſtent encore dans le Monde; ainſi il peut ſe paſſer bien des ſiècles, avant que le Genre Humain puiſſe ſe tirer de cet état miſérable.

Hor. La prémière Génération qui auroit été ſous la garde des Parens, pourroit bien être gouvernée. Pourquoi donc la Génération ſuivante ne ſeroit-elle pas plus ſage, que celle qui l'a précédée?

Cleo. Les Deſcendans ſeroient, ſans-contredit, & plus éclairés & plus ruſés. Le tems & l'expérience produiroient ſur eux le même effet, qu'ils ont eu ſur la Génération précédente. En un mot, ils deviendroient, dans les objets particuliers auxquels ils s'appliqueroient, auſſi ex-

experts, & auſſi ingénieux, que les Nations les plus civiliſées ont jamais pu l'être. Mais leurs paſſions effrenées, & les querelles que ces paſſions occaſionneroient, ne leur permettroient jamais de vivre heureux & tranquiles. Les conteſtations qu'ils auroient enſemble, dérangeroient continuellement les progrès qu'ils auroient faits; elles détruiroient ſouvent leurs inventions, & les fruſtreroient de leurs attentes les plus certaines.

Hor. Mais les deſagrémens qu'ils ſouffriroient, ne les pouſſeroient-ils pas à en rechercher la cauſe; & après l'avoir connue, ne feroient-ils pas des Traités, par leſquels ils s'obligeroient à ne ſe point faire de tort les uns aux autres?

Cleo. Il eſt très-probable que cela arriveroit, comme vous le dites. Mais un Peuple auſſi mal élevé, & auſſi mal diſcipliné, ne manqueroit pas de violer cette Convention, dès-que l'intérêt qui l'auroit engagé à la faire, ne ſubſiſteroit plus.

Hor. Mais la Religion, la Crainte d'une Cauſe inviſible ne pourroit-elle pas les empêcher de rompre leurs Traités?

Cleo. Sans-doute que la Religion le pourroit; elle produiroit même cet effet pendant quelques Générations. Mais l'effet que la Religion produiroit ſur ces Peuples, ne ſeroit point différent de celui qu'elle produit chez les Nations civiliſées. Rarement on s'y repoſe uniquement

ment sur la vengeance divine ; & on y regarde les sermens mêmes comme bien peu utiles, lorsqu'on n'a pas la force en main pour obliger les Hommes à tenir leur parole, & pour punir le parjure.

Hor. Mais ne croïez-vous pas que celui qui a aspiré au commandement, ne souhaite aussi, poussé par la même ambition, que ceux dont il est le Chef lui obéissent dans les matières civiles ?

Cleo. Il n'est pas permis d'en douter : je crois même de plus, que l'établissement mal affermi & précaire des Communautés, n'empêcheroit point qu'au bout de trois ou quatre Générations on ne commençât à développer les principes du Cœur Humain, & à le connoître. Ainsi les Conducteurs découvriroient infailliblement, que plus la division & la discorde seroit grande parmi le Peuple soumis à leur Gouvernement, moins ils pourroient en tirer parti. Ils seroient ainsi portés à rechercher les différens moïens qui peuvent tenir en bride le Genre Humain. Les querelles & les meurtres sévèrement défendus, il ne seroit pas permis d'enlever par force les Femmes ou les Enfans de ceux qui seroient de la même Communauté. On feroit des Loix pénales. Bientôt on découvriroit que personne ne peut être juge dans sa propre cause. On regarderoit les Vieillards, comme aïant, généra-

ralement parlant, plus de lumières que les Jeunes-gens.....

Hor. Lorſqu'on auroit une fois fait des Loix, & impoſé des Amendes, je croirois que l'on auroit ſurmonté les plus grandes difficultés. Je ſuis donc ſurpris de ce que vous avez dit ci-devant, que ces Peuples pourroient encore après cela mener une vie miſérable durant pluſieurs ſiècles.

Cleo. Il y a un point de fort grande importance, dont je n'ai point encore fait mention; & il eſt impoſſible qu'un nombre conſidérable de perſonnes jouïſſent long-tems d'une véritable félicité, ſi l'on n'a point fait une découverte. Que ſignifient les Contracts les plus forts, lorſqu'on ne peut les montrer? Dans les matières qui exigent de l'exactitude & de la préciſion, quel fond peut-on faire ſur la Tradition orale, ſurtout lorſque la langue vulgaire eſt encore très-imparfaite? Les rapports faits de bouche ſont ſujets à mille exceptions, & à des diſputes ſans fin qu'on ne peut prévenir que par des Ecrits, qui ſont, comme chacun ſait, des témoins infaillibles. Les différens efforts qu'on a fait ſi ſouvent pour forcer & tordre le ſens des Loix même écrites, nous montrent que l'adminiſtration de la Juſtice ſeroit impraticable dans une Société où l'on ignoreroit l'art d'écrire. Ainſi le troiſième & dernier pas à la Société, eſt l'invention des Lettres. Nul

Peu-

Peuple ne peut vivre tranquilement ſans Gouvernement ; nul Gouvernement ne peut ſubſiſter ſans Loix ; & nulle Loi ne peut être long-tems efficace, ſans être écrite. Ces ſeules réflexions ſuffiſent pour nous donner de grandes ouvertures ſur la nature de l'Homme en général.

Hor. Je ne ſuis point de cet avis. Si nul Gouvernement ne peut ſubſiſter ſans Loix, c'eſt que dans toutes les Multitudes il y a des Scélérats. Mais ſi vous jugez de la néceſſité des Loix par ces Scélérats, c'eſt une injuſtice, dont même on ne ſe rend pas coupable, lorſqu'il s'agit de juger des Animaux brutes ; je veux dire de juger de la Nature Humaine en général par les Méchans, plutôt que par les Bons qui ſuivent les lumières de leur raiſon. Parce qu'il y a quelques Chevaux vicieux, n'aurions-nous pas tort de les mettre tous dans le même rang, & d'en condamner toute l'eſpèce, ſans faire attention qu'un grand nombre de ces ſuperbes Créatures ſont naturellement douces & apprivoiſées ?

Cleo. A ce compte, je ſerai obligé de répéter tout ce que je vous ai dit hier & avant-hier. Je croïois vous avoir convaincu qu'il en étoit de la faculté de penſer, comme de celle de parler. Quoique l'Homme ſoit né avec des diſpoſitions plus efficaces pour apprendre ces deux choſes que n'en ont les Animaux, il eſt cependant vrai que ces deux qualités

tés caractériſtiques ne lui ſeroient pas d'un grand uſage, s'il n'étoit pas inſtruit, & qu'il n'eût jamais converſé avec aucune Créature de ſon eſpèce. Tous ceux qui, ſans avoir reçu d'éducation, ſeront abandonnés à eux-mêmes, ſuivront les mouvemens de leur nature, & ne s'embarraſſeront point des autres. D'où je conclus que tout Homme qui n'a pas appris à être bon, eſt néceſſairement mauvais. De même tout Cheval qu'on n'a pas bien dompté, eſt revêche: car nous appellons ces Animaux vicieux, lorſqu'ils mordent, qu'ils ruent, qu'ils cherchent à faire tomber leur Cavalier, & que, portés par leur nature à haïr la ſervitude, ils font tous leurs efforts pour ſecouer le joug, & pour recouvrer leur liberté. Il eſt évident que ce que vous appellez naturel, eſt entièrement dû à l'art & à l'éducation. Il n'y eut jamais de bon Cheval, orné des meilleures qualités, qui ait été ſouple & docile avant d'avoir été dreſſé. On ne monte guères ces Animaux, qu'ils n'aïent atteint l'âge de trois ou quatre ans. Pendant tout ce tems là on les exerce, on leur parle, & on leur fait faire le manège. Ceux qui en ont ſoin, leur donnent à manger, les careſſent, les tiennent en bride, & les battent. En un mot, tandis qu'ils ſont jeunes, on ne néglige rien de tout ce qui peut leur inſpirer de la crainte & du reſpect pour notre eſpèce. On ne les oblige pas ſeule-

ment à obéir au génie ſupérieur de l'Homme, mais encore à en tirer vanité. Voulez-vous juger de la nature des Chevaux en général, & ſavoir juſqu'où s'étend leur diſpoſition à être gouvernés? il n'y a qu'à choiſir cent Poulains qui ſortent de Jumens très-eſtimées & de très-beaux Etalons. Mettez-les enſuite tous, tant mâles que femelles, dans une vaſte forêt, & vous verrez combien ils ſeront traitables, lorſqu'ils y auront reſté ſix ou ſept ans.

Hor. Mais cela ne s'eſt jamais fait.

Cleo. A qui en eſt la faute? Ce n'eſt point à la requiſition des Chevaux, qu'on enlève aux Jumens leurs Poulains. Quoi qu'il en ſoit, s'il y en a qui ſoient doux & dociles, il n'en faut point chercher d'autre cauſe, que la manière dont l'Homme les élève. L'origine du vice eſt la même dans les Humains que dans les Chevaux. Dans les uns comme dans les autres on remarque le même deſir pour la liberté, & la même impatience lorſqu'on s'oppoſe à leurs volontés. On dit donc qu'un Homme eſt vicieux, lorſqu'infracteur des préceptes & des loix, il s'abandonne comme une Bête brute aux appétits effrenés de ſa nature, qui n'a point été inſtruite, ou qui a été mal morigénée. Par-tout on fait les mêmes plaintes contre notre nature. L'Homme ſouhaiteroit d'avoir tout ce qu'il trouve de ſon goût, ſans conſidérer s'il y a quelque

que droit ou non ; & il voudroit ſatisfaire toutes ſes fantaiſies, ſans s'embarraſſer des effets qu'elles pourront produire ſur les autres. Mais dans le même tems qu'il hait ainſi tout le monde, les autres, pouſſés par le même principe, ne témoignent dans aucune de leurs démarches, qu'ils aïent quelques égards pour ſa perſonne.

HOR. En un mot, vous voulez conclure delà que l'Homme ne fera pas naturellement à autrui, ce qu'il voudroit qui lui fût fait.

CLEO. Cela eſt vrai. On trouve dans la Nature Humaine un autre principe qui autoriſe mon opinion. Lorſque les Hommes ſe comparent eux-mêmes avec d'autres, ils portent tous des jugemens où il y a beaucoup de partialité. Suppoſons deux perſonnes égales à tous égards: je dis qu'elles n'auront jamais des idées auſſi avantageuſes l'une de l'autre, qu'elles en ont d'elles-mêmes. Or tous les Hommes étant également portés à juger favorablement d'eux-mêmes, il n'eſt rien de plus propre à ſemer la diſcorde entr'eux, qu'un préſent qui auroit pour inſcription *detur digniori*, c'eſt pour celui qui a le plus de mérite. L'Homme dans la colère, agit préciſément comme les autres Animaux. Les uns & les autres tâchent de troubler ceux contre leſquels ils ſont irrités, dans les efforts qu'ils font pour travailler à leur propre conſervation: ils

tâchent tous, proportionnellement au degré de la paſſion dont ils ſont agités, ou de faire périr leurs adverſaires, ou de leur cauſer de la peine & du déplaiſir. On doit convenir que ces choſes ſi contraires à la Société ſont des défauts, ou plutôt des propriétés de notre nature, ſi l'on fait attention que tous les règlemens, & toutes les loix inventées pour le bonheur du Genre Humain, ont été faites pour enlever ces difficultés, & pour prévenir ces plaintes qu'on forme, comme je l'ai dit, par-tout contre la Nature Humaine. Les loix fondamentales de tous les païs tendent à ce but; & il n'y en a pas une qui n'ait en vue cette foibleſſe, ce défaut, ou ce peu de diſpoſition que les Hommes ont naturellement pour la Société. Il eſt viſible que toutes ces loix ſont deſtinées à ſervir, comme autant de remèdes, pour contrecarrer, ou pour déraciner l'inſtinct que l'Homme a naturellement pour la Souveraineté: panchant qui lui apprend à rapporter tout à lui-même, comme à ſon unique centre, & qui le porte à s'approprier tout ce qui ſe trouve à ſa bienſéance. Le but & le deſſein de corriger notre nature pour le bien temporel de la Société, n'eſt nulle part plus ſenſible, que dans ce Corps de loix, également abrégé & complet, que Dieu nous a lui-même donné. Tant que les *Iſraélites* furent eſclaves en *Egypte*, ils furent gouvernés par les loix de leur

Maſ-

Maſtre; &, ſi alors ils ne pouvoient ſans injuſtice être mis au rang des Hommes les plus ſauvages, il s'en falloit cependant encore beaucoup qu'ils ne fuſſent une Nation civiliſée. Il eſt raiſonnable de croire qu'avant que d'avoir reçu la Loi de Dieu, ils avoient déjà parmi eux des règlemens & des coutumes, qui ne furent point annullés par les dix Commandemens. On peut auſſi démontrer qu'ils avoient des notions du Juſte & de l'Injuſte, & qu'ils étoient convenus de punir ceux qui ſeroient coupables d'une violence ouverte, ou de s'être emparés du bien d'autrui.

Hor. Comment peut-on le prouver?

Cleo. Par le Décalogue même. Toutes ces ſages Loix conviennent parfaitement au Peuple pour lequel elles ſont deſtinées. Or le neuvième Commandement, par exemple, prouve évidemment que le témoignage d'un ſeul Homme ne ſuffiſoit pas pour être cru dans ce qui le concernoit, & que perſonne ne pouvoit être juge dans ſa propre cauſe.

Hor. Il nous défend uniquement de dire faux témoignage contre notre Prochain.

Cleo. Cela eſt vrai: mais toute la teneur, & le but de ce Commandement, préſuppoſe & doit renfermer ce que je dis. D'ailleurs les défenſes de paillarder, de dérober, & de convoiter quelque choſe qui ſoit à notre Prochain, donnent

encore plus ſenſiblement à entendre la même choſe. Ces Loix paroiſſent des additions, ou des corrections, pour ſuppléer à ce qu'avoient de défectueux certains règlemens, & certaines coutumes qui étoient déjà en uſage auparavant. Si nous enviſageons dans ce point de vue les trois Commandemens dont je viens de parler, nous y trouverons de fortes preuves, prémièrement, de cet inſtinct intérieur pour la Souveraineté, que j'ai appellé quelquefois l'amour de la domination, & le panchant à s'emparer de ce qui eſt à notre bienſéance. Nous nous convaincrons, en ſecond lieu, qu'il eſt très-difficile de déraciner entièrement du cœur de l'Homme ces principes naturels. Il paroît par le huitième Commandement que, quoique nous aïons de l'éloignement pour nous ſaiſir du bien de notre Prochain à force ouverte, il ſeroit cependant à craindre que l'inſtinct que nous portons dans notre cœur pour notre intérêt particulier, ne nous ſollicitât à nous en emparer par des moïens cachés, & par des voies indirectes. Le précepte ſuivant montre manifeſtement que quoique nous ſoïons convenus de ne point enlever la Femme d'un autre, on peut cependant appréhender que ſi nous l'aimions, ce principe inné qui nous ordonne de ſatisfaire tous nos appétits, ne nous conſeillât de nous en ſervir comme ſi elle nous appartenoit, dans le tems que notre Pro-

Prochain fait tous les frais de ſon entretien, & qu'il élève tous les enfans qu'elle met au monde. De tous les Commandemens le dernier confirme encore plus clairement mon aſſertion. Il va directement à la racine du mal, & découvre la vraie ſource des malheurs que le ſeptième & le huitième Précepte veulent prévenir: car perſonne ne les transgreſſera, s'il n'a prémièrement violé ce dixième Commandement. D'ailleurs celui-ci inſinue très-diſtinctement, en prémier lieu, que cet Inſtinct, aïant beaucoup de pouvoir ſur nous, eſt une maladie très-difficile à guérir: en ſecond lieu, qu'il n'y a rien dont notre Prochain ſoit en poſſeſſion, que nous ne puiſſions deſirer, lorsque nous ceſſons de faire attention à la juſtice, & à la propriété des biens. Voilà pourquoi il nous défend abſolument de convoiter aucune des choſes qui lui appartiennent. La Sageſſe Divine, connoiſſant parfaitement la force de ce Principe intéreſſé qui nous oblige à enviſager tout comme nôtre, a obſervé que, ſi l'Homme convoite de cœur une choſe, cet inſtinct le gouverne, & lui perſuade de mettre tout en œuvre pour parvenir à l'accompliſſement de ſes deſirs.

Hor. Suivant votre manière d'expliquer les Commandemens, & de les faire ainſi répondre exactement aux foibleſſes de notre nature, il ſuit du neuvième Précepte, que les Hommes ſont naturellement très-

disposés à faire de faux sermens : mais c'est ce que je n'ai jamais ouï dire jusques à présent.

Cleo. Ni moi non plus. Cependant j'avoue que votre critique semble plausible, par le tour fin que vous avez su lui donner. Mais quelque spécieuse qu'elle puisse paroître, elle ne laisse pas d'être injuste. Vous trouverez vous-même la fausseté de la conséquence que vous insinuez, si vous voulez bien prendre la peine de distinguer les appétits naturels, d'avec les différens crimes que nous commettons pour assouvir nos passions. Quoique nous ne soïons pas portés immédiatement par notre nature à nous parjurer, cependant nous avons naturellement plusieurs appétits qui, s'ils n'étoient jamais reprimés, pourroient avec le tems nous engager, pour les satisfaire, à rendre de faux témoignages, & même à faire pis, s'il étoit possible. Le Commandement dont vous avez fait mention, suppose manifestement que dans toutes les occasions, l'Homme, poussé par sa nature, est attaché d'une manière si déraisonnable à ses intérêts, qu'il pourroit non seulement être déterminé à faire visiblement du tort aux autres, comme il paroît visiblement par le septième & le huitième Commandement, mais encore à agir contre sa propre conscience. Il n'y a jamais eu personne, qui de propos délibéré ait porté de faux témoignages contre son Prochain. On s'est toujours proposé un but, en commet-

mettant une action auſſi noire. Or quel que ſoit ce but, je l'appelle *Intérêt*. La Loi qui défend le meurtre, nous a déjà fait voir que nous mettons au deſſous de nous tout ce à quoi nous nous comparons. Auſſi, quoique la deſtruction ſoit le ſujet de notre plus grande crainte, & que nous ne connoiſſions point de malheur plus terrible que la diſſolution de notre Etre, cet inſtinct pour la Souveraineté nous fait être cependant des juges ſi iniques, que nous nous déterminons à détruire & à perdre totalement ceux que nous croïons être en obſtacle à l'accompliſſement de ces deſirs, qui ſont ſuivant nous le fondement de notre bonheur. Les Hommes ne tiennent pas ſeulement cette conduite, lorsque les obſtacles ſont préſens ou à venir, mais encore pour des offenſes paſſées & où il n'y a plus de remède.

Hor. Il me paroît que vous voulez parler à préſent de la Vengeance.

Cleo. C'eſt préciſément cela ; & l'Inſtinct pour la Souveraineté, qui ſuivant moi ſe trouve dans la Nature Humaine, n'eſt jamais plus remarquable que dans cette paſſion. Il n'y a jamais eu d'Homme qui en ait été exempt. Ni les plus civiliſés, ni les plus ſavans ne ſont que très-rarement en état de la domter. Or quiconque cherche évidemment à ſe venger, s'arroge le droit de juger, & l'autorité de punir. Privilège qui étant directement contraire à la paix mutuelle des Membres

de chaque Société, eſt par-là même la prémière choſe qu'on arrache des mains de l'Homme; & l'on remet au Magiſtrat & au Chef une choſe, dont il eſt ſi facile & ſi ordinaire d'abuſer.

Hor. Cette remarque ſur la Vengeance a fait plus d'impreſſion ſur moi qu'aucune des autres raiſons que vous aïez avancées juſqu'ici, pour prouver qu'il y a dans notre nature un certain panchant pour la Souveraineté. Mais je ne puis encore concevoir pourquoi les vices des Particuliers & des Individus, doivent être conſidérés comme appartenant à toute l'Eſpèce.

Cleo. Parce que tous les Hommes peuvent tomber dans les vices qui ſont particuliers à leur eſpèce. Je ne puis mieux comparer ces vices qu'aux diverſes maladies dont les Créatures peuvent être attaquées. Les Chevaux ſont ſujets à pluſieurs maux, qui n'attaqueront point les Vaches. Quiconque commet une faute, quelle qu'elle ſoit, doit néceſſairement avoir au dedans de lui un panchant, une cauſe cachée qui l'y diſpoſe. C'eſt pourquoi tous les Légiſlateurs ont dû conſidérer deux choſes bien particulièrement. D'abord quels ſont les moïens propres à procurer le bonheur de la Société commiſe à leurs ſoins. En ſecond lieu, quelles paſſions, quelles qualités il y a dans la nature de l'Homme, qui puiſſent contribuer à ce bonheur, ou bien y être contraires. La pru-

den-

dence demande que vous veilliez ſur votre reſervoir, pour empêcher que les Hérons, les Butors, & les autres Animaux qui ſont naturellement portés à manger du Poiſſon, ne viennent y faire du dégat: mais il ſeroit ridicule de prendre de ſemblables précautions contre les Coqs-d'Inde, les Paons, ou d'autres Animaux, qui non ſeulement n'aiment pas le Poiſſon, mais qui encore ne ſauroient en prendre.

Hor. Quelle eſt la foibleſſe que les deux prémiers Commandemens ſuppoſent dans notre nature; ou, pour me ſervir de vos expreſſions, à quel défaut répondent-ils?

Cleo. A l'aveuglement & à l'ignorance naturelle où nous ſommes ſur la vraie Divinité. Quoiqu'en venant au monde nous apportions tous un inſtinct qui ſe manifeſte de lui-même avant que nous aïons atteint l'âge de maturité, cependant la crainte qu'on remarque dans tous les Hommes pour une Cauſe inviſible, ou pour pluſieurs Cauſes inviſibles, n'eſt pas plus univerſelle, que l'incertitude qu'on remarque dans tous les Hommes qui n'ont pas été inſtruits ſur la nature & les propriétés de cette Cauſe, ou de ces Cauſes. On ne ſauroit alléguer une meilleure preuve de cette vérité que ——

Hor. Cela n'eſt pas néceſſaire. L'Hiſtoire de tous les Siècles en eſt une preuve convainquante.

Cleo.

Cleo. Permettez-moi de continuer. Il ne ſauroit, ai-je dit, y avoir une meilleure preuve de cette vérité, que celle qu'on trouve dans le ſecond Commandement, qui regarde évidemment toutes les abſurdités, & toutes les abominations auxquelles la crainte mal dirigée d'une Cauſe inviſible a toujours porté les Hommes, & auxquelles elle les portera toujours. Lors donc que je conſidère tout cela, je ne puis me perſuader qu'un autre Etre que Dieu lui-même, dont la ſageſſe eſt infinie, ait pu combattre toutes ces extravagances humaines, dans auſſi peu de paroles qu'il y en a dans ce Commandement. Car il n'y a rien de ſi haut, ou de ſi éloigné dans le Firmament, ni rien de ſi bas ou de ſi abject ſur la Terre, que quelques Nations n'aïent adoré, & qu'elles n'aïent fait ſervir en quelque manière d'objet à leur ſuperſtition.

Hor. Quoique les *Egyptiens* fuſſent un Peuple très-éclairé, ils ont cependant rendu un culte religieux au *Crocodile*, à l'*Ibis*, & au *Marmot* *. Un Singe ſaint! Qu'il y ait eu des Hommes aſſez inſenſés pour rendre des honneurs divins à une ſemblable Créature, c'eſt-là je l'avoue l'opprobre de notre eſpèce, & le plus haut degré

* ——— ——— ——— *Crocodilum adorat*
Pars hæc: illa pavet ſaturam Serpentibus Ibin.
Effigies ſacri nitet aurea Cercopithici. JUVENAL.
Lib. V. Satyr. XV.

gré de folie dont on puiſſe accuſer la Superſtition.

CLEO. Je ne ſuis pas de votre avis. Un Singe eſt encore une Créature animée, & par conſéquent il eſt encore ſupérieur aux Etres inanimés.

HOR. Se proſterner devant un Animal auſſi vil & auſſi ridicule, c'eſt, ſuivant moi, une adoration plus abſurde que celle qu'on a rendue au Soleil ou à la Lune.

CLEO. Ceux qui ont adoré le Soleil, ou la Lune, n'ont jamais douté que ces objets ne fuſſent des Etres intelligens & glorieux. Mais lorsque j'ai prononcé le mot *inanimé*, je penſois à l'endroit où le même Poëte, qui vous a fourni ce que vous avez dit, parle des honneurs que les Hommes rendoient aux *Porreaux* & aux *Oignons*; Divinités qui naiſſoient dans leurs propres jardins †. Mais cela n'eſt encore rien en comparaiſon de ce qui eſt arrivé en *Amérique*, quatorze-cens ans après *Juvenal*. Si dans ce tems-là le culte abominable des *Mexicains* avoit été connu, il n'auroit pas daigné faire mention de celui des *Egyptiens*. Saiſi d'étonnement, j'ai ſouvent conſidéré les peines extraordinaires que ces pauvres *Américains* doivent avoir pris pour exprimer & manifeſ-

† *Porum & cepe nefas violare, & frangere morſu. O Sanctas Gentes, quibus hac naſcuntur in hortis Numina!* IDEM. ibid.

nifeſter les notions affreuſes, ridicules, étranges, & inexprimables qu'ils s'étoient forgées de la malice noire, & de la nature infernale & implacable de leur *Viztzilipuztli*, auquel ils ſacrifioient le cœur des Hommes, après le leur avoir arraché dans le tems qu'ils étoient encore en vie *. La figure monſtrueuſe, & l'horrible laideur de cette abominable Idole, ſont une vive repréſentation des idées terribles que ces Miſérables avoient de la puiſſance

* Le principal Temple de la Ville de *Mexique* étoit conſacré à l'Idole *Viztzilipuztli*, qui, dans la langue de ce Peuple, ſignifie *le Dieu de la Guerre*. Cette Divinité paſſoit chez cette nation pour le Souverain de tous leurs Dieux. Il y avoit devant la Chapelle qui renfermoit la Statue de cette fauſſe Divinité, une pierre verte, haute de cinq pieds, & taillée en dos d'ane, où l'on étendoit ſur le dos le Miſérable qui devoit ſervir de victime, pour en arracher le cœur. Cette Idole étoit de figure humaine, aſſiſe ſur un trône, ſoutenu par un globe d'azur, qu'ils appelloient le Ciel. Il ſortoit des deux côtés de ce globe quatre bâtons, dont le bout étoit taillé en tête de Serpent, que les Sacrificateurs portoient ſur leurs épaules, lorſqu'ils produiſoient leur Dieu en public. Elle avoit ſur la tête un casque de plumes de diverſes couleurs, en figure d'Oiſeau, avec le bec & la crête d'or bruni. Son viſage étoit affreux & ſévère, & encore plus enlaidi par deux raies bleues, qu'elle avoit l'une ſur le front, & l'autre ſur le nez. Sa main droite s'appuïoit ſur une Couleuvre ondoïante, qui lui ſervoit de bâton : la gauche portoit quatre flèches qu'ils révéroient comme un préſent du Ciel, & un bouclier couvert de cinq plumes blanches miſes en croix. *Hiſtoire de la Conquête du Mexique, par* FERDINAND CORTEZ, *traduite de l'Eſpagnol de* DON ANTOINE DE SOLIS, *Liv.* III, *Chap.* XIII.

ce inviſible qui gouverne toutes choſes. Les hommages & l'adoration qu'ils lui rendoient, montrent combien ils la croioient horrible & exécrable ; puisque, craintifs & tremblans, ils tâchoient par l'effuſion du ſang humain, ſinon à appaiſer ſon courroux & ſa rage, du-moins à détourner en quelque manière de deſſus leurs têtes, les différens maux dont elle paroiſſoit les menacer.

Hor. Il n'eſt rien, je l'avoue, qui ſoit plus propre à faire ſentir l'énormité de l'Idolâtrie, que de réfléchir ſur le ſecond Précepte. Mais comme ce que vous diſiez ſur ce ſujet, n'exigeoit pas beaucoup d'attention, je penſois pendant ce tems-là au troiſième Commandement, qui m'a fourni une objection, que je crois très-forte, contre ce que vous avez affirmé de toutes les Loix en général, & du Décalogue en particulier. J'ai inſiſté, comme vous le ſavez, ſur l'injuſtice qu'il y avoit à attribuer les défauts des Méchans à la Nature Humaine en général.

Cleo. Je ne l'ignore pas ; mais je crois auſſi y avoir répondu.

Hor. Permettez-moi de pouſſer cette nouvelle objection, & je vous promets que ce ſera la dernière que je vous ferai ſur ce ſujet. A quelle de ces deux cauſes les Juremens profanes doivent-ils leur origine ? Viennent-ils de la fragilité de notre nature, ou d'une mauvaiſe habitude que l'on

l'on a contracté par le commerce des mauvaiſes Compagnies?

Cleo. C'eſt ſans-contredit de cette dernière cauſe.

Hor. D'où il eſt évident, ce me ſemble, que cette Loi regarde uniquement les Impies, qui ſe rendent coupables du vice qu'elle défend; & qu'elle ne ſuppoſe point qu'il y ait dans la Nature Humaine aucune fragilité de cette eſpèce.

Cleo. Je crois que vous ne comprenez pas bien le but de cette Loi; il va, à mon avis, beaucoup plus loin que vous ne penſez. Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai dit du reſpect qui devoit être néceſſairement joint à l'autorité, pour qu'on pût gouverner les Créatures Humaines.

Hor. Fort bien: je me ſouviens même que vous avez dit que ce reſpect étoit compoſé de la crainte, de l'amour & de l'eſtime.

Cleo. Examinons à-préſent ce qui eſt contenu dans le Décalogue. La courte Préface de ce Corps de Loix étoit évidemment deſtinée à faire connoître aux *Iſraélites*, qui étoit celui qui leur parloit; & Dieu s'y manifeſte à ceux qu'il avoit choiſi pour ſon Peuple, en leur rappellant un exemple très-frappant de ſa toute-puiſſance, & les grandes obligations qu'ils lui avoient, & qu'aucun d'eux ne pouvoit ignorer. On ne peut rien voir de plus clair,

clair, & en même tems de plus majestueux, de plus élevé, & de plus ſublime, que cette ſentence. Je défie même le Monde Savant de m'en alléguer une autre qui ait la même force & la même dignité, qui renferme autant de choſes, & qui dans des termes auſſi ſimples rempliſſe ſi exactement ſon but, & réponde ſi parfaitement à ſon deſſein. Les raiſons & les motifs qui doivent porter les Hommes à obſerver le ſecond Commandement, & à obéïr aux Loix Divines, y ſont énoncés de la manière la plus emphatique. Prémièrement, il eſt parlé du courroux de Dieu contre ceux qui le haïſſent, & même contre leur poſtérité. En ſecond lieu, de l'immenſe étendue de ſa miſéricorde envers ceux qui l'aiment, & qui gardent ſes commandemens. Si nous conſidérons attentivement ces paſſages, nous trouverons qu'ils tendent viſiblement & diſtinctement à produire la crainte, l'amour, & la plus haute eſtime. On y a fait uſage de la meilleure méthode, pour imprimer profondément, dans le cœur des Hommes, ces trois ſentimens qui compoſent le reſpect. La raiſon en eſt claire. Puiſque ce Peuple devoit règler ſes actions ſur ce Corps de Loix, rien n'étoit plus néceſſaire pour obliger à les ſuivre, que de lui inſpirer de l'amour, de la crainte, & une ſuprême vénération pour celui qui en aïant ordonné l'obſervation devoit punir ceux qui les violeroient.

Hor. Est-ce-là répondre à mon objection ?

Cleo. Alez un moment de patience, je leverai bientôt votre difficulté. Le Genre Humain, naturellement léger & inconstant, aime le changement & la diversité. Il arrive rarement que les Hommes conservent long-tems les impressions que les objets avoient d'abord faites sur eux, lorsqu'ils leur étoient nouveaux. Dès-qu'ils y sont accoutumés, on voit qu'ils tâchent d'en diminuer le prix, si même ils ne se font un plaisir de les mépriser tout-à-fait. Je crois que le troisième Commandement a en vue cette foiblesse, ou cette inconstance de notre nature. Rien n'étoit plus propre à en prévenir les mauvaises suites par rapport à nos Devoirs envers le Créateur, qu'une étroite observation de cette Loi, qui ordonne de ne jamais se servir du nom de Dieu, que de la manière la plus solemnelle, dans les occasions nécessaires, & pour des choses de grande importance. Comme la partie du Décalogue qui précède, renferme déjà les motifs les plus puissans pour produire la vénération, il n'y avoit rien de plus sage & de mieux entendu pour affermir ce respect, & pour le rendre éternel, que le contenu de la Loi qui défend le Serment : Car comme *trop de familiarité engendre mépris*, il n'y avoit rien de meilleur pour conserver le profond respect que nous devons avoir

pour

pour ce qu'il y a de plus ſacré, qu'en tenant une route toute oppoſée.

Hor. Vous avez entièrement levé ma difficulté.

Cleo. Le même Corps de Loix nous montre dans un autre Commandement, combien le reſpect eſt utile pour ſe faire obéir. Les Pères & les Mères, ceux qui agiſſent en leur nom, ou qui en tiennent la place, ſont les ſeuls qui aïent occaſion d'inſtruire les Enfans de leurs devoirs. Il étoit donc néceſſaire, non ſeulement que les Hommes craigniſſent d'enfreindre la Loi de Dieu, mais encore qu'ils euſſent une grande vénération pour ceux qui leur en donnoient les prémiers élémens, & qui la leur faiſoient connoître.

Hor. Mais vous avez dit que le reſpect que les Enfans éprouvoient pour leurs Pères & Mères, étoient une ſuite naturelle de la manière dont ils en étoient traités.

Cleo. Vous croïez donc que cette Loi ſeroit inutile, ſi les Hommes pratiquoient volontairement ce qu'elle ordonne. C'eſt-là un préjugé dont vous reviendrez bientôt, ſi vous voulez un peu réfléchir. J'avoue que les Pères & Mères, en répandant leurs bienfaits ſur ceux à qui ils ont donné le jour, & en leur infligeant des punitions, font naître dans le cœur flexible des Enfans, de la vénération pour ceux qui les ont mis au monde. Sentiment

qui eſt même augmenté, & confirmé par la haute opinion que ces Enfans ont de la capacité ſupérieure qu'ils obſervent en ceux à qui ils ſont redevables de la vie. Cependant l'expérience nous apprend que des paſſions plus fortes peuvent étouffer ce reſpect. Comme donc ce ſentiment eſt de la dernière importance pour tout Gouvernement, & pour la Sociabilité elle-même, Dieu a auſſi trouvé à-propos de l'affermir, & de la fortifier au-dedans de nous par un Commandement particulier; & pour nous encourager à l'obſerver, il y a attaché une récompenſe. Ce ſont nos Pères & Mères qui les prémiers nous guériſſent de notre naturel farouche, & de cet eſprit d'indépendance avec lequel nous naiſſons. C'eſt donc à eux que nous ſommes redevables des prémiers rudimens de notre ſoumiſſion, & c'eſt aux témoignages d'honneur & de déférence rendus par les Enfans aux Pères & aux Mères, que toutes les Sociétés ont l'obligation du principe qui produit chez les Hommes l'obéiſſance. L'inſtinct que notre nature a pour la Souveraineté, & l'amour pour l'Indépendance qu'on remarque dans les Enfans, qui eſt une ſuite de cet inſtinct, ſe manifeſtent en même tems que les prémiers raïons de la Raiſon, & même avant. Les Enfans qu'on a négligés, & inſtruits tard, ſont conſtamment les plus opiniâtres & les plus revêches. Ils ſont tou-

toujours attachés à leurs ſens, & mutins à proportion qu'ils ſont moins capables de ſe gouverner eux-mêmes.

Hor. Vous croïez donc que parvenus à un âge mûr, nous ne ſommes plus obligés d'obſerver ce Commandement?

Cleo. Bien loin de-là. Quoique l'avantage que cette Loi a politiquement en vue, n'ait presque lieu que lorsque nous ſommes encore mineurs & ſous la conduite de nos Parens, néanmoins le devoir qu'elle nous preſcrit doit toujours ſubſiſter. Nous ſommes portés à imiter nos Supérieurs dès le berceau. Si donc les Enfans, lorsque parvenus à un âge de maturité ils ſont maîtres de leurs volontés, continuent de reſpecter, d'honorer leurs Pères & leurs Mères, cet exemple produira un merveilleux effet ſur tous les Jeunes-gens, il leur apprendra leur devoir, & les portera à faire ſans répugnance, ce qu'ils voient faire par choix aux autres qui ſont & plus âgés & plus ſages qu'eux. De cette manière, à meſure que leur entendement ſe développera, ce devoir ſe tournera inſenſiblement en habitude. Alors la vanité ne leur permettra point de le négliger.

Hor. Ce que vous venez de dire eſt certainement la raiſon pourquoi les plus vicieux, & même les plus ſcélérats d'entre le Monde poli rendent hommage, & reſpectent extérieurement ceux dont ils ont reçu le jour, lors du-moins qu'ils ſont

en préſence des autres Hommes ; quoiqu'au fond du cœur ils haïſſent leurs Pères & leurs Mères, & qu'ils ne ſe faſſent aucune peine de les desobliger.

Cleo. Voici une autre preuve qui vous montrera que les Belles Manières ne ſont nullement incompatibles avec l'Impiété : c'eſt que les Hommes peuvent exactement garder le *decorum*, & ſe gêner pour paroître bien élevés, tandis qu'ils fouleront aux pieds les Loix Divines, & que toute leur conduite dénotera le mépris qu'ils ont pour la Religion. Auſſi la vue d'un Homme fort, vigoureux, poli, & bien habillé, qui dans une diſpute cède & ſe ſoumet à la déciſion de ſes Parens extrêmement avancés en âge, eſt infiniment plus édifiante, & a beaucoup plus de force pour porter les Jeunes gens de famille à obſerver extérieurement le cinquième Commandement, qu'aucune lecture, ou inſtruction, de quelque nature qu'elle ſoit.

Hor. Mais penſez-vous que toutes les Loix Divines, même celles qui paroiſſent uniquement ſe rapporter à Dieu lui-même, à ſon pouvoir, à ſa gloire, & à notre ſoumiſſion à ſa volonté, ſans aucune conſidération pour le Prochain, aïent auſſi en vue le bien de la Société, & le bonheur temporel de ſon Peuple ?

Cleo. Il n'en faut pas douter ; témoin l'obſervation du Sabbat.

Hor. Pluſieurs Docteurs très-célèbres ont fort bien prouvé cette vérité. Cleo.

CLEO. Mais on retire de ce jour des avantages temporels encore plus considérables, que ceux dont ces Auteurs ont fait mention. De toutes les difficultés que les Hommes ont été obligés de surmonter pour mettre la Société dans un état de perfection, il n'en est point qui leur ait causé plus d'embarras, & qui leur ait couté plus de peines, que la division du tems. Comme le cours annuel du Soleil ne répond pas exactement à un certain nombre complet de jours & d'heures, il a fallu un travail immense pour empêcher que les Saisons ne fussent confondues. J'ose même dire qu'il n'est rien qui ait plus donné la torture à l'esprit humain, que la manière dont on devoit s'y prendre pour compter le tems. Supputation que le Commun Peuple ne pouvoit absolument point faire, lorsque l'année étoit uniquement divisée en Mois Lunaires. Il falloit se souvenir de vingt-neuf, ou de trente jours, dans les païs où les Fêtes étoient irrégulières, & que tous les autres jours paroissent entièrement semblables. Tout cela ne pouvoit qu'embaraſſer la mémoire, & embrouiller les ignorans. Un court période, qui a fait sa révolution dans un petit espace de tems, se rappelle aisement. C'est pour cela qu'entre sept jours on en a distingué un très-particulièrement. Par cette précaution on a soulagé la mémoire des

perſonnes les plus ſtupides, & les moins propres à réfléchir.

Hor. Je crois que le Sabbat eſt d'un grand ſecours pour la ſupputation des Tems, & qu'il eſt d'un uſage beaucoup plus conſidérable dans les affaires humaines, que ne peuvent ſe l'imaginer ceux qui n'ont jamais réfléchi ſur cette utilité.

Cleo. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce quatrième Commandement, c'eſt la manière dont Dieu ſe révèle à ſon Peuple, & comment il apprend à une Nation qui eſt encore dans l'enfance, une vérité que le reſte du Genre Humain avoit ignorée durant un grand nombre de ſiècles. Les Hommes s'apperçurent bientôt des influences du Soleil, ils obſervèrent tous les Météores qui ſe forment dans différentes régions de l'air, & ils ſoupçonnèrent que la Lune & les autres Aſtres agiſſoient ſur leur Terre. Il fallut bien du tems, & le monde étoit déjà très-éclairé, lorsque les Mortels purent s'élever par leur penſée à la contemplation d'un Etre infini, Créateur de l'Univers.

Hor. Vous vous êtes déjà aſſez étendu ſur cet article, lorsque vous avez parlé de *Moïſe*. Paſſons, je vous prie, aux autres choſes qui concourent à établir la Société. Je conviens que le troiſième pas à la fondation d'un Corps Politique, eſt l'invention des Lettres; que ſans l'Ecriture aucu-

aucune Loi ne pourroit longtems produire ſon effet; & que les principaux règlemens faits dans tous les païs remédient aux foibleſſes humaines; je veux dire qu'on les fait ſervir d'antidote contre les mauvaiſes ſuites qu'entraîneroient après elles certaines qualités inſéparables de notre nature, qui, ſi elles n'étoient ménagées, ou reprimées, tendroient par elles-mêmes à s'oppoſer & à nuire à la Société. Je ſuis encore perſuadé que le Décalogue avoit en vue ces foibleſſes; qu'il a été écrit avec une ſageſſe infinie; & qu'il n'y a pas un Commandement qui n'aille au bien temporel de la Société, en même tems qu'il tend à un but encore plus important.

C'eſt-là effectivement tout ce que j'ai eu deſſein de vous prouver. Dès-lors il ne reſte preſque plus de difficultés, ou d'obſtacles, capables d'empêcher une Multitude de former un Corps Politique. Lorſque les Hommes commencent à avoir des Loix écrites qui règlent leur conduite, tout le reſte va de lui-même. Nos biens, nos membres, & notre vie ſont à couvert de toute attaque injuſte; avantages qui nous portent à aimer la paix, & à en rendre la pratique générale. Les Peuples, tranquiles poſſeſſeurs du repos, n'auront rien à craindre de la part de leurs Voiſins. Il ſe trouvera bientôt un grand nombre de gens, qui ſentiront l'utilité

qu'il y aura à diviſer & à ſubdiviſer entr'eux les ouvrages qu'il doivent exécuter.

Hor. Je ne vous comprends pas.

Cleo. L'Homme, comme je l'ai déjà dit pluſieurs fois, ſe plaît naturellement à imiter ce qu'il voit faire aux autres. C'eſt auſſi la raiſon pourquoi les Sauvages font tous la même choſe. Ce panchant pour l'imitation eſt le plus grand obſtacle qui les empêche d'améliorer leur condition, dont ils ſentent fort bien les deſagrémens. Mais ſi l'un s'appliquoit tout entier à faire des arcs & des fléches, tandis qu'un autre pourvoiroit à la nourriture; ſi un troiſième conſtruiſoit des cabanes, un quatrième faiſoit des habits, & un cinquième des outils; ils ne deviendroient pas ſeulement utiles les uns aux autres, mais encore dans le même nombre d'années ils perfectionneroient beaucoup plus les Arts & les Occupations, que ſi chacune de ces cinq perſonnes s'étoit appliquée indifféremment à ces différentes choſes.

Hor. Vous avez bien raiſon. Rien ne fait mieux ſentir la vérité de votre aſſertion, que l'Horlogerie, qui aſſurément eſt parvenue à un point de perfection qu'elle n'auroit jamais eue, ſi un ſeul Homme s'étoit toujours occupé à en travailler indifféremment toutes les parties. Je ſuis même perſuadé que c'eſt au partage qu'on a fait de cet Art en pluſieurs branches, que

que nous ſommes en partie redevables de la multitude de Pendules & de Montres qu'il y a parmi nous, ainſi que de l'exactitude & de la beauté que l'on remarque dans ces ſortes d'Ouvrages.

Cleo. L'uſage de l'Ecriture doit encore avoir bien perfectionné le Langage, qui avant cette découverte devoit néceſſairement être fort pauvre & très-imparfait.

Hor. Vous me faites plaiſir de faire encore mention du Langage; car je n'ai pas voulu vous interrompre lorsque vous en avez parlé. Dites-moi, je vous prie, quelle étoit la Langue de votre Couple Sauvage, quand ils ſe rencontrèrent la prémière fois.

Cleo. Il eſt clair par ce que j'ai déjà dit, qu'ils n'en avoient aucune, du-moins c'eſt-là mon ſentiment.

Hor. Si les Sauvages peuvent s'entendre les uns les autres ſans parler, il faut ſans-doute qu'ils aïent un inſtinct qu'ils perdent dès-qu'ils ſont civiliſés.

Cleo. Je ſuis perſuadé que la Nature a fait tous les Animaux de la même eſpèce, de manière qu'ils peuvent ſe faire entendre les uns aux autres dans ce qui regarde leur commerce mutuel, & autant qu'il eſt néceſſaire pour leur conſervation, & pour celle de leurs ſemblables. Mon Couple Sauvage, comme vous l'appellez, a très-bien ſu, à mon avis, ſe faire comprendre, avant que l'un ou l'au-

l'autre ait proféré des ſons diſtincts, de la ſignification desquels ils ſoient convenus. Une perſonne née dans la Société, ne ſauroit aiſément ſe former des idées juſtes de ces Sauvages, ni de leur condition; & ſi on n'eſt pas accoutumé à penſer d'une manière abſtraite, on a de la peine à ſe repréſenter un état de ſimplicité, où l'Homme, n'aïant qu'un petit nombre de deſirs, ne ſente d'autres appétits que ceux qui lui viennent immédiatement de la ſeule & pure nature. Pour moi il me paroît évident qu'un pareil Couple ſeroit non ſeulement deſtitué de tout langage, mais même je ne puis m'imaginer qu'ils en euſſent beſoin, ou que cette privation fût pour eux un mal réel.

Hor. Sur quoi fondez-vous votre ſentiment?

Cleo. Sur l'impoſſibilité qu'il y a qu'une Créature ſente la néceſſité d'une choſe dont elle ne peut avoir d'idée. D'ailleurs, ſi des Sauvages parvenus à l'âge de maturité, entendant quelques perſonnes qui auroient enſemble une converſation, venoient à connoître l'utilité du langage, & par conſéquent à s'appercevoir que c'eſt-là un avantage qui leur manque, je ſuis perſuadé qu'ils ne ſentiroient aucune inclination pour apprendre à parler, & que même ils en ſeroient incapables. S'ils entreprenoient cette étude, ils la trouveroient d'un travail im-

immenſe, bientôt même ils deſeſpéreroient d'en jamais venir à bout. Les Organes de la parole auroient perdu cette ſoupleſſe, & cette flexibilité qu'on a dans l'enfance, & dont j'ai ſi ſouvent parlé. Ils aprendroient plutôt à jouer en perfection du Violon, ou des Inſtrumens de Muſique les plus difficiles, qu'à s'exprimer paſſablement.

Hor. Les Brutes donnent des ſons différens & diſtincts pour marquer leurs diverſes paſſions. Ainſi toutes les eſpèces de Chiens expriment leur triſteſſe, & les périls dont ils ſont menacés, par un autre cri que celui dont ils ſe ſervent pour témoigner leur colère & leur fureur. Tous hurlent lorſqu'ils ſont chagrins.

Cleo. Il ne s'enſuit pas de-là que la Nature ait donné à l'Homme le don de la parole. Les Brutes jouïſſent d'un grand nombre d'autres privilèges & inſtincts, dont le Genre Humain eſt privé. Les Poulets courent dès-qu'ils ſont éclos, & la plupart des Quadrupèdes peuvent marcher d'eux-mêmes auſſi-tôt qu'ils ont vu le jour. Si jamais on a ſu une Langue par inſtinct, le Peuple qui s'en ſervit a dû en connoître tous les mots: cependant l'Homme, placé dans le ſimple état de Nature, n'auroit pas beſoin de la millième partie des termes uſités dans la Langue la plus ſtérile qui ait jamais été connue. Lorſque les lumières de l'Hom-

me

me ſont renfermées dans des bornes très-étroites, & qu'il ſuit uniquement les mouvemens de la Nature, les ſignes muëts peuvent aiſément ſuppléer au langage; & il eſt plus naturel à des perſonnes privées de toute éducation, de s'exprimer par des geſtes que par des ſons. Auſſi n'y a-t-il point d'Animal qui puiſſe mieux ſe faire entendre que l'Homme, quand même on le ſuppoſeroit muët. Toute notre eſpèce a des ſignes communs pour exprimer le chagrin, la joie, l'amour, l'étonnement & la crainte. Qui doute que la Nature n'ait donné aux petits Enfans le pouvoir de crier, afin d'appeller du ſecours, & d'exciter la pitié? Le ſon même qu'ils font entendre dans ces occaſions, eſt beaucoup plus touchant que les cris qu'ils pouſſent dans toute autre.

Hor. Vous voulez dire qu'il fait plus d'impreſſion ſur les Mères & ſur les Nourrices?

Cleo. Je veux dire ſur le général des Humains. Ne m'accordez-vous pas que la Muſique uſitée dans la Guerre, réveille pour l'ordinaire les eſprits, qu'elle les ſoutient, & qu'elle les empêche de s'abaiſſer?

Hor. Eh bien, ſoit, j'avoue tout cela.

Cleo. Si donc cela eſt, je vous promets que la plus grande partie de notre eſpèce qui ſera à portée d'entendre les cris & les *vagitus* de ces petits Enfans, ſera beaucoup plus ſurement touchée de com-

compaſſion, que le bruit des tambours & des trompettes ne diſſipera & ne chaſſera la crainte du cœur de ceux qui ſeront tout près de ces inſtrumens. Déjà nous avons eu occaſion de parler des ſons expreſſifs, connus ſous les mots de pleurer, de rire, de ſourire, de froncer le ſourcil, de ſoupirer, & de s'écrier. Que le langage muët des yeux eſt univerſel & abondant! Les Nations les plus éloignées, civiliſées ou non, peuvent à la prémière vue s'entendre les unes les autres dans les affaires les plus intéreſſantes que notre eſpèce puiſſe avoir ici-bas. A la prémière rencontre notre Couple Sauvage ſe diroit ſans fourberie l'un à l'autre des choſes beaucoup plus intelligibles, qu'un *Pair* civiliſé n'oſeroit en prononcer ſans rougir.

Hor. Il eſt certain que l'on peut être auſſi impudent par les yeux, que par la langue.

Cleo. Auſſi le Monde poli évite-t-il ſoigneuſement tous les regards, & tous les différens mouvemens naturels, lorſqu'ils ſont trop ſignificatifs. C'eſt pour cela que c'eſt une très-grande impoliteſſe de s'étendre en préſence d'une Compagnie compoſée des deux Sexes. Mais s'il eſt indécent de faire aucun de ces ſignes, la Mode exige d'un autre côté, que ſi quelqu'un les fait, on n'y faſſe point attention, ou qu'on ne paroiſſe pas les entendre. Lors donc que par ignorance, ou par une groſſièreté affectée, on emploie quelques-uns de ces

ces ſignes, ils ſont pour la plupart en pure perte auprès du Beau Monde, qui ne les comprend réellement point, parce qu'il n'eſt pas accoutumé à en faire uſage; tandis qu'ils ſeroient fort clairs à des Sauvages, qui, privés de la parole, ne pourroient converſer enſemble que par des geſtes & des mouvemens.

Hor. Mais ſi les Pères étoient trop vieux pour apprendre jamais une Langue, ou qu'ils ne vouluſſent point acquérir la faculté de parler, il ſeroit impoſſible qu'ils puſſent apprendre quelque langage à leurs Enfans. Comment deux Sauvages pourroient-ils donc en introduire l'uſage dans le Monde?

Cleo. La choſe ne pourroit arriver qu'inſenſiblement & à la longue. Il en ſeroit comme de tous les autres Arts & Siences, ainſi que de l'Agriculture, de la Médecine, de l'Aſtronomie, de l'Architecture, de la Peinture &c. Ce que nous obſervons dans les Enfans, dont la langue tarde à ſe délier, nous perſuade que deux Sauvages ſe feroient entendre l'un à l'autre par le moïen des ſignes & des geſtes, avant que de l'entreprendre par le ſecours des ſons. Mais lorſqu'ils auroient vécu pluſieurs années enſemble, il eſt très-probable qu'ils trouveroient des ſons pour déſigner les choſes qui leur ſeroient les plus familières, afin d'en exciter l'idée dans l'eſprit l'un de l'autre, quand ils ne pourroient ſe voir. Ils commu-

muniqueroient ces ſons à leurs Enfans ; & plus ils vivroient enſemble, plus auſſi la diverſité des ſons qu'ils inventeroient ſeroit grande, tant pour exprimer les actions, que pour exprimer les choſes mêmes. Nos Sauvages trouveroient dans leurs Enfans une volubilité de langue, & une flexibilité de voix dont ils ne ſe ſeroient jamais apperçu chez eux. Il eſt impoſſible que par hazard, ou à deſſein, quelques-unes de ces jeunes Plantes ne faſſent uſage de tems en tems de cette merveilleuſe & heureuſe aptitude de leurs organes, & que chaque Génération ne continuât à les cultiver. Telle doit avoir été l'origine de la faculté de parler, & même de toutes les Langues qui n'ont point été inſpirées. De plus, lorsque le Langage, je veux parler de celui que les Hommes ont inventé, fut déjà parvenu à un haut point de perfection, & que l'on eut des mots diſtincts pour déſigner & chaque action de la vie, & toutes les choſes familières, je crois que l'on continua encore long-tems à ſe ſervir de ſignes & de geſtes pour accompagner la parole, parce qu'ils vont tous deux au même but.

Hor. Le but de la parole eſt de faire paſſer nos idées dans l'eſprit des autres.

Cleo. Je n'en crois rien.

Hor. Quoi? Les Hommes ne parlent-ils pas pour être entendus?

Cleo. Cela eſt vrai dans un ſens; mais

ces mots renferment une équivoque, à laquelle il me ſemble que vous n'avez point fait attention. Si, par *parler pour être entendus*, vous voulez dire que les Hommes, en parlant, ſouhaitent que les autres connoiſſent & ſaiſiſſent la ſignification des ſons proférés, je ſuis de votre avis. Mais ſi par-là vous voulez dire que les Hommes parlent, afin que les autres puiſſent ſavoir leurs penſées, découvrir & comprendre leurs ſentimens, ſens que ces paroles *parler pour être entendus* peuvent également avoir, je ſuis pour la négative. Le prémier ſigne, ou ſon, dont jamais Homme né de Femme ſe ſoit ſervi, regardoit uniquement l'uſage de celui qui l'emploïa. Je crois donc que le prémier qui s'eſt ſervi de la parole, s'y eſt propoſé pour but d'engager les autres à ajouter foi à ce qu'il voudroit leur faire croire, ou à exécuter & à ſouffrir les choſes qu'ils ſeroient obligés d'exécuter & de ſouffrir, s'ils étoient entièrement ſoumis à ſon autorité.

Hor. On fait uſage de la parole, autant pour donner aux autres des leçons, des avis & des inſtructions ſur ce qui peut leur être utile, que pour les perſuader de faire ce qui peut nous être avantageux.

Cleo. Ajoutez que les Mortels peuvent auſſi par ce moïen s'accuſer eux-mêmes, & confeſſer leurs crimes: mais il eſt manifeſte que perſonne ne ſe

ſe-

ſeroit aviſé de parler pour la prémière fois par aucune de ces vues. Or je parle du deſſein, du prémier motif, & de l'intention qui engagea l'Homme à parler. Dans les Enfans nous obſervons que les prémiers mots qu'ils tâchent de prononcer, regardent ce dont ils ont beſoin, & ce qu'ils ſouhaitent. Ils ne ſe ſervent même de la parole, que pour confirmer ce qu'ils avoient auparavant demandé, refuſé, ou affirmé par ſignes.

Hor. Si cela eſt, pourquoi croïez-vous que les Peuples continuent encore à s'exprimer par des ſignes & par des geſtes, lors-même que leur Langue eſt aſſez riche?

Cleo. Parce que les ſignes ſont auſſi propres à confirmer les paroles, que les paroles à confirmer les ſignes. Auſſi remarquons-nous que les Perſonnes civiliſées ne peuvent presque s'empêcher de joindre les geſtes aux diſcours, lorsqu'ils ſont fort animés. Si un Enfant demande dans ſon mauvais baragouin un morceau de gâteau, ou un jouët, & qu'en même tems il le montre, & qu'il cherche à l'attraper, ce double effort fait beaucoup plus d'impreſſion ſur nous, que ſi, ſans faire aucun ſigne, il ſe fût contenté de demander en termes clairs ce dont il avoit beſoin, ou que, ſans parler, il eût ſimplement regardé ce qu'il ſouhaitoit, & tâché de le prendre. La parole & l'action s'aſſiſtent, & s'ap-

puïent réciproquement. Auſſi l'expérience nous apprend-elle, que ces deux choſes réunies ont beaucoup plus de force pour nous émouvoir & pour nous perſuader, que lorsqu'elles ſont ſéparées; *vis unita fortior*. Un Enfant qui emploie l'une & l'autre, agit donc par le même principe, qu'un Orateur qui joint à une déclamation étudiée les geſtes convenables.

Hor. De ce que vous avez dit, il ſuit que l'action eſt non ſeulement plus naturelle, mais encore plus ancienne que la parole elle-même. Ci-devant j'ai toujours conſidéré cette idée comme un paradoxe.

Cleo. Rien n'eſt cependant plus vrai. Si vous obſervez les Perſonnes hardies, vives & fougueuſes, vous trouverez conſtamment qu'elles font beaucoup plus de geſtes, que celles qui ſont d'un tempérament plus tranquille & plus patient.

Hor. Les *François*, & ſurtout les *Portugais* nous donnent une ſcène très-amuſante par la manière outrée dont ils gesticulent. J'ai été ſouvent ſurpris de voir les contorſions du viſage & du corps, ainſi que les étranges geſticulations des mains & des pieds, dont quelques-uns d'entr'eux accompagnent les diſcours les plus ordinaires. Dans mes voïages rien ne m'a plus choqué, que l'action & la véhémence avec laquelle parlent la plupart des Etrangers, même les Perſonnes de qualité, lorsqu'ils diſputent, ou qu'ils diſcutent quelque ques-

queſtion. Avant que j'y fuſſe accoutumé, j'étois toujours ſur mes gardes, parce que je ne doutois point qu'ils ne fuſſent en colère. Auſſi m'eſt-il ſouvent arrivé d'examiner en moi-même ce qui avoit été dit, pour voir s'il s'étoit rien paſſé dont je duſſe me ſentir offenſé.

CLEO. Tout cela eſt dû à l'ambition naturelle, & au deſir que les Hommes ont à triompher, & à amener les autres à leur opinion. Rien n'eſt plus propre à éblouïr les petits Eſprits, que de hauſſer & de baiſſer la voix à propos. De tous le charmes il n'en eſt point de plus puiſſant que celui-là. L'élevation de la voix n'aide pas moins à donner de la force au diſcours, que l'action. Souvent on eſt aſſez heureux pour cacher, par ce bruit & par ce grand fracas, une inexactitude de ſtile, un ſolécisme, & même une faute contre le bon-ſens. Plus d'une fois un argument a paru convainquant, quoiqu'il tirât toute ſa force de la véhémence avec laquelle on l'avoit propoſé. Un ton animé eſt fort utile pour empêcher qu'on ne s'apperçoive de la foibleſſe des expreſſions.

HOR. Je ſuis charmé que la mode de parler bas ſoit établie en *Angleterre*, parmi les Perſonnes bien élevées: car je ne puis ſouffrir que l'on criaille, ni que l'on ſe donne tant de mouvemens quand on parle.

CLEO. La coutume que vous condamnez, eſt cependant plus naturelle que l'autre. Pour prendre un ton bas, &

pour ne pas s'actionner en parlant, il faut y avoir été formé & par les préceptes, & par l'exemple. Si même on ne contracte pas cette habitude dès l'enfance, il eſt bien difficile de s'y faire dans la ſuite. C'eſt cependant ce qu'il y a de plus aimable & de plus raiſonnable dans les Belles Manières. Il n'eſt point d'invention dans l'art de flatter, qui faſſe plus d'honneur au Genre Humain, que cette coutume. Lorsque quelqu'un, s'adreſſant à moi d'une manière poſée, ſans faire aucun geſte ni aucun autre mouvement de la tête ou du corps, continue à me parler d'un ton de voix ſimple & uni, ſans le hauſſer ni le baiſſer; il me montre, d'un côté, une modeſtie qui me charme; de l'autre, il me donne un éloge flatteur par l'opinion qu'il ſemble avoir de moi. Cette conduite me donne lieu de m'imaginer, qu'il croit que les paſſions n'ont aucun pouvoir ſur mon eſprit, & que la Raiſon eſt mon unique guide. Peut-il exciter de penſée plus agréable? Il paroît avoir une haute idée de mon diſcernement, puiſqu'il ſouhaite que j'examine & que je pèſe de ſang froid ce qu'il dit. Pour agir de cette manière avec quelqu'un, il faut être pleinement perſuadé du bon-ſens, de la droiture, & du jugement de celui à qui on s'adreſſe.

Hor. Quoique je n'euſſe jamais pouſſé mes réflexions auſſi loin, j'ai cependant

dant toujours admiré cette manière ſimple de parler.

Cleo. J'avoue que la manière laconique & nerveuſe dont notre Nation s'exprime, contribue beaucoup à donner de la force & de la beauté à notre Langue: cependant il ne faut pas douter, qu'elle ne doive auſſi une bonne partie de ſa perfection à la tranquilité particulière avec laquelle on parle en *Angleterre* depuis pluſieurs années. Coutume qu'on voit plus univerſellement règner parmi le Beau Monde, qui, dans tous les païs, eſt ſans-contredit la partie du Genre Humain qui raffine le plus le Langage.

Hor. Pour moi je croïois qu'il falloit atttribuer la perfection du Langage aux Prédicateurs, aux Auteurs des Poëmes Dramatiques, aux Orateurs, & aux meilleurs Ecrivains.

Cleo. Ces différens ordres d'Auteurs tirent le meilleur parti qu'ils peuvent, des expreſſions qui ſont déjà marquées au coin du Beau Monde. C'eſt la Cour où eſt la ſeule & la véritable fabrique des mots & des phraſes. Dans chaque Nation le Monde Poli règle à ſa fantaiſie les manières de parler, c'eſt à lui qu'appartient *jus & norma loquendi.* Les termes d'Art, il eſt vrai, ſont ſous la direction des Artiſtes, & des Marchands reſpectifs, qui en font uſage les prémiers, & dans le ſens propre & littéral, pour exprimer les choſes qui concernent leurs occupations: mais

il n'appartient qu'à la Cour, & au Beau Monde de donner la vogue à ces mêmes expreſſions priſes dans un ſens métaphorique, ou aux termes qu'on emprunte de toute Langue ſoit morte, ſoit vivante. S'ils n'ont pas prémièrement la marque des Perſonnes de qualité, & qu'ils viennent à ſe produire ſans leur ſanction, ces termes ſont ou bas, ou pédantesques, ou ſurannés. Ainſi les Orateurs, les Hiſtoriens, & tous ceux qui vendent des mots en gros, ſont obligés de ſe ſervir d'expreſſions déjà établies. C'eſt dans le tréſor de l'Uſage, qu'ils peuvent prendre & choiſir tout ce qui leur convient : mais il ne leur eſt pas plus permis de fabriquer de nouveaux mots, qu'il ne l'eſt à un Banquier de fabriquer de la monnoie.

Hor. Tout cela ne me fait point comprendre quel deſavantage il pourra y avoir pour le Langage, ou pour ſa perfection, ſoit qu'on parle haut, ſoit qu'on parle bas ; & ſi ce que je dis actuellement étoit rendu public, il n'y auroit qu'un Sorcier, qui dans ſix mois d'ici pût connoître en le liſant, s'il a été propoſé à haute voix, ou chucheté.

Cleo. Je ſuis perſuadé que lorsque des Perſonnes habiles s'accoutument à ne jamais parler haut, ils influent ſur le Langage, & ils le rendent avec le tems expreſſif & nerveux.

Hor. Comment cela ?

Cleo. Si une Perſonne, ſe repoſant uni-

uniquement ſur ſes expreſſions, ne cherchoit pas davantage à émouvoir l'Auditeur par ſa prononciation, que s'il liſoit ce qu'il dit, quel en ſeroit le réſultat ? Les Hommes s'appliqueroient infailliblement à penſer avec force & avec clarté ; ils tâcheroient d'acquérir un ſtile pur, ſerré & preſſé, leurs expreſſions deviendroient énergiques & élégantes.

Hor. Voilà qui me paroît un peu trop recherché;& d'ailleurs je ne vois pas comment il en pourroit réſulter l'effet que vous dites.

Cleo. Je ſuis ſûr que vous ſerez de mon avis, ſi vous faites réflexion que tous les Hommes, en parlant, deſirent également, & qu'ils font tous leurs efforts pour perſuader les autres, & pour gagner la cauſe qu'ils défendent, ſoit qu'ils parlent haut ou bas, ſoit qu'ils geſticulent ou non.

Hor. Le parler, dites-vous, a été inventé pour perſuader ; je crains bien que vous ne faſſiez trop de fond ſur ce principe ; on s'en ſert certainement dans bien d'autres vues.

Cleo. Je ne le nie pas.

Hor. Lorsque des Perſonnes ſe querellent, s'injurient, & ſe choquent les unes les autres par d'inſipides railleries, quel eſt leur but ? Veut-on engager les autres à avoir plus mauvaiſe opinion d'eux-mêmes, qu'on ne ſuppoſe qu'ils n'en ont ? Si

cela eſt, je crois que l'on réuſſit rarement à les perſuader.

CLEO. En diſant des injures à quelqu'un, nous montrons un certain plaiſir à lui faire connoître avec oſtentation le peu de cas que nous en faiſons. Ceux qui tiennent ces diſcours injurieux, tâchent ſouvent de faire croire qu'ils penſent moins avantageuſement de ceux qu'ils injurient, qu'ils ne font réellement.

HOR. *Qu'ils penſent moins avantageuſement, qu'ils ne font.* Comment cela paroît-il ?

CLEO. Par la conduite, & par la méthode ordinaire que tiennent ceux qui ſe querellent, & qui en injurient d'autres. Non contens de découvrir, & d'exagérer les défauts & les imperfections de leurs Adverſaires, ils tombent encore ſur ce que leurs Parens ou leurs Amis peuvent avoir de ridicule ou de mépriſable. Leur langue n'épargne ni leurs occupations, ni leur parti, ni leur patrie. On les voit répéter avec joie les malheurs ou les accidens qui ſont arrivés à leur famille. La Providence, *diſent-ils*, a bien fait voir combien elle étoit juſte, puiſqu'elle les traite ſuivant leur mérite. On les charge, comme d'une choſe avérée, de tous les crimes dont ils ont pu être ſoupçonnés. Ils appellent tout à leur ſecours ; ſimples ſoupçons, rapports peu vraiſemblables, calomnies manifeſtes ; ſouvent même ils leur reprochent des choſes qu'ils ont

ont reconnu dans d'autres occaſions être fauſſes.

Hor. D'où vient que le Vulgaire de tous les païs eſt ſi porté à dire des injures ? Il faut qu'il y trouve quelque plaiſir que je ne conçois pas. Dites-moi, je vous prie, quelle ſatisfaction, ou quel autre avantage les Hommes peuvent en attendre, ou en retirer ? Dans quelle vue proférent-ils ces paroles outrageuſes ?

Cleo. La cauſe réelle, & le motif intérieur qui détermine les Humains à maltraiter quelqu'un de paroles, & à vomir des injures contre lui, c'eſt prémièrement pour ſoulager leur colère, qu'ils ne pourroient pas cacher, ni étouffer ſans beaucoup de peine. Ils veulent, en ſecond lieu, vexer d'une manière ſenſible leur Ennemi, en même tems qu'ils auront plus d'eſpérance de l'impunité qu'ils n'auroient pu raiſonnablement en avoir, s'ils lui avoient cauſé des maux un peu plus conſidérables, qui fuſſent punis par les Loix. Mais cette coutume n'a jamais eu lieu, & on n'y a jamais penſé, avant qu'on eût porté le Langage à un haut point de perfection, & la Société à un certain degré de politeſſe.

Hor. Il eſt aſſez plaiſant d'aſſurer que ces baſſes railleries ſont une ſuite de la politeſſe.

Cleo. Vous en direz ce qu'il vous plaîra. Toujours eſt-il certain que dans ſon origine c'eſt un vrai ſubterfuge pour éviter

ter un combat, dont il pourroit réſulter de plus grands inconvéniens : car perſonne n'eut jamais appellé un autre Coquin, ou Fripon, ſi, dégagé du joug & maître abſolu de ſa conduite, il n'eût point été arrêté par quelque crainte. Lors donc que les gens s'injurient ſans paſſer à des voies de fait, c'eſt une preuve qu'ils ſont retenus par de très-bonnes Loix, qu'ils craignent d'enfreindre en emploïant la force & la violence ouverte. L'Homme qui, content de ſatisfaire ſa paſſion par des paroles, ne donne point de coups, montre qu'il commence à être un aſſez bon membre de la Société, on peut presque dire qu'il eſt à moitié civiliſé. Il n'a pas d'abord pu s'abſtenir des voies de fait, ſans qu'il lui en ait couté bien de la peine. Car la manière la plus commune, la plus prompte, & la plus ſimple de donner l'eſſor à ſa colère, & de l'exprimer, que la nature nous apprend, c'eſt de ſe battre. La méthode que les Créatures Humaines ſuivent à cet égard, ne diffère point de celle des autres Animaux, comme nous pouvons le remarquer dans les Enfans qui, âgés de deux ou trois mois, n'ont jamais vu perſonne de mauvaiſe humeur. A cet âge même ils vous égratigneront, ils vous donneront des coups de tête, de poings & de pieds, ſi quelque choſe irrite leur colère ; paſſion que la moindre cauſe peut aiſément exciter, & la plupart du tems d'une étrange manière.

nière. Souvent ce ſera la faim, la douleur, ou d'autres maux dont ils ſont intérieurement affectés. Je ſuis pleinement perſuadé qu'ils font tout cela par inſtinct, par un principe inſéparable de la ſtructure ou du méchaniſme de leur corps, avant qu'on remarque chez eux aucun indice d'Eſprit ou de Raiſon. La Nature leur apprend la manière de combattre qui eſt particulière à notre eſpèce ; & je ne doute point que les Enfans ne ſe ſervent de leurs bras à ce deſſein, auſſi naturellement que les Chevaux ruent, les Chiens mordent, & les Taureaux frappent de leurs cornes. Je vous demande pardon de cette digreſſion.

Hor. Elle étoit aſſez naturelle : mais ſi elle avoit été moins longue, vous n'auriez pas eu le plaiſir de donner un coup de dent à la Nature Humaine, que vous n'épargnez jamais.

Cleo. Nous n'avons point d'Ennemi plus dangereux, que la Vanité qui naît avec nous. Auſſi l'attaquerai-je toujours pour la mortifier, toutes les fois que l'occaſion s'en préſentera. Car ſi l'on eſt bien perſuadé que les plus Grands Hommes ont acquis les excellentes qualités qui les diſtinguent ſi glorieuſement, on ne manquera pas de faire beaucoup de cas de l'Education, & on ne négligera rien pour s'en procurer une bonne. Rien n'eſt plus propre à montrer l'abſolue néceſſité qu'il y a d'être bien inſtruit dès la tendre enfance, que

que l'expoſition des défauts & des foibleſſes qui ſont une ſuite inſéparable de la ſimple Nature.

Hor. Revenons à notre ſujet. Si, en parlant, on ſe propoſe ſurtout de perſuader, les *François* nous ont ſurpaſſé de beaucoup; leur Langue a quelque choſe de très-ſéduiſant.

Cleo. Elle eſt ſans-contredit telle pour un *François*.

Hor. Et pour toute perſonne qui ne manque pas de goût. Ne trouvez-vous pas qu'elle a quelque choſe de fort engageant?

Cleo. Oui, pour celui qui fait un Dieu de ſon ventre; car elle eſt très-riche en termes de Cuiſine, & dans tout ce qui concerne le boire & le manger.

Hor. Mais badinage à part, ne croïez-vous pas que la Langue *Françoiſe* ſoit plus propre à perſuader, que la nôtre?

Cleo. Je crois qu'elle vaut mieux pour flatter & pour enjoller quelqu'un.

Hor. Je ne puis point découvrir le fin d'une diſtinction ſi ſubtile.

Cleo. La manière dont vous parlez de la Langue *Françoiſe*, ne renferme aucune idée de reproche. Vous ne lui attribuez abſolument rien d'injurieux; puiſque les plus ſavans & les plus intelligens peuvent, ſans en être blâmés, ſe laiſſer perſuader tout comme les plus ignorans & les plus ſtupides. Mais ceux qu'on croit pouvoir gagner par des flatteries & par des cajolleries, ſont pour

pour l'ordinaire ſuppoſés être des perſonnes d'un petit génie, & de peu de ſens.

Hor. Mais, je vous prie, venons au fait. A quelle de ces deux Langues donnez-vous la préférence ? Eſt-ce à l'*Anglois*, ou au *François?*

Cleo. Il n'eſt pas aiſé de décider cette queſtion. Rien n'eſt plus difficile que de comparer les beautés de deux Langues. Souvent on mépriſe dans l'une, ce qui eſt extrêmement goûté dans l'autre. A cet égard le *Pulchrum* & l'*Honeſtum*, le *Beau* & l'*Honnête* varie, & diffère même partout, ſuivant la différence du génie des Peuples. Mais ſans m'ériger en juge, voici ce que j'ai communément obſervé dans ces deux Langues. Toutes les expreſſions favorites du *François* ont quelque choſe de flatteur & de mignard ; au lieu qu'on admire ſurtout, dans l'*Anglois*, les façons de parler qui font impreſſion par leur énergie.

Hor. N'y a-t-il pas à préſent un peu de partialité dans votre jugement ?

Cleo. Je ne le crois pas ; mais ſi cela étoit, il n'y auroit pas grand mal. L'intérêt de la Société exige que l'on ſe préoccupe en faveur de certaines choſes. Il n'y auroit aucun inconvénient à craindre, quand on ſeroit porté à aimer ſa propre Langue, par le même principe qui porte tous les Hommes à aimer leur Patrie. Les *François* nous honorent du titre de *Barbares* ; mais nous leur rendons le change, en

en leur donnant l'épithète de *Flatteurs*. Je ne crois pas le prémier; qu'ils croient donc du ſecond ce qu'ils voudront. Vous rappellez-vous ces ſix vers du *Cid*, qui, à ce qu'on dit, méritèrent à CORNEILLE un préſent de ſix-mille *Livres*.

HOR. Je m'en ſouviens fort bien.

Mon père eſt mort, Elvire, & la prémière épée
Dont s'eſt armé Rodrigue a ſa trame coupée.
Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte †.

CLEO. Cette même penſée, exprimée avec toute l'élégance qu'elle a en *François*, ſeroit ſifflée par des Lecteurs *Anglois*.

HOR. Vous ne faites point l'éloge du goût de votre Patrie *.

CLEO. Je n'en ſai rien. On peut, ſans avoir le goût dépravé, ne pas concevoir d'abord, comment *la moitié de ſa vie a mis l'autre au tombeau*. Pour moi, j'avoue qu'il m'a fallu quelque peine pour le comprendre. Cette phraſe eſt trop énigmatique

† LE CID, Tragédie de P. CORNEILLE, Acte III, Scène III.

* CLEOMENE repréſente dans ces Dialogues MANDEVILLE, Auteur de la FABLE DES ABEILLES; il étoit *François* d'origine.

que pour entrer dans la Poëſie Héroïque.

HOR. N'apperçevez-vous donc aucune délicateſſe dans cette penſée ?

CLEO. Oui ; mais elle eſt trop fine, c'eſt une toile d'Araignée, elle n'a aucune force.

HOR. J'avois toujours admiré ces Vers, mais vous venez de m'en dégoûter. D'ailleurs j'y découvre, ce me ſemble, un autre défaut, beaucoup plus conſidérable que celui dont vous avez fait mention.

CLEO. Quel eſt-il ?

HOR. L'Auteur y fait dire à ſon Héroïne un fait qui eſt faux. *La moitié de ma vie*, dit CHIMENE, *a mis l'autre au tombeau, & m'oblige à venger* &c. Quel eſt le nominatif du verbe *oblige* ?

CLEO. *La moitié de ma vie.*

HOR. *La moitié de ma vie m'oblige à venger*, me paroît renfermer une erreur : car *la moitié de ſa vie*, dont il s'agit ici, eſt RODRIGUE ſon Amant. Or comment cet Amant l'oblige-t-il à ſe venger ?

CLEO. Parce qu'il a tué ſon Père.

HOR. Non, CLEOMENE, cette maniére d'excuſer ce Poëte n'eſt point du tout bonne. Le malheur qui accable CHIMENE, nait du Dilemme qu'elle fait, en conſidérant d'un côté ſon amour, & de l'autre ſon devoir. Le devoir inexorable la preſſe & la ſollicite vivement d'emploïer avec zèle tout ſon crédit, & toute ſon éloquence, pour faire punir ce Meurtrier, que

l'amour lui rend plus cher que la vie. Ainſi c'eſt cette moitié, qui, couchée dans le tombeau, n'exiſtoit plus; ce ſont les manes de ſon Père, & non RODRIGUE, qui l'obligeoient à demander juſtice. Si RODRIGUE avoit été le fondement de ſon obligation, il n'auroit pas été difficile de l'en diſpenſer; & pour en être dégagée, il n'auroit point été néceſſaire que *ſes yeux euſſent pleuré*, & ſe fuſſent *fondus en eau.*

CLEO. Je vous demande pardon, ſi je ne ſuis pas de votre ſentiment à cet égard.

HOR. Conſidérez donc, je vous prie, ſi c'étoit l'amour, ou l'honneur, qui engageoit CHIMENE à demander juſtice contre RODRIGUE.

CLEO. C'eſt auſſi ce que je fais; mais malgré cela je ne ſaurois m'empêcher de croire que l'Amant, en tuant le Père de CHIMENE, ne l'ait obligé à le pourſuivre, de la même manière qu'un Homme qui ne ſatisfait point ſes Créanciers, les oblige à l'arrêter; ou comme nous dirions à un Fat, qui chercheroit à nous choquer par ſes diſcours: *Si vous continuez, Monſieur, vous m'obligerez à en venir à des extrémités qui ne vous feront pas plaiſir.* Cependant le Débiteur ſe ſoucie peut-être auſſi peu d'être arrêté, & le Fat de ces fâcheuſes extrémités dont on le menace, que RODRIGUE ſe ſoucioit d'être pourſuivi.

HOR. Je ſuis perſuadé que vous avez raiſon, ainſi je demande pardon à *Corneille.*

le. Mais je ſouhaite à-préſent que vous continuïez ce que vous vouliez encore me dire ſur ce qui regarde la Société. Quels ſont les autres avantages que les Peuples retirent de l'invention des Lettres? Vous avez déjà parlé de deux, de la perfection de leur Langage, & de celle de leurs Loix.

Cleo. L'uſage de l'Ecriture contribue à l'avancement & à la perfection de toutes les Inventions en général, puisqu'il empêche qu'aucune Dévouverte utile ne ſoit enſevelie dans l'oubli. Lorsque les Loix ſont bien connues, & qu'une approbation générale en facilite l'exécution, on peut entretenir une aſſez bonne concorde entre les Membres d'une même Société. C'eſt alors ſeulement qu'on ſent combien la ſupériorité de l'Entendement Humain, comparée avec celui des autres Animaux, contribue à la Sociabilité de l'Homme. Avant ce tems-là, & dans l'état ſauvage, c'étoit au contraire cette ſupériorité qui empêchoit cette union plus que toute autre choſe.

Hor. Comment cela, je vous prie? Je ne vous comprends point.

Cleo. Prémièrement, la ſupériorité d'Entendement dont l'Homme eſt revêtu, le rend beaucoup plus capable de ſentir le chagrin & la joie, & de conſerver ces ſentimens avec une plus grande vivacité, que ne le peuvent toutes les autres Créatures. En ſecond lieu, elle lui don-

ne plus d'induſtrie pour ſe procurer du plaiſir à lui-même, c'eſt-à-dire, qu'elle lui fournit une plus grande variété de motifs, pour le mettre en mouvement dans toutes les occurrences, que n'en trouvent les autres Animaux, qui ont moins de capacité. D'ailleurs cette ſupériorité d'Entendement, nous donnant de la pénétration, fait naître en nous des eſpérances; au lieu que les autres Créatures n'en ont que très-peu, qui ont même uniquement pour objet des choſes qui tombent actuellement ſous leurs ſens. Ce ſont-là tout autant de raiſons & d'argumens dont l'amour-propre ſe ſert pour nous rendre contens, & patiens au milieu du grand nombre de desagrémens qu'il faut eſſuïer afin de pourvoir à des beſoins très-preſſans. Cette ſupériorité d'Entendement eſt d'un uſage infini à l'Homme, qui en naiſſant ſe trouve Membre d'un Corps Politique, puiſqu'elle lui donne un amour exceſſif pour la Société: mais ſi à ſa naiſſance il n'a pas trouvé le Corps Politique déjà formé, le même talent, la même ſupériorité d'Entendement devoit de toute néceſſité donner à l'Homme, élevé & nourri dans l'état de ſimple Nature, une averſion inſurmontable pour la Société, & une plus grande opiniâtreté à conſerver ſa liberté ſauvage, que n'en ſauroit avoir aucune autre Créature, dont les beſoins ſeroient en auſſi grand nombre.

Hor. Je ne ſai que vous répondre. Vous expri-

exprimez d'une manière ſi claire & ſi juſte vos idées, que je ſuis forcé d'y donner mon aſſentiment. Vos opinions me paroiſſent cependant bien étranges. Comment par ces ouvertures entrez-vous dans la connoiſſance du Cœur Humain ? Quelle route faut-il ſuivre pour acquérir l'habileté de décompoſer la Nature Humaine, lorsqu'on veut l'examiner ?

Cleo. On doit diſtinguer ſcrupuleuſement les qualités excellentes qu'un Homme accompli a réellement acquiſes. Par cet examen impartial, on peut s'aſſurer que tout ce qu'on trouvera chez lui qui n'aura point été acquis, tirera ſon origine de la Nature. C'eſt faute de ſéparer comme il faut ces deux choſes, & de les conſidérer ſéparément, qu'on eſt venu à avancer tant d'abſurdités ſur ce ſujet. Pour prouver que l'Homme eſt propre à vivre en Société, on lui a attribué des qualités dont il n'auroit jamais été revétu, s'il n'avoit été élevé dans le Corps Politique, dans un Etabliſſement Civil, fondé depuis pluſieurs centaines d'années. Mais ceux qui flattent notre eſpèce, ont grand ſoin d'éloigner cela de notre vue. Bien loin de ſéparer les qualités acquiſes de celles qui ſont naturelles, bien loin de les diſtinguer les unes des autres, ils prennent beaucoup de peine pour les unir & pour les confondre.

Hor. Pourquoi ? Je ne vois point qu'en celails flattent notre eſpèce, puis-

que c'eſt la même perſonne qui poſſede les talens acquis, comme les naturels; les prémiers ne peuvent non plus être ſéparés de lui-même, que les derniers.

Cleo. Il n'eſt rien de ſi proche de l'Homme, ou qui lui appartienne plus réellement & plus abſolument, que ce qu'il tient de la Nature; & lorsque ce cher lui-même, pour l'amour de qui il eſtime ou mépriſe, aime ou hait toutes choſes ſans exception, vient à être dépouillé & ſéparé de toutes ſes qualités acquiſes, la Nature Humaine reſte bien pauvre, & fait une triſte figure. Notre nudité paroît alors, ou du-moins nous nous trouvons dans un deshabillé ſi négligé, que nous ne voulons pas que perſonne nous voie dans un état ſi pitoïable. Pour ne point paroître tels, nous tâchons de nous revétir clandeſtinement & de nous orner de tout ce que nous poſſédons, il ſuffit qu'on y trouve quelque degré d'excellence. Nous nous *identifions* même avec nos richeſſes, avec notre crédit, & avec toutes les faveurs de la Fortune. Si nous en ſommes en poſſeſſion, ou que nous y aïons quelque droit, nous n'aimons pas à être conſidérés abſtractivement de ces objets. De même on remarque que les perſonnes qui ſe ſont pouſſées dans le monde, n'entendent pas avec plaiſir qu'on parle de leur origine baſſe & obſcure.

Hor. Ce n'eſt point-là une règle générale.

Cleo.

CLEO. Je le crois cependant, quoiqu'il puiſſe y avoir des raiſons qui produiſent, ou qui donnent lieu à quelques exceptions. Suppoſons un Homme qui, faiſant gloire de ces talens, n'a rien pour ſe faire eſtimer, que ſon eſprit, ſa pénétration, ſa ſagacité, ſa diligence & ſon aſſiduité; il peut arriver qu'il rabaiſſera ſes parens avec beaucoup d'ingénuité, & cela à deſſein de relever ſon mérite, qui lui a procuré ſon avancement. Mais s'il parle ainſi de ſa famille, ce n'eſt ordinairement qu'en préſence de ſes Inférieurs, dont il veut diminuer par-là l'envie, & qui loueront la candeur & l'humilité qu'il fait paroître, en déclarant lui-même cette baſſe origine, qui ſemble obſcurcir ſa réputation. Mais s'il ſe trouve en compagnie avec ſes Supérieurs, qui s'eſtiment pour leurs familles, jamais vous ne le verrez toucher cette corde. Il ſouhaiteroit auſſi dans le fond du cœur, que ſa parenté fût totalement inconnue, toutes les fois qu'il ſe rencontre avec ſes Égaux en titre, mais qui ſont au deſſus de lui par leur naiſſance. Il ſait fort bien que ceux-ci le haïſſent à cauſe du poſte qu'il occupe, & qu'ils le mépriſent à cauſe de ſa baſſe extraction. Mais voici une méthode plus abrégée pour prouver la vérité que j'ai avancée. N'eſt-il pas, je vous prie, contre les Belles Manières de dire à une perſonne, qu'elle eſt iſſue de bas lieu, ou ſeulement de l'inſinuer, lorsqu'on ſait qu'elle eſt du Vulgaire?

HOR. Je ne dis pas le contraire, c'eſt-là effectivement une impoliteſſe.

CLEO. Cela ſeul ne montre-t-il pas quelle eſt l'opinion des Hommes ſur cet article ? Nous ne manquons pas de regarder comme des choſes avantageuſes à nos perſonnes d'illuſtres Ancêtres, tout ce qui peut nous faire eſtimer & honorer, ou en un mot avoir le moindre rapport avec nous. Nous ſouhaitons même tous, que les autres les enviſagent comme des choſes qui nous appartiennent en propre.

HOR. Cependant *Ovide* ne penſoit pas de cette manière, lorſqu'il dit, „ qu'il „ ne ſauroit preſque appeller nôtres, „ une Famille, des Ancêtres, & en gé- „ néral quoi que ce ſoit dont nous ne „ ſommes pas les auteurs " *.

CLEO. Voilà ſans-doute une belle preuve de modeſtie, dans un diſcours où *Ovide* tâche de prouver que *Jupiter* étoit ſon Biſayeul. Que ſignifie la théorie, lorſqu'un Homme fait tout l'oppoſé dans la pratique ? Avez-vous jamais vu perſonne qui prît plaiſir à s'entendre donner le nom de Bâtard, quoiqu'il fût redevable de ſa naiſſance & de ſon élevation à l'impudicité de ſa Mère ?

HOR. Je croïois que par les choſes ac-

* *Nam genus, & proavos, & quæ non fecimus ipſi, Vix ea noſtra voco.*
OVID. Metamorph. Lib. XIII.

acquiſes vous vouliez parler des Connoiſſances & de la Vertu. Comment êtes-vous venu à parler de la naiſſance & de l'extraction ?

Cleo. Pour vous faire voir que les Hommes ne veulent pas qu'on ſépare d'eux-mêmes les choſes qui ſont propres à leur donner du relief, quand même elles n'auroient que peu ou point de relation avec leurs perſonnes. Il n'étoit point de meilleur moïen pour vous convaincre qu'il eſt peu vraiſemblable que nous aimions à être conſidérés indépendamment de ce qui nous appartient réellement, & des qualités qui, de l'avis des plus vertueux & des plus ſages, ſont les ſeules choſes pour lesquelles nous devions nous eſtimer. Les perſonnes accomplies ont honte de l'état bas & abject où ils étoient avant que d'atteindre à cette perfection ; plus même ils ſont civiliſés, & plus ils croient qu'il leur eſt injurieux de laiſſer voir leur nature toute nue, & dépouillée de ce qu'elle a d'acquis. Les Auteurs les les plus exacts rougiroient, s'ils voïoient dans les Ouvrages qu'ils font imprimer, toutes les choſes qu'ils en ont effacées avant que de les publier, & qu'ils ont réellement eu dans l'eſprit autrefois. C'eſt pour cela qu'on peut avec raiſon les comparer à des Architectes, qui ne laiſſent voir leurs Bâtimens, qu'après en avoir ôté l'échafaudage. Tous les ornemens qui ont été inventés, montrent le cas que

nous faiſons des choſes qui ſervent à nous donner quelque relief. Ne croïez-vous pas que ceux qui pour la prémière fois ont emploïé le rouge ou le blanc pour ſe plâtrer le viſage, & qui ont fait uſage des prémiers faux cheveux, aïent été fort ſecrets, & qu'ils ſe ſoient propoſés d'en impoſer?

Hor. Le fard eſt aujourd'hui regardé en *France*, comme une partie eſſentielle de l'ajuſtement d'une Femme, le Beau Sexe n'en fait plus aucun miſtère.

Cleo. Il eſt ainſi de toutes les ſupercheries de cette nature, dès-qu'elles deviennent ſi connues qu'il n'y a plus moïen de les couvrir. Nous en avons un exemple dans les perruques, que l'on porte publiquement par toute l'*Europe*. Mais ſi ces choſes n'étoient point connues, & que ce fuſſent des ſecrets renfermés entre un petit nombre de gens, la Coquette, dont le teint eſt baſané, ſouhaiteroit de tout ſon cœur qu'on prît pour ſa véritable couleur le plâtre dont elle ſe couvre ridiculement le viſage. De même le Petit-Maître qui eſt chauve, ſeroit charmé qu'on s'imaginât que la perruque ſi bien ajuſtée qu'il porte, eſt ſa chevelure naturelle. Perſonne n'a jamais mis de dents poſtiches, que pour cacher la perte que ſa bouche a ſoufferte.

Hor. Mais les lumières ne ſont-elles pas réellement partie de l'Homme?

Cleo. Sans-contredit, tout comme ſa po-

politeſſe ; mais ces choſes n'appartiennent pas plus à ſa nature, que la belle montre d'or, ou le ſuperbe diamant dont il ſe ſert habilement pour faire eſtimer & reſpecter ſa chère perſonne. Ceux qui ſont le plus admirés par le Monde poli, parce qu'ils ſe plaiſent à tirer vanité des ornemens extérieurs, & qu'ils entendent fort bien la manière de s'habiller à leur avantage, ſeroient au deſeſpoir, ſi on n'enviſageoit pas comme une partie d'eux-mêmes, leurs habits & l'habileté qu'ils ont à ſe bien mettre. Que dis-je ! C'eſt cette ſeule partie qui, avant qu'ils ſoient connus, leur donne entrée dans les meilleures Compagnies, & même dans les Cours des Princes. Il eſt manifeſte que pour y être admis, ou pour en être exclus, je parle des Hommes & des Femmes, on n'en juge que ſur leurs habits. On ne fait aucune attention, ni à leur mérite intrinſeque, ni à leur génie.

Hor. Je vous entends. C'eſt l'amour exceſſif que nous avons pour ce *nous-mêmes*, que nous avons bien de la peine à définir, qui nous a d'abord fait naître la penſée d'orner nos perſonnes : & lorsque nous avons pris le pénible ſoin de corriger, de polir & d'embellir la Nature, le même amour-propre nous empêche de laiſſer voir l'objet orné, ſéparé de ſes ornemens.

Cleo. La raiſon en eſt claire. C'eſt le même *nous-mêmes* que nous aimons, & avant

vant qu'il ſoit orné, & après qu'il eſt orné. Or tout ce qu'on reconnoit y avoir été ajouté, paroît nous rappeller notre nudité *originelle*, & nous reproche nos beſoins naturels; je veux parler des imperfections & de la baſſeſſe où nous naiſſons. On ne ſauroit disconvenir qu'il n'y a point de courage plus utile dans la Guerre, que celui que nous tenons de l'art : cependant le Soldat qui par air & par étude a ſu acquérir de la bravoure, ne pourroit ſouffrir avec patience, après s'être conduit vaillamment dans deux ou trois batailles, qu'on dît que ſa valeur n'eſt pas naturelle; quand même toutes ſes Connoiſſances, & lui-même, ſe ſouviendroient du tems où il étoit un *fieffé Couard.*

Hor. Mais puisque l'amour, l'affection, & la bienveillance que nous avons naturellement pour notre eſpèce, n'eſt pas plus grand que celui que les autres Créatures ont pour la leur, d'où vient, je vous prie, que l'Homme donne de cet amour, dans mille occaſions, des preuves plus marquées, qu'aucun autre Animal?

Cleo. Faut-il s'en étonner? Cela vient de ce qu'il n'y a point d'Animal qui ait autant de capacité & de facilité pour cela. Vous pourriez faire la même queſtion ſur ſa haine. Plus un Homme a de connoiſſances & de richeſſes, & plus il peut faire ſentir aux autres les effets de la paſſion dont

dont il eſt affecté, que cette paſſion ſoit amour ou haine. Moins un Homme eſt civiliſé, moins il eſt éloigné de l'état de ſimple Nature, & moins auſſi il eſt maître des mouvemens que lui inſpire ſon amour.

Hor. On trouve plus d'honnêteté, & moins de tromperies parmi les Nations ſimples, groſſières & ſauvages, que parmi celles qui ſont plus rafinées & plus artificieuſes. Si donc j'avois voulu chercher un amour ſincère & une affection cordiale, je me ſerois adreſſé à ceux qui vivent encore dans la ſimplicité naturelle, plutôt qu'à tout autre.

Cleo. Vous parlez de ſincérité : mais l'amour dont ſuivant moi un Homme ſauvage eſt moins le maître qu'un Homme civiliſé, a été ſuppoſé également réel & ſincère dans l'un & dans l'autre. Les perſonnes artificieuſes peuvent revétir les apparences de l'amour, & affecter une amitié qu'ils n'ont point. Mais auſſi ils peuvent être ſaiſis par la paſſion & par les appétits naturels, tout comme les Sauvages, quoiqu'ils les aſſouviſſent d'une manière fort différente. Ceux qui ſont bien élevés ſe conduiſent fort différemment des Sauvages, dans le choix du manger ou du boire, & dans la manière dont ils prennent leurs repas : on voit la même différence dans leurs amours, lors même que la faim & la concupiſcence ſe font également ſentir dans les uns & dans les autres.

Un

Un Homme artificieux, que dis-je! le plus ruſé de tous les Hypocrites, quelque grand que ſoit d'ailleurs ſon manque de ſincérité, peut aimer ſa Femme & ſes Enfans avec autant de cordialité, que pourroit les aimer l'Homme le plus ſincère. Il s'agit à préſent de vous prouver que les bonnes qualités qu'on attribue ſi généreuſement à notre nature & à toute notre eſpèce, ſont dues à l'art & à l'éducation. Ce qui fait que ceux qui ne ſont pas civiliſés ſont moins en état de diriger les mouvemens de l'amour, c'eſt que leurs paſſions ſont plus inconſtantes & plus paſſagères que celles des perſonnes bien élevées, qui ont apris à ſe procurer leurs aiſes, à jouïr des douceurs de la vie, à s'impoſer des Loix, à ſe laiſſer conduire par le *Decorum* lorsqu'ils y trouvent des avantages, & ſouvent à s'expoſer à de petits inconvéniens pour en éviter de plus grands. Vous trouvez rarement dans la conduite du Vulgaire & de ceux qui n'ont reçu qu'une vile éducation, quelque ſuite, quelque liaiſon, quelque proportion durable. Une Homme & une Femme qui s'aiment réellement, ſe donneront les témoignages les plus marqués de leur affection, & une heure après ils ſe brouilleront pour une bagatelle: & s'il y en a pluſieurs qui ſoient miſérables, il n'en faut point chercher la cauſe ailleurs que dans leur manque de manières & de diſcrétion. L'un par-

parlera ſouvent ſans avoir aucun mauvais deſſein, & par imprudence, juſques à ce qu'il aura excité la bile de l'autre: & comme ils ignorent tous deux l'art de reprimer ce prémier mouvement, ou de l'étouffer, bientôt ils ſe querelleront. Le Mari battra ſa Femme; la Femme verſera des larmes, qui toucheront ſi vivement le Mari, qu'il ſera fâché d'avoir pouſſé les choſes ſi loin. La paix ſe fera, & ils ſeront auſſi bons amis qu'auparavant, ils prendront même la réſolution ſincère de ne jamais plus ſe quereller à l'avenir, & ſe promettront avec toute la ſincérité imaginable que ce ſera pour la dernière fois de leur vie. Toutes ces diverſes révolutions peuvent leur arriver en moins d'une demi-journée, & elles ſeront peut-être répétées chaque mois, & même plus ſouvent, à proportion des ſujets de diſputes qui ſe préſenteront, & du plus ou moins de panchant qu'ils auront l'un & l'autre à la colère. L'affection ne ſauroit long-tems reſter la même entre deux perſonnes qui ne ſont pas artificieuſes: les meilleurs Amis qui vivroient toujours enſemble, ſe brouilleroient bientôt, ſi de part & d'autre ils ne ſe conduiſoient avec beaucoup de diſcrétion.

Hor. J'ai toujours été de votre opinion. De tout tems j'ai été dans la penſée que plus les Hommes étoient civiliſés, & plus ils étoient heureux. Mais com-

comme il n'y a que le tems qui puiſſe polir les Nations, & que le Genre Humain doit néceſſairement avoir été miſérable, avant que les Loix de la Société aïent été rédigées par écrit, ſur quel fondement les Poëtes, & les autres Auteurs s'étendent-ils ſi fort ſur les éloges du Siècle d'Or ? Comment peuvent-ils aſſurer qu'il y eut dans ces anciens tems une paix ſi conſtante & une amitié ſi ſincère ?

Cleo. Par la même raiſon que les Faiſeurs de Généalogies donnent d'illuſtres Ancêtres à des Gens obſcurs, & dont l'extraction eſt inconnue. Comme il n'eſt aucun Mortel d'une illuſtre famille qui ne s'eſtime pour ſon origine, ainſi on ne ſauroit manquer de plaſtre à tous les Membres d'une Société, en exaltant la vertu & le bonheur de leurs Ancêtres. Enfin quelles bornes voulez-vous donner aux fictions des Poëtes ?

Hor. Vous parlez fort clairement, & avec beaucoup de liberté contre toutes les Superſtitions *Païennes*, & vous ne vous laiſſez impoſer par aucune fraude qui en tire ſon origine. Mais dès-qu'il s'agit de quelque ſujet qui fait partie de la Religion *Juive* ou de la *Chrétienne*, vous êtes auſſi crédule que le Vulgaire ignorant & prévenu.

Cleo. Je ſuis fâché que vous aïez de ſemblables idées ſur mon compte.

Hor. Ce que je dis eſt un fait. Un Homme

me qui eſt prêt de jurer tout ce qui eſt dit de *Noé* & de ſon Arche, ne doit pas rire de l'Hiſtoire de *Deucalion* & de *Pyrrha*.

Cleo. Eſt-il auſſi croïable que les Créatures Humaines ſoient ſorties des pierres qu'un vieux Homme & une veille Femme jettoient par deſſus leurs têtes; qu'il l'eſt qu'un Homme & ſa Famille aïent été conſervés avec un grand nombre d'Oiſeaux & de Bêtes, dans un grand Vaiſſeau conſtruit dans ce deſſein?

Hor. Il y a ſans-doute de la partialité dans vos jugemens. Quelle ſi grande différence trouvez-vous entre une pierre & une maſſe de terre, qui rend la maſſe de terre plus propre à devenir une Créature Humaine, que le bloc de pierre? Je puis tout auſſi bien concevoir comment une pierre a pu être changée en Homme ou en Femme, que concevoir comment un Homme ou une Femme ont pu être changés en pierre. Je ne trouve pas plus étrange qu'une Femme ait été changée en arbre, comme on le dit de *Daphné*, ou en marbre comme *Niobé*; que ſi elle avoit été métamorphoſée en colomne de ſel, comme l'a été la Femme de *Lot*. Permettez que je vous faſſe quelques queſtions.

Cleo. Mais ce ſera à condition que je parlerai à mon tour.

Hor. Oui, oui, je vous le promets. Croïez-vous *Héſiode*?

Cleo. Non.

Hor. Les Métamorphoſes d'*Ovide*?

CLEO. Non.

HOR. Vous croïez cependant l'Hiſtoire d'*Adam*, d'*Eve*, & du *Paradis*.

CLEO. Aſſurément.

HOR. Qu'ils furent autrefois produits, & créés tous deux dans leur grandeur naturelle. L'Homme fut tiré de la terre, & la Femme fut formée d'une des côtes d'*Adam*.

CLEO. Je crois tout cela.

HOR. Et qu'auſſi-tôt qu'ils furent faits ils parlèrent, raiſonnèrent, & eurent leur eſprit doué de connoiſſances.

CLEO. Fort bien.

HOR. En un mot, vous croïez l'innocence, les délices, & toutes les merveilles qu'un ſeul Homme a rapporté du Paradis, tandis que vous refuſez d'ajouter foi à des faits qui nous ſont enſeignés par un grand nombre de Perſonnes; je veux parler de la droiture, de la concorde, & du bonheur qui règnoient dans l'Age d'Or.

CLEO. Rien n'eſt plus vrai.

HOR. Permettez-moi de vous faire connoître l'abſurdité qu'il y a dans un jugement auſſi partial. *En prémier lieu*, les choſes naturellement impoſſibles que vous croïez, ſont contraires à votre propre Doctrine, aux idées que vous avez propoſées & que je crois très vraies. En effet, vous avez prouvé qu'il n'étoit pas poſſible qu'un Homme parlât naturellement, & ſans avoir appris à parler; que le raiſonnement, la réflexion, & la pen-

penſée nous venoient par degrés ; & enfin que nous ne connoiſſons rien que ce qui avoit été porté & communiqué à notre cerveau par les organes des ſens. *En ſecond lieu*, il n'y a abſolument rien de contraire à la vraiſemblance dans tout ce que vous rejettez comme fabuleux. L'Hiſtoire & notre expérience journalière nous apprennent que preſque toutes les guerres, & les querelles particulières, qui ont dans tous les ſiècles troublé le Genre Humain, ſe ſont élevées à l'occaſion de la ſubordination, & de la diſtinction entre le *tien* & le *mien* ; & par conſéquent il y a eu des querelles & des conteſtations, avant que la fourberie, la cupidité & la tromperie ſe fuſſent gliſſées dans le Monde, avant que les titres d'honneur, & la diſtinction entre le Serviteur & ſon Maître, fuſſent connus. Qui auroit empêché une multitude d'Hommes modérés de jouïr de tout en commun, ſans diſputes, & dans une amitié & une concorde inaltérable? Ne pouvoient-ils pas vivre contens du fruit de la terre, raſſemblés en un terroir fertile & un climat heureux? Pourquoi ne croïez-vous pas cela?

Cleo. Parce qu'il eſt incompatible avec la nature des Créatures Humaines, qu'un nombre conſidérable puiſſent jamais vivre enſemble bien unis, à moins qu'il n'y ait des Loix & un Gouvernement. Le terrain, le climat aura beau être auſſi excellent que vous pourrez

vous l'imaginer, en vain ils auront tout à ſouhait, jamais ils ne reſteront longtems unis. Mais *Adam* étoit l'ouvrage de Dieu même, ſa production a été ſurnaturelle. Son langage, ſes connoiſſances, ſa bonté & ſon innocence ſont tout auſſi miraculeux, que ſa formation.

Hor. En vérité, Cleomene, vous êtes inſupportable de courir aux miracles, lorsque nous parlons philoſophiquement. Pourquoi ne ſuivez-vous pas la même route, lorſqu'il s'agit de l'Age d'Or? Dites auſſi que les Peuples qui ont vécu dans ce tems-là, étoient heureux par miracle.

Cleo. Il eſt plus probable qu'un miracle ait produit en un certain tems marqué un Homme & une Femme, de qui tout le reſte du Genre Humain eſt ſorti par les voies naturelles, qu'il ne le ſeroit de dire que, par une ſuite continuée de miracles, pluſieurs générations d'Hommes ont pu vivre & agir d'une manière contraire à leur nature. Car cela ſuit évidemment de l'idée que nous avons de l'Age d'Or & de celui d'Argent. Dans les Livres de *Moïſe*, le prémier Homme qui eſt né par les voies naturelles, le prémier qui ſoit né de Femme, en portant envie à ſon Frère & en le tuant, donna un exemple bien frappant de ce que peut le deſir de dominer, que j'ai dit appartenir à notre nature.

Hor.

Hor. Vous ſeriez fâché de paſſer pour un eſprit crédule, cependant vous croïez toutes ces Hiſtoires, celles-là mêmes qui, au jugement de quelques-uns de nos Théologiens, ſont ridicules, ſi on les entend littéralement. Mais je n'inſiſterai pas davantage ſur l'Age d'Or, pourvu que vous abandonniez les idées que vous avez ſur le Paradis. Un Homme de ſens, & un Philoſophe, ne ſauroit pas plus croire l'un que l'autre.

Cleo. Ne m'avez-vous pas dit que vous receviez le Vieux & le Nouveau Teſtament?

Hor. Jamais je n'ai dit que je cruſſe tout ce que ces Livres contiennent, pris dans le ſens littéral. Mais pourquoi, ſur quel fondement croïez-vous qu'il y ait jamais eu quelque miracle?

Cleo. Parce que je ne ſaurois m'en empêcher, & je vous promets de ne jamais prononcer le mot de miracle en votre préſence, ſi ſeulement vous me pouvez faire voir qu'il eſt poſſible que l'Homme ait été produit, & qu'il ait commencé à vivre dans le Monde ſans miracle. Penſez-vous donc qu'il y ait eu un Homme qui ſe ſoit fait lui-même?

Hor. Non ſans-doute; il y a dans cette idée une contradiction manifeſte.

Cleo. Il eſt donc évident que le prémier Homme doit avoir été fait par quelque choſe: & ce que je dis de l'Homme, peut également être dit de la Matière, &

du Mouvement en général. La doctrine d'*Epicure*, que tout a tiré son origine du concours & du mêlange fortuit des Atômes, est monstrueuse, & surpasse en extravagance toutes les autres folies qui aient jamais été débitées.

Hor. On n'a cependant point de preuve démonstrative pour réfuter l'opinion de ces Philosophes.

Cleo. Si quelqu'un s'avisoit de soutenir que le Soleil n'est pas passionnément amoureux de la Lune, il n'y auroit point non plus de démonstration pour le lui prouver. Cependant je crois qu'il est plus indigne de l'entendement humain de croire l'un & l'autre, que de croire la plus puérile de toutes les Histoires qui aient jamais été contées des Fées & des Esprits.

Hor. Mais n'y a-t-il pas un Axiôme qui tient beaucoup de l'évidence mathématique, *Ex nihilo nihil fit*, de rien il ne se fait rien? Or cet Axiôme ne combat-il pas directement, & ne détruit-il pas la Création de rien? Comprenez-vous comment quelque chose peut venir de rien?

Cleo. Je ne comprends pas plus cela, je l'avoue, que je ne comprends l'Eternité, ou la Divinité elle-même. Mais lorsque je ne saurois comprendre ce que ma raison m'assure devoir nécessairement exister, c'est-là une Démonstration, & un Axiôme, qui me prouve très-évidemment que c'est la faute de ma capacité, & des bornes étroites de mon entendement. Le

peu

peu que nous connoiſſons du Soleil & des Etoiles, de leur grandeur, de leur diſtance & de leurs mouvemens, & les lumières plus claires que nous avons des parties les plus groſſières & les plus viſibles des Animaux, de leur économie & de leur ſtructure, nous perſuadent que tout cela eſt l'effet d'une Cauſe intelligente, qui par ſa ſageſſe en a conçu le plan, & qui par ſa puiſſance l'a mis en exécution.

Hor. Quelque grande que ſoit cette ſageſſe, quelque vaſte que ſoit cette puiſſance, toujours ſera-t-il impoſſible de concevoir que ces deux facultés puiſſent ſe déploïer, s'il n'y a point d'objets ſur leſquels elles puiſſent agir.

Cleo. Ce n'eſt pas la ſeule choſe qui ſoit vraie, & que nous ne pouvons concevoir. Comment l'Homme eſt-il venu à exiſter? Cependant nous exiſtons actuellement. La chaleur & l'humidité ſont les effets certains d'une cauſe manifeſte; & quoique ces qualités dominent dans les Minéraux, auſſi-bien que dans les Animaux & les Végétables, cependant elles ne ſauroient produire un ſeul brin d'herbe, s'il n'y a prémièrement de la ſemence.

Hor. Comme & nous mêmes, & toutes les choſes que nous voïons, nous faiſons inconteſtablement partie d'un certain tout, quelques-uns ſont dans la penſée que ce tout, le τὸ πᾶν, l'Univers, exiſte de toute éternité.

Cleo. Ce Syſtême n'eſt ni plus ſatisfai-

ſant, ni plus intelligible que celui d'*Epicure*, qui prétend que tout vient du Hazard, & des mouvemens aveugles des Atômes inſenſibles. Lorsque nous voïons des choſes que notre raiſon nous enſeigne n'avoir pu être produites ſans une ſageſſe & une puiſſance qui ſurpaſſe de beaucoup notre compréhenſion, il ne ſauroit rien y avoir de plus contraire & de plus oppoſé à cette même raiſon, que la penſée que ces Objets qui portent des preuves ſi manifeſtes de ſageſſe & de puiſſance, pourroient être coëternels avec la Sageſſe & la Puiſſance même qui les a conçu & exécuté. C'eſt-là néanmoins le *Spinoſisme* en abrégé: Doctrine qui, après avoir été négligée pluſieurs années, commence à reprendre le deſſus, tandis que les Atômes tombent dans le décréditement. Pour ce qui eſt de l'Athéïsme & de la Superſtition, il y en a de différentes eſpèces, qui ont leurs périodes & leurs révolutions : elles reparoiſſent après avoir été long-tems cachées.

Hor. Pourquoi uniſſez-vous des choſes qui ſont diamétralement oppoſées?

Cleo. Il y a entr'elles plus d'affinité que vous ne vous l'imaginez. Elles ont ſouvent la même origine.

Hor. Quoi? l'Athéïsme & la Superſtition?

Cleo. Oui. Ces deux vices viennent de la même cauſe, je veux dire de la même foibleſſe d'eſprit, de la même incapaci-

cité à diſcerner la vérité, & d'une ignorance naturelle de l'Eſſence Divine. Ceux qui dès leur plus tendre jeuneſſe ont été imbus des principes de la vraie Religion, & qui dans la ſuite ont été négligés à cet égard, riſquent beaucoup de tomber dans l'un ou dans l'autre de ces vices. La différence de leur tempérament, leur différent tour d'eſprit, les diverſes circonſtances où ils ſeront placés, & les Compagnies qu'ils fréquenteront, les jetteront diverſement, mais infailliblement, dans l'un ou dans l'autre. Les petits Génies, ceux qu'on a élevé dans une craſſe & ſtupide ignorance, & les Perſonnes de baſſe condition, celles qui ſont expoſées aux traits de la fortune, celles qui ſont gênées dans leurs principes, les Gens qui avec un petit génie ſont avares, ſont tous naturellement portés à la Superſtition, & en ſont aiſément ſuſceptibles. Il n'eſt abſurdité ſi groſſière, ni contradiction ſi évidente, que la Populace, la plupart des Joueurs & dix-neuf Femmes ſur vingt, ne puiſſent digérer & croire ſur les Cauſes inviſibles. Auſſi voit-on que le gros d'une Nation n'eſt jamais entachée d'Irreligion, & que les Peuples les moins civiliſés ſont en même tems les plus crédules. Les Perſonnes qui ont des talens, de l'eſprit, & qui ſont capables de penſer & de réfléchir; les Défenſeurs de la Liberté; ceux qui s'appliquant aux Mathématiques & à la Philoſophie Naturelle, cherchent

un peu trop à approfondir ; les Perſonnes généreuſes & desintéreſſées qui vivent dans l'aiſe & dans l'abondance, courent au contraire grand risque de tomber dans l'Incrédulité, ſi pendant la jeuneſſe leur éducation a été négligée, & qu'on n'ait pas eu un ſoin particulier de les affermir dans les principes de la vraie Religion. Cela arrivera ſurtout à des Perſonnes de ce caractère, qui auront une vanité & une ſuffiſance pouſſées jusqu'à un certain point. Il eſt même presque certain, qu'elles deviendront Athées ou Sceptiques, ſi elles ont par malheur l'occaſion de faire connoiſſance avec des Incrédules.

Hor. La méthode d'éducation que vous recommandez pour ſoumettre les Hommes à une Opinion, peut être très-propre à faire des Bigots, & à augmenter le crédit des Prêtres. Mais ſi l'on ſe propoſe de former de bons Sujets & d'honnêtes Gens, il faut inſpirer à la Jeuneſſe de l'amour pour la Vertu, la remplir de ſentimens de Juſtice & de Probité, & lui donner de vraies notions ſur l'Honneur & ſur la Politeſſe. Ce ſont-là les vrais ſpécifiques pour guérir la nature de l'Homme, & pour détruire en lui les principes ſauvages de Souveraineté & d'Amour-propre, qui corrompent ſon cœur, & qui le rendent ſi mauvais. Pour ce qui eſt de la méthode que vous preſcrivez, de prévenir de bonne heure les Eſprits ſur les matiè-

tières de Religion, & de forcer la Jeuneſſe à croire, il me paroît qu'il y a en cela plus de partialité & d'abſurdité, que de les laiſſer dépréoccupés & libres de préjugés, juſqu'à ce qu'ils aïent atteint l'âge mûr, & qu'ils ſoient capables de juger & de ſe déterminer par eux-mêmes.

CLEO. C'eſt le plan également beau & impartial dont vous parlez avec tant d'éloge, qui a de tout tems produit & augmenté l'Incrédulité. Rien n'a plus contribué à propager le Déïſme dans ce Roïaume, que le relâchement qui eſt ſurvenu dans l'éducation ſur les Matières Sacrées: car vous ſavez que c'eſt la mode parmi les Perſonnes de diſtinction.

HOR. Notre principal ſoin doit être de procurer l'avantage du Public; & je ſuis très-perſuadé que ce n'eſt ni la bigotterie, ni l'attachement pour une Secte, mais une honnêteté générale, une droiture qui ne ſe dément jamais, & une bienveillance mutuelle, qui contribuent à faire fleurir la Société.

CLEO. Je ne recommande point la Bigotterie; & dans tous les lieux où la Religion Chrétienne ſera enſeignée comme il faut, il n'eſt pas poſſible que la probité, la droiture & la bienveillance y ſoient jamais négligées. Que dis-je! il n'eſt aucune de ces vertus qui puiſſent paſſer pour ſinceres, ſi elles ne procèdent de ce principe. Tout Homme qui ne croit pas la Vie à venir, ne doit point ſe croire obligé d'être

tre ſincère pendant la Vie préſente; un ſerment même ne ſauroit le lier.

HOR. Qu'y a-t-il, je vous prie, dans un Hypocrite qui l'autoriſe à violer un ſerment?

CLEO. On ne reçoit point le ſerment d'un Homme, s'il eſt connu qu'il l'ait une fois fauſſé. Il eſt impoſſible que je puiſſe être trompé par un Hypocrite, lorsqu'il m'avertit qu'il l'eſt; & je ne croirai jamais qu'un Homme eſt Athée, à moins qu'il ne l'avoue lui-même.

HOR. Je ne crois pas qu'il y ait des Athées dans le monde.

CLEO. Il n'eſt pas raiſonnable de diſputer ſur les mots; mais notre Déïſme moderne ne donne pas meilleure opinion de la ſincérité de ſes Sectateurs, que l'Athéiſme. Un Homme qui reconnoiſſant l'Exiſtence de Dieu, & même une prémière Cauſe intelligente, n'eſt d'aucun uſage ni à lui-même, ni aux autres, s'il nie une Providence & une Vie à venir.

HOR. Après tout, je ne crois pas que la Vertu ſoit plus compatible avec la Crédulité qu'avec l'Incrédulité.

CLEO. La Vertu devroit être plus compatible avec la Crédulité, & même elle le ſeroit, ſi nous étions conſtans avec nous-mêmes: & ſi les Hommes étoient dirigés dans leurs actions par les principes où ils ſont, & par les idées qu'ils profeſſent, tous les Athées ſeroient des Scélérats du prémier ordre, tandis que les Superſtitieux ſeroient des

Saints

Saints à canoniſer. L'expérience dément ces conjectures. Il ſe trouve des Athées d'une ſaine Morale, & des Superſtitieux qui ſont de grands Fripons. Que dis-je! je ne crois pas qu'il y ait de ſcélérateſſe dont l'Athée le plus vicieux puiſſe ſe rendre coupable, à laquelle un Homme ſuperſtitieux ne ſe puiſſe auſſi abandonner. Je n'en excepte pas même l'impiété: car rien de plus commun aux Joueurs & aux Gens de néant, que de faire des imprécations, quoique ces gens-là croient aux Eſprits, & qu'ils aïent peur du Démon. Je n'ai pas de la Superſtition une meilleure opinion, que de l'Athéiſme: auſſi mon but étoit-il de nous prémunir, & de nous mettre en garde contre l'un & l'autre de ces principes; & il n'eſt point à mon avis d'antidote naturel & humain auſſi puiſſant & auſſi efficace contre ces deux poiſons, que celui que j'ai indiqué. Pour ce qui eſt de notre deſcente d'*Adam*, je ne voudrois pas être un Croïant, & ceſſer en même tems d'être une Créature raiſonnable. Voici donc ce que j'ai à répondre ſur ce ſujet. Nous ſommes certains que l'Entendement Humain a ſes bornes; & à l'aide de la plus légère réflexion, nous pouvons également nous convaincre que ce ſont uniquement les bornes étroites où notre entendement eſt renfermé, qui nous empêchent de découvrir notre origine par le ſecours de notre pénétration. Cela étant ainſi, nous devons conclure que pour con-

connoître au juſte notre origine, dont la découverte nous eſt de grande importance, il faut que nous croïions quelque choſe. Il ne s'agit plus que de ſavoir qui nous devons croire, & quelles ſont les choſes ſur leſquelles nous recevrons ce témoignage. Si je ne pouvois vous démontrer que *Moïſe* a été divinement inſpiré, vous ſeriez forcé de convenir qu'il n'eſt jamais rien arrivé de plus extraordinaire, qu'un Homme dans un ſiècle très-ſuperſtitieux, élevé parmi les Idolâtres les plus groſſiers, parmi des Perſonnes qui avoient de la Divinité les notions les plus abominables, ait jamais pu, ſans aucun ſecours ſurnaturel, & par ſa propre capacité, découvrir les choſes les plus cachées, & les vérités les plus importantes. Car non ſeulement *Moïſe* avoit une profonde connoiſſance de la Nature Humaine, come cela paroît par le Décalogue; mais encore il ſavoit que l'Univers avoit été tiré de rien, il connoiſſoit l'unité & l'immenſe grandeur d'une Puiſſance inviſible qui a créé l'Univers; il enſeignoit ces vérités aux *Iſraélites* quinze ſiècles avant qu'il y eût ſur la Terre aucune Nation auſſi éclairée. De plus, il eſt inconteſtable que l'Hiſtoire que nous donne *Moïſe* du commencement du Monde, & de l'origine du Genre Humain, eſt la plus ancienne & la plus vraiſemblable de toutes celles que nous connoiſſons; & que ceux qui ont écrit après lui ſur le même

me

me ſujet, paroiſſent pour la plupart avoir aſſez mal copié cet ancien Ecrivain. Enfin on ne ſauroit diſconvenir, que les circonſtances qui ſemblent n'avoir pas été tirées de *Moïſe*, & qu'on trouve dans *Sommona-Codom*, *Confucius* *, & autres, ne ſoient moins raiſonnables, & cinquante fois plus extravagantes & incroïables, que tout ce qui eſt révélé dans le *Pentateuque*, en faiſant même abſtraction de la Foi & de la Religion. Après donc avoir peſé chaque Syſtême qui a été propoſé, nous trouverons que puiſque nous avons eu un commencement, rien n'eſt plus raiſonnable ou plus convenable au bon-ſens, que de tirer notre origine d'un Etre dont la puiſſance incompréhenſible nous a créés, & qui a été le prémier Moteur de toutes choſes.

Hor. Je n'ai jamais entendu perſonne qui eût de la Divinité des idées plus relevées, & des ſentimens plus nobles que ceux que vous faites paroître de tems en tems. Lorsque vous liſez les Ecrits de *Moïſe*, dites-moi, je vous prie, ſi vous ne trouvez pas diverſes choſes dans le Paradis Terreſtre, & dans la Converſation de Dieu avec *Adam*, qui vous paroiſſent baſſes, indignes de la Divinité, incompatibles avec les idées ſublimes que nous nous formons communément de l'Etre Suprême ?

Cleo.

* Ce ſont deux Philoſophes fameux, le prémier chez les *Siamois*, & le ſecond chez les *Chinois*.

Cleo. Je l'avoue ſans peine: non ſeulement j'ai autrefois penſé ainſi, mais encore pendant long-tems j'ai été embarraſſé de cette difficulté. Mais je conſidère d'un côté, que plus les Connoiſſances Humaines ſe perfectionnent, & plus la Sageſſe Divine paroît parfaite & accomplie dans toutes les choſes que nous pouvons connoître. D'un autre côté je m'apperçois que les Découvertes qu'on a faites juſques-ici, ſoit par hazard, ſoit par habileté, ſont peu de choſes, conſidérées ou par rapport à leur nombre, ou par rapport à leur importance, ſi on les compare à la multitude de Vérités encore plus importantes qui juſques à nos jours ſont reſtées couvertes d'un voile épais & impénétrable. Remplis de ces idées, je ne puis m'empêcher de croire que les choſes que nous regardons comme des imperfections & des défauts, ne ſoient fondées ſur des raiſons très-ſages, qui ſont actuellement, & qui peut être ſeront à jamais inconnues aux Hommes.

Hor. Mais pourquoi ne pas ſe débarraſſer de ces difficultés? Rien n'eſt plus facile que de les réſoudre, en diſant avec le Docteur *Burnet*, & divers autres, que toutes ces choſes ſont des allégories, qui doivent être entendues dans un ſens figuré.

Cleo. Je ne blâme point cette méthode, je louérai toujours les ſoins que ſe donneront les Savans pour tâcher de concilier les Myſtères de notre Religion avec

avec la Raiſon Humaine, & de les rendre probables. Mais je ſuis fermement dans la penſée, qu'il n'eſt perſonne qui puiſſe rejetter quoi que ce ſoit de tout ce qui eſt dit dans le *Pentateuque*, entendu dans le ſens le plus littéral. Je défie tout Eſprit Humain de faire, ou d'inventer une Hiſtoire, la mieux concertée qu'on le voudra, ſur la manière dont l'Homme eſt venu dans le Monde, contre laquelle on ne puiſſe faire des objections auſſi fortes que jamais les Ennemis de notre Religion en aïent fait contre le récit qu'en donne *Moïſe*; pourvu qu'on me permît de prendre à l'égard de leur Hiſtoire, reconnue pour controuvée, la même liberté qu'ils prennent à l'égard de la Bible, avant que d'apporter le moindre argument capable d'en ébranler la véracité.

Hor. Cela peut fort bien être: mais comme c'eſt l'Age d'Or qui nous a conduits à cette longue digreſſion, nous reviendrons à notre ſujet, ſi vous m'en croïez. Combien de tems, combien de générations faudra-t-il, à votre avis, pour rendre civiliſée une Nation qui deſcendroit d'un Couple auſſi ſauvage que celui que vous avez ſuppoſé?

Cleo. Il n'eſt pas facile de le déterminer, ou plutôt la choſe eſt impoſſible. De ce que j'ai dit juſqu'à préſent, il eſt manifeſte que la Famille qui ſortiroit d'une pareille ſouche, ſeroit diviſée, réunie, & diſperſée pluſieurs fois, avant que le

tout, ou quelque partie eût pu acquérir quelque degré de Politeſſe. Les Gouvernemens les mieux conſtitués ſont ſujets à des révolutions, & il faut pluſieurs choſes réunies pour retenir des Hommes ſauvages aſſez long-tems enſemble afin de les rendre une Nation civiliſée.

Hor. La formation d'une Nation n'eſt-elle pas due en bonne partie à la différence qu'il y a dans l'eſprit & le génie du Peuple?

Cleo. Il n'eſt rien de tout ce qui dépend du Climat, qui ne ſoit bientôt corrigé par un habile Gouvernement. Le courage & la poltronnerie dépendent abſolument de l'exercice & de la diſcipline. Les Arts & les Siences naiſſent rarement avant les Richeſſes, ils fleuriſſent plutôt ou plus tard, ſuivant l'habileté des Conducteurs, l'état du Peuple, & les occaſions qu'il a de ſe perfectionner: mais le prémier de ces points eſt le capital. C'eſt une grande tâche, que de conſerver, au milieu de diverſes Perſonnes dont les vues ſont différentes, la paix & la tranquilité, & de les faire travailler à l'intérêt commun. Il n'eſt rien dans toutes les affaires humaines qui demande une plus vaſte connoiſſance, que l'Art de gouverner.

Hor. Suivant votre Syſtême cela doit être encore plus difficile, que de protéger les Hommes contre la Nature Humaine.

Cleo. Ce ſeroit-là une choſe bien difficile, avant que l'on eût exactement connu

-la

la Nature. Il n'y a que le tems qui puiſſe découvrir le vrai uſage des paſſions, & former un Politique qui faſſe ſervir toutes les foibleſſes des Membres pour donner de la force à tout le Corps, & qui par une conduite adroite puiſſe tourner *les vices des Particuliers à l'avantage du Public.*

Hor. Ce doit être une choſe très-avantageuſe à un ſiècle, quand il y eſt né pluſieurs Perſonnes extraordinaires.

Cleo. La grandeur du génie ne contribue pas autant à former de bons Legiſlateurs, que l'expérience. *Solon*, *Lycurgue*, *Socrate* & *Platon* ont tous voïagé pour acquérir ces connoiſſances, qu'ils ont communiquées aux autres. Les Loix les plus ſages que les Hommes ont inventées, ſont pour l'ordinaire dues aux ſubterfuges dont des Scélérats ſe ſervent pour éluder par leurs artifices la force des Ordonnances antérieures, qui avoient été faites avec peu de précaution.

Hor. Je crois que l'invention du Fer, & l'art de tirer des Métaux des Mines, ont beaucoup contribué à perfectionner la Société. Sans cela les Hommes n'auroient point d'outils pour l'Agriculture.

Cleo. Le Fer eſt certainement d'une grande utilité. Mais les Coquilles, les Cailloux, & le Bois durci au feu peuvent aiſément tenir la place du Fer; ſi ſeulement les Humains peuvent avoir la paix, vivre tranquiles, & joüir du fruit de leurs labeurs. Auriez-vous jamais cru qu'un

Homme qui auroit été privé des deux mains, eût pu se faire la barbe à lui-même, former bien les lettres, coudre & se servir d'aiguille & de fil avec les pieds? Nous en avons cependant été témoins. Quelques Personnes de nom ont dit que les Habitans du *Mexique* & du *Pérou* avoient toutes les marques d'un Peuple très-récent; parce que lorsque les *Européens* vinrent chez eux pour la prémière fois, ces *Américains* ne connoissoient presque aucune des choses qui nous paroissent très-faciles à inventer. Mais quand on considère qu'il n'y avoit personne dont ils pussent emprunter la moindre découverte, & qu'ils manquoient entièrement de Fer, on doit s'étonner comment ils ont pu s'élever au point de perfection où nous les avons trouvés. *Prémièrement* il est impossible de savoir combien de tems les Multitudes se sont inquietées réciproquement, avant que la découverte de l'Ecriture ait mis en état de coucher par écrit des Loix. Les grands vuides que l'on apperçoit dans l'Histoire, nous apprennent, *en second lieu*, qu'il y a plusieurs évènemens, & plusieurs espaces de tems, dont la mémoire s'est absolument perdue. Les guerres & les divisions peuvent détruire les Nations les plus civilisées en les dispersant, & causer dans les Arts & dans les Siences les mêmes ravages qu'elles causent sur les Villes & sur les Palais. Le violent desir que tous les Hommes apportent

tent en naiſſant pour dominer, ſans en avoir la capacité, a été une ſource abondante de Bien & de Mal. Les invaſions & les perſécutions qui ont mêlé & diſperſé notre Eſpèce, ont produit d'étranges changemens dans le Monde. Quelquefois elles ont diviſé de vaſtes Empires en pluſieurs parties, qui ont produit de nouveaux Roïaumes & de nouvelles Principautés. Dans d'autres occaſions on a vu de grands Conquérans ranger ſous leur domination, dans l'eſpace de peu d'années, des Nations différentes. La décadence de l'Empire *Romain* ſeule a pu nous apprendre que les Arts & les Siences périſſent plus aiſément, & ſe perdent beaucoup plutôt que les Bâtimens & les Inſcriptions : nous avons vu qu'un déluge d'ignorance pouvoit couvrir la face de certains Païs, ſans qu'ils fuſſent devenus déſerts.

Hor. Mais qu'eſt-ce enfin qui élève des Villes opulentes, & des Nations puiſſantes de ſi petits commencemens ?

Cleo. La Providence.

Hor. Mais la Providence met en uſage des moïens viſibles : je cherche les inſtrumens par lesquels elle opère.

Cleo. Vous avez pu voir dans la Fable des Abeilles les principales choſes qui ſont néceſſaires pour agrandir les Nations. La Politique, l'Art du Gouvernement eſt abſolument bâti ſur la connoiſſance de la Nature Humaine. Le but que

doit principalement ſe propoſer un Politique, eſt d'un côté d'encourager, & même, s'il ſe peut, de récompenſer toutes les actions bonnes & utiles ; comme auſſi de punir, ou tout au moins de décourager tout ce qui eſt nuiſible & contraire à la Société : & pour particulariſer les objets principaux de ſes ſoins continuels, il devroit faire tout ſon poſſible pour bannir la Colère, la Convoitiſe & l'Orgeuil, qui peuvent produire une infinité de maux : & non ſeulement cela, mais il doit encore donner ſes ordres pour prévenir & pour détruire toutes les machinations & les artifices infinis, que l'Avarice & l'Envie peuvent mettre en uſage pour porter du préjudice au Prochain. Si vous ſouhaitez d'être convaincu de ces vérités, occupez-vous pendant un mois ou deux à conſidérer & à examiner en détail tous les Arts, toutes les Siences, tous les Commerces, tous les Métiers, & toutes les Occupations qu'on voit dans une Ville comme *Londres* ; faites enſuite attention ſur toutes les Loix, les Défenſes, les Ordonnances, & les Reſtrictions qu'on a jugé abſolument néceſſaires pour empêcher & les Particuliers, & les Communautés compoſées de perſonnes dont les emplois ſont ſi différens ; *prémièrement*, de rompre la paix publique, & de troubler la proſpérité de la Nation ; *ſecondement* de ſe faire du tort les uns aux autres, ſoit par des voies directes & ouvertes, ſoit par

par des voies indirectes & cachées. Cet examen détaillé vous apprendra que le nombre de clauſes & des conditions inventées pour diriger, comme il faut, une Ville grande & floriſſante, ſurpaſſent tout ce que l'imagination la plus vive pourroit ſe former. Cependant elles tendent toutes au même but, je veux dire à plier, à reprimer & à diſſiper les paſſions desordonnées, & les foibleſſes pernicieuſes de l'Homme. Vous trouverez d'ailleurs, & c'eſt ce qu'il y a ici de plus admirable, que la plus grande partie des articles de cette immenſe quantité de Règles paroiſſent partir d'une ſageſſe conſommée, dès-qu'elles ſont bien entendues.

Hor. Comment donc des Règlemens ſi ſages auroient-ils été faits, s'il n'y avoit eu des Perſonnes diſtinguées par leurs talens & par leur génie ?

Cleo. De toutes les choſes dont je parle, il y en a fort peu qui ſoient l'ouvrage d'un ſeul Homme, ou d'une ſeule Génération. Pour la plupart, elles ſont le produit & l'ouvrage réunis de pluſieurs ſiècles. Rappellez-vous ce que j'eus l'honneur de vous dire dans notre troiſième converſation ſur l'Art de conſtruire des Vaiſſeaux, & ſur celui de la Politeſſe. La ſageſſe en queſtion n'eſt point le fruit d'un entendement pénétrant, ou de quelques méditations profondes ; mais elle tire ſa ſource d'un diſcernement éclairé, acquis par une longue expérience,

& formé par un grand nombre d'obſervations faites ſur les affaires du Monde. Cette eſpèce de ſageſſe, jointe au tems, pourra amener les choſes à un point de perfection, qu'il n'y aura pas plus de difficulté à gouverner une vaſte Ville, qu'il n'y en a, pardonnez-moi la baſſeſſe de la comparaiſon, à faire des bas au métier.

Hor. La comparaiſon eſt aſſurément fort baſſe.

Cleo. Cependant je ne ſache rien à quoi les Loix & les Conſtitutions d'une Ville bien ordonnée puiſſent être plus juſtement comparées, qu'à l'Art de faire des bas au métier. D'abord le métier paroît compliqué, & inintelligible: cependant les effets en ſont également exacts & beaux, & l'ouvrage auquel il contribue eſt d'une régularité étonnante: exactitude qui eſt ſurtout due, pour ne pas dire qu'elle eſt toute due à l'heureuſe invention de la machine. Car par ſon ſecours le plus habile Faiſeur de bas ne ſauroit nous fournir de meilleur ouvrage que le plus mal-adroit & le plus ſtupide Ouvrier, qui n'apprendroit ſa profeſſion que depuis ſix mois.

Hor. Toute baſſe que ſoit votre comparaiſon, il faut avouer qu'elle illuſtre conſidérablement votre penſée.

Cleo. Tandis que vous parliez, il m'en eſt venu dans l'eſprit une autre, qui eſt encore meilleure. Il eſt commun aujourd'hui

d'hui d'avoir des Horloges qui jouent différens airs avec beaucoup d'exactitude. L'application & la peine qu'il a fallu avant que d'avoir amené cette découverte au point de perfection où elle eſt actuellement, ne peuvent qu'exciter notre étonnement. Combien de fois n'a-t-on pas été obligé de faire & de défaire l'Ouvrage ! Combien d'eſſais inutiles ! Il y a dans le Gouvernement d'une Ville floriſſante qui a ſubſiſté pendant pluſieurs ſiècles, quelque choſe d'analogue à cela. Toutes les parties de ſes conſtitutions, même les plus frivoles & les plus petites, ont demandé beaucoup de tems, de peine & de réflexions : & ſi vous étudiez l'hiſtoire d'une telle Ville depuis ſes commencemens, vous trouverez que le nombre des changemens, des corrections, des additions, des révolutions qui ont été faites, & dans les Loix & dans les Ordonnances par lesquelles on la gouverne, eſt prodigieux. Mais dès-qu'une fois ces Etabliſſemens ont été portés à une certaine perfection, & telle que l'art & la ſageſſe humaine peut leur procurer, alors la Machine joue presque d'elle-même, il ne faut pas plus d'habileté pour la faire marcher, qu'il n'en faut pour faire carillonner une Horloge. Lorsque la Conſtitution du Gouvernement d'une grande Ville eſt bien diſpoſée, & que tout eſt en train, les Magiſtrats n'ont qu'à ſuivre le courant, & les affaires continue-

ront pendant long-tems à aller comme il faut, quand même il n'y auroit parmi eux aucun Homme ſage & entendu : il ſuffit que la Providence veille ſur cette Ville, de la même manière qu'elle y a veillé juſqu'-à-préſent.

Hor. Quand même j'accorderois que le Gouvernement d'une grande Ville eſt fort aiſé, dès-qu'une fois il eſt bien établi, il ne s'enſuivroit point qu'il en fût de même des Etats & des Royaumes entiers. N'eſt-ce pas un grand bonheur pour une Nation, que toutes les Places d'honneur, & les prémiers Emplois ſoient remplis par des Perſonnes de mérite, de probité & de vertu, qui ſoient capables d'application ?

Cleo. Sans-doute ; ajoutez-même de ſience, & qui à beaucoup de modération & de frugalité joignent de la candeur & de l'affabilité. Mais examinez les choſes auſſi attentivement qu'il vous ſera poſſible, toujours ſera-t-il vrai que ces Places ne ſauroient reſter vuides, & que les Emplois doivent être remplis par ceux qu'on peut trouver.

Hor. Vous paroiſſez inſinuer qu'il y a très-peu de Grands Hommes dans la Nation.

Cleo. Je ne parle point de notre Nation en particulier, mais de tous les Etats & Royaumes du Monde. Ce que je voulois dire, c'eſt que chaque Nation eſt intéreſſée à avoir ſon Gouvernement domeſti-

tique, & toutes les branches de l'Administration Civile ſi ſagement diſpoſées, que tout Homme d'une capacité & d'une réputation médiocre puiſſe être en état de deſſervir les plus grands Poſtes.

Hor. Cela eſt abſolument impoſſible, au moins dans une Nation comme la nôtre. Comment feriez-vous pour avoir des Juges & des Chanceliers?

Cleo. L'étude des Loix eſt fort pénible & fort ennuïante; mais auſſi la profeſſion en eſt lucrative, on y attache de grands honneurs. D'où il ſuit très-naturellement, qu'il n'y a que peu de Perſonnes qui s'y diſtinguent, & encore ne ſont-ce que des Perſonnes qui avec quelque talent ont eu beaucoup d'application. Or tout bon Légiſte, qui n'eſt pas perdu de réputation pour ſa friponnerie, peut toujours être bon Juge, dès-qu'il ſera & aſſez vieux & aſſez grave pour ſe donner un air reſpectable. Il faut à-la-vérité de plus grands talens pour faire un Chancelier. Non ſeulement il doit être bon Légiſte & Honnête Homme, on demande encore de lui une connoiſſance univerſelle, & une grande pénétration. Mais il n'y a qu'un Chancelier. Or ce que nous avons dit de la Loi, & du pouvoir que l'ambition & l'amour du gain ont ſur le Genre Humain, me perſuade qu'il eſt moralement impoſſible, ſuivant le cours des choſes, que parmi ceux qui travaillent à la Chancelerie, il

ne

ne ſe rencontre toujours quelque Perſonne capable de garder les Sceaux.

Hor. Chaque Nation n'a-t-elle pas auſſi beſoin de Grands Hommes pour les Négociations publiques, & des Perſonnes de grande capacité pour remplir les fonctions d'Envoyés, d'Ambaſſadeurs & de Plénipotentiaires ? Ne doit-il pas y en avoir encore d'autres en Cour, qui ſoient en état de traiter avec les Miniſtres Etrangers ?

Cleo. Tout ce que vous dites-là eſt certain, toute Nation doit avoir de telles Perſonnes ; mais je m'étonne que les Compagnies que vous avez fréquentées, & en *Angleterre*, & dans les Païs étrangers, ne vous aïent pas convaincu, que les fonctions dont vous parlez ne demandent point des talens extraordinaires. Parmi les Gens de qualité qui ſont élevés dans les Cours des Princes, tous ceux qui ont des talens médiocres doivent être adroits & entreprenans, qualités qui ſont ſurtout d'uſage dans les Conférences & dans les Négociations.

Hor. Une Nation auſſi endettée à tous égards, & chargée de tant de taxes que la nôtre, demande des Perſonnes qui ſoient parfaitement au fait de tous ſes fonds & de tous ſes revenus. Or c'eſt-là une connoiſſance qu'on ne ſauroit acquérir ſans avoir de bons talens naturels, & ſans une application ſoutenue. D'où je conclus que celui qui dirige les Affaires de la Tréſorerie, occupe un Poſte très-important, &

& en même tems d'une difficulté infinie.

Cleo. Je ne ſuis point de cet avis. La plupart des Emplois Publics ont réellement moins de difficultés pour ceux qui les rempliſſent, que ne le croient ceux qui ne les ont jamais poſſédés, & qui ne peuvent les regarder que de loin. Si un Homme de ſens voïoit pour la prémi ère fois, pendant une couple d'heures de ſuite, tourner deux ou trois broches bien garnies, & qu'il ne vît ni le tournebroche, ni les contrepoids, étrangement ſurpris de ce phénomène dont il n'auroit jamais ouï parler, ne croiroit-il pas qu'il faut une adreſſe peu commune pour produire un effet ſi merveilleux? Il y a dix à parier contre un, qu'il auroit une plus grande opinion du Cuiſinier & du Marmiton, qu'ils ne le mériteroient en effet. Dans tout ce qui regarde la Tréſorerie, à-peine y en a-t-il la dixième partie qui dépende de l'habileté de ceux qui y travaillent; les neuf autres dépendent uniquement de la conſtitution de cette Chambre; conſtitution qui a très-bien pourvu *prémièrement*, que les Perſonnes privilégiées, à qui le Roi en donneroit la Surintendance, ne fuſſent pas trop chargées, ni incommodées de leurs fonctions; en *ſecond lieu*, que l'Etat ne riſquât pas beaucoup à ſe confier en eux. En diviſant les fonctions d'un Emploi d'une très-grande étendue & les ſubdiviſant, on rend ſi aiſées & ſi déterminées les occupations de tous les Particuliers, qu'il n'eſt preſque pas poſſible

ble qu'il y faſſe des fautes, pour peu qu'ils y ſoient accoutumés: & d'un autre côté, on a ſi bien limité leur pouvoir, on a ſi bien ménagé la confiance qu'on a en ce Corps, la fidélité de chacun des Officiers a été placée dans un ſi grand jour, que toutes leurs friponneries ſont d'abord découvertes. C'eſt ainſi que les Affaires les plus importantes & les plus compliquées peuvent être conduites ſurement, & expédiées par des Hommes ordinaires, qui mettent leur ſouverain bien dans les Richeſſes & dans le Plaiſir. Ce ſont-là les moïens par leſquels on conſerve dans un grand Emploi, & dans toutes ſes parties, une régularité & un ordre étonnant; tandis que l'économie entière en paroît extraordinairement embarraſſée & compliquée, non ſeulement aux Etrangers, mais encore à la plus grande partie des Officiers qui y ſont emploïés.

Hor. Il eſt certain que le plan & l'économie de notre Tréſorerie a été merveilleuſement imaginé, pour prévenir les fraudes & les uſurpations de toute eſpèce: mais auſſi le Chef, qui met tout en mouvement, a une beaucoup plus grande liberté.

Cleo. Comment cela? Le Tréſorier, ou ſi ſon Emploi eſt rempli par un Subdélégué, le Chancelier de l'*Echiquier* n'eſt pas moins ſujet aux Loix, & n'a pas plus le pouvoir de diſtraire des ſom-

mes,

mes, que le plus petit Sécretaire qui travaille ſous lui.

Hor. L'ordre du Roi ne les met-il pas à couvert de toute recherche?

Cleo. Oui, à l'égard des ſommes dont le Roi a droit de diſpoſer, ou du païement de l'argent dont le Parlement a marqué l'uſage: mais pour tous les autres cas, l'ordre du Roi ne les diſculpe point: de ſorte que ſi le Roi, qui ne peut jamais faire de faute, étant trompé par quelqu'un, donnoit inconſidérément au Tréſorier un ordre de livrer des ſommes contraires à l'ordre, ou ſans un ordre exprès de ſes Commettans, le Grand-Tréſorier en ſeroit reſponſable.

Hor. Mais il y a d'autres Poſtes, ou au moins il y en a toujours un de plus grande importance, & qui demande une plus vaſte capacité qu'aucun de ceux que vous avez nommés.

Cleo. Je vous demande pardon. Comme l'Emploi de Chancelier, ou de Garde du Grand Sceau eſt le plus haut en dignité, auſſi ſes fonctions demandent-elles plus d'habileté que tout autre.

Hor. Que dites-vous du Prémier Miniſtre qui gouverne tout, & qui agit immédiatement ſous le Roi?

Cleo. Cet Emploi n'eſt point fondé ſur notre Conſtitution, qui a très-ſagement diviſé en diverſes branches le Gouvernement de l'Etat.

Hor. Qui donnera donc les ordres & les

les inſtructions aux Amiraux, aux Généraux, aux Gouverneurs, & à tous nos Miniſtres dans les Cours étrangères ? Qui doit prendre ſoin des intérêts du Roi dans le Royaume, & de ſa ſureté ?

Cleo. Le Roi lui-même & ſon Conſeil, ſans lequel on a ſuppoſé que l'Autorité Roïale n'agiſſoit point, doivent avoir l'œil ſur tout cela, & tout conduire ; de manière que tout ce que le Roi ne trouve pas à propos d'exécuter par lui-même, regarde naturellement ceux à qui les Loix le donnent évidemment. Pour ce qui eſt des intérêts du Roi, ils ſont les mêmes que ceux de la Nation. Il a des Gardes qui prennent ſoin de ſa perſonne ; & toutes les affaires, de quelque nature qu'elles ſoient, qui peuvent ſurvenir ou dans le Royaume ou à la Nation, ſont toutes ſous la direction & l'inſpection de quelqu'un des Grands Officiers de la Couronne, qui tous ſont connus, diſtingués, & ornés de leurs titres reſpectifs ; & je puis vous aſſurer que parmi ces Officiers, il n'y en a aucun qui porte le nom de Prémier Miniſtre.

Hor. Mais pourquoi uſez-vous avec moi de colluſion & de prévarication ? Vous ſavez, Cleomene, & tout le monde le ſait & le voit, qu'il y a un tel Miniſtre. Il ſeroit même très-facile de prouver que de tout tems il y en a eu de pareils : & dans la ſituation où ſont les choſes, il ne me paroît pas que le Roi

puiſſe

puiſſe s'en paſſer. Dans le Royaume il y a une grande quantité de Perſonnes peu affectionnées au Gouvernement, & les Membres du Parlement doivent être choiſis avec un grand ſoin. Il importe donc qu'on ait l'œil ſur les Elections. Aujourd'hui, en un mot, il faut mille choſes pour faire échouer les pernicieux deſſeins des mal intentionnés, & des mécontens, & pour empêcher le retour du *Prétendant*. Or tout cela ne demande-t-il pas une grande pénétration, des talens peu communs, auſſi bien que du ſecret & de l'activité?

Cleo. Quelque ſincère que puiſſe paroître la manière dont vous défendez ces choſes, je ſuis très-perſuadé, Horace, par vos principes mêmes, que vous avez deſſein de badiner. Ce n'eſt point à moi à juger de ce que demandent nos affaires: & comme je ne veux point gloſer ſur la conduite, & blâmer les actions des Princes & de leurs Miniſtres, auſſi ne prétends-je ni juſtifier, ni défendre aucun Emploi, que ceux qui ont leur fondement dans la conſtitution de l'Etat.

Hor. C'eſt tout ce que j'attends de vous. Dites-moi ſeulement, ſi vous ne croïez pas qu'un Homme qui a ſur les bras, & qui peut porter ce peſant fardeau, & toutes les affaires de l'*Europe*, doive néceſſairement être un génie prodigieux, dont la connoiſſance univerſelle ſert à éclairer une habileté extraordinaire.

Cleo. Il eſt certain qu'une Homme, re-

revétu d'une auſſi grande puiſſance, & d'une autorité auſſi étendue qu'en ont pour l'ordinaire ces Miniſtres, eſt néceſſairement obligé de faire belle figure, & de ſe diſtinguer au deſſus de tous les autres Sujets. Mais je ſuis d'avis qu'il y a toujours dans le Royaume cinquante Hommes, qui, s'ils étoient emploïés, ſeroient très-capables de remplir ce Poſte, & y brilleroient même après quelque expérience, en comparaiſon d'un qui ſeroit également propre à être Grand Chancelier de la *Grande-Bretagne.* Un Prémier Miniſtre a un avantage infini d'être tel, & d'être connu pour tel par tous les Corps, & d'être traité comme tel. Une Perſonne qui dans chaque Emploi, & dans toutes les parties de ces Emplois, a le pouvoir & la liberté de demander & de voir ce qu'il lui plaît, acquiert plus de connoiſſance, & peut parler de tout avec plus d'exactitude que toute autre Perſonne, quand même elle ſeroit beaucoup mieux verſée dans les Affaires, & qu'elle auroit dix fois plus de capacité. Il eſt preſque impoſſible qu'un Homme actif, qui a reçu quelque éducation, & qui ne manque ni d'eſprit ni de vanité, puiſſe jamais ne pas paroître ſage, vigilant & habile, lorſqu'il a l'occaſion de profiter, autant qu'il le ſouhaite, de la fineſſe & de l'expérience, de la diligence & du travail de tous ceux qui ſont emploïés dans le Gouvernement. Si d'ailleurs il a aſſez d'ar-

d'argent, il pourra entretenir une correſpondance étroite dans tous les quartiers du Royaume, & connoître tout ce qui s'y paſſe: ainſi il n'y aura preſque aucune Affaire Civile ou Militaire, Etrangère ou Domeſtique, dans laquelle il ne puiſſe avoir une très-grande influence, ſoit pour la faire réuſſir, ſoit pour la faire échouer.

Hor. Il me paroît qu'il y a beaucoup de vraiſemblance dans ce que vous dites: mais, à vous dire vrai, je commence à ſoupçonner que ſi vous m'avez ſi ſouvent fait entrer dans votre opinion, cela vient de votre dextérité à placer les objets dans le point de vue où vous les avez vous-même vus, & de la grande habileté que vous avez pour avilir les choſes eſtimables, & pour dire du mal du mérite.

Cleo. Je vous proteſte que je parle très-ſérieuſement.

Hor. Lorsque je réfléchis ſur tout ce qui ſe préſente à mes yeux, & qui ſe paſſe tous les jours entre les Miniſtres d'Etat & les Politiques, je ne doute point que vous ne ſoïez dans l'erreur. Combien de ſtratagêmes, de moïens violens, & de fineſſes ne met-on pas en uſage pour ſupplanter & éloigner les Prémiers Miniſtres? On emploie l'eſprit & la fourberie, l'induſtrie & l'adreſſe pour donner un mauvais tour à toutes leurs actions. On répand contre eux des calomnies & de faux rapports. On pu-

blie des vaudevilles & des lampons pour les dénigrer. On tient ſur leur compte des diſcours desobligeans & injurieux. Que ne dit-on point, que ne fait-on point, ſoit pour les tourner en ridicule, ſoit pour les rendre odieux ? Or il me paroît que des Miniſtres doivent avoir des talens tout-à-fait extraordinaires, s'ils ſavent ſe mettre à couvert de tant d'art & de tant de force, & empêcher l'effet de la malice & de l'envie de tant de perſonnes, qui les attaquent tous à la fois. Un Homme doué d'une prudence & d'une grandeur d'ame commune, ne ſauroit au milieu de tous ces obſtacles ſe maintenir ſeulement une année dans un tel Poſte, beaucoup moins s'y ſoutiendroit-il pendant pluſieurs années, quand même il connoîtroit fort bien le monde, & qu'il réuniroit en ſa perſonne toute la vertu, toute la fidélité, & toute l'intégrité poſſible. D'où je conclus qu'il y a ſurement quelque Sophisme dans vos raiſonnemens.

Cleo. Il faut que je ne me ſois pas bien exprimé, ou que j'aïe eu le malheur d'être mal entendu. Lorsque j'ai inſinué qu'on pouvoit être Prémier Miniſtre ſans poſſéder des talens extraordinaires, je n'ai conſidéré ce Prémier Miniſtre que par rapport à ſes fonctions; occupations dont ſeroient chargés le Roi & ſon Conſeil, s'il n'y avoit pas un ſemblable Officier qui en prît ſoin.

Hor. Pour diriger & conduire toute la machine du Gouvernement, il faut qu'il ſoit Homme d'Etat conſommé; c'eſt-là un prémier point.

Cleo. Vous avez des idées trop ſublimes de ce Poſte. Savez-vous qu'il n'eſt point de qualité dont les Hommes ſoient capables, qui ſoit au deſſus de celles que renferme l'idée d'un Homme d'Etat conſommé. Pour mériter ce nom, il faut être bien verſé dans l'Hiſtoire ancienne & moderne, & être parfaitement au fait de l'état de toutes les Cours de l'*Europe*: non ſeulement il doit connoître l'intérêt public de chaque Nation, mais encore les vues particulières, & en même tems les inclinations, les vertus & les vices des Princes & des Miniſtres. La Géographie, les bornes, & les productions de tous les Païs de la Chrétienté lui doivent être parfaitement connues, auſſi-bien que les Villes principales: le Commerce & les Manufactures qu'il y a: les Forteresſes, leur ſituation, leurs avantages naturels, la force & le nombre de leurs Habitans. Il faut qu'il ait étudié les Hommes auſſi-bien que les Livres, & qu'il connoiſſe parfaitement la Nature Humaine, l'uſage des Paſſions. De plus il doit être ſi habile à cacher les ſentimens de ſon cœur, qu'il ſoit même maître des traits de ſon viſage & de ſon air. Tous les ſtratagêmes & toutes les fourberies propres à arracher les ſecrets des autres, doivent lui être fa-

miliers. Tout Homme qui n'aura pas toutes ces qualités, ou qui du-moins n'en aura pas la meilleure partie, & qui outre cela n'aura pas une grande expérience dans les Affaires, ne pourra jamais être appellé avec juſtice un Miniſtre d'Etat conſommé. Cependant il peut très-bien être Prémier Miniſtre, ſans avoir la centième partie de ces qualités. Comme c'eſt la faveur du Roi qui crée les Prémiers Miniſtres, & qui attache à leur Poſte plus d'autorité & de profit qu'à tout autre, c'eſt auſſi la même faveur qui eſt le ſeul fondement ſur lequel ceux qui ſont revétus de cet Emploi ſe peuvent appuïer. Delà vient que dans toutes les Monarchies, les plus Ambitieux recherchent toujours ce Poſte comme la plus grande récompenſe : ils croient communément que les fonctions en ſont aiſées, & que la ſeule difficulté conſiſte à l'obtenir & à le conſerver. Que conclure de cela ? C'eſt que les qualités dont j'ai parlé pour former un Miniſtre d'Etat conſommé, ſont abſolument négligées, & qu'ils s'appliquent uniquement à d'autres, dont l'uſage eſt beaucoup plus grand, la pratique plus aiſée, & l'acquiſition moins pénible. Les talens que vous obſervez dans les Prémiers Miniſtres, ſont d'un autre genre : ils conſiſtent à être des Courtiſans accomplis, & à ſavoir parfaitement l'art de plaire, & de flatter avec adreſſe. Leurs fonctions ordinaires ſont de procurer à leur Prince tout ce qu'il peut de-

desirer, aussitôt qu'ils connoissent ses desirs, & de lui fournir incessamment les plaisirs pour lesquels il les a appellés. On n'aime pas plus à demander qu'à se plaindre. Or si vous forcez le Prince à vous demander quelque chose, il se plaindra; & & il faut que les Courtisans soient bien rustres pour obliger un Prince à faire cet acte de soumission. Un Ministre poli va donc au devant des desirs de son Maître, & procure tout ce qu'il a prévu devoir lui faire plaisir, sans lui donner la peine de le dire. Tous les Flatteurs, & même les plus communs, peuvent louer & exalter sans distinction tout ce qu'il dit ou qu'il fait, & trouver de la sagesse & de la prudence dans les actions les plus indifférentes: mais il n'appartient qu'à un Courtisan habile, de mettre un beau verni sur les imperfections manifestes, & de donner à toutes les foiblesses, à toutes les fautes de son Prince, l'apparence des vertus les plus sublimes, ou, pour parler plus juste, à les rendre les moins contraires à ces vertus. Par la pratique exacte de devoirs si nécessaires, on peut longtems se conserver la faveur des Princes, & l'acquérir aisément. Quiconque aura l'art de se rendre agréable à une Cour, manquera rarement d'être cru nécessaire; & dès-qu'un Favori s'est une fois acquis la bonne opinion de son Maître, il ne lui est point difficile d'avancer sa Famille, d'avoir l'oreille du Roi, & d'éloigner

tous ceux qui ne ſont pas du nombre de ſes Créatures. Avec le tems il ne trouvera plus aucune difficulté à éloigner du Gouvernement tous ceux qu'il n'a pas mis en place, & à faire échouer tous ceux qui pour s'élever cherchent d'autres Protecteurs que lui. Un Prémier Miniſtre a par ſon Emploi un grand avantage par-deſſus ceux qui lui ſont contraires: un de ſes principaux avantages eſt qu'il n'y a jàmais eu qui que ce ſoit dans ce Poſte, qui n'ait eu une grande quantité d'Ennemis, qu'il ait aimé l'argent, ou qu'il ait uniquement aimé ſa Patrie, aucun n'en a été excepté. Or comme perſonne n'ignore les diſpoſitions où l'on eſt envers ces Meſſieurs, les Juges les plus impartiaux & les plus raiſonnables n'ajoutent point foi aux accuſations qu'on fait contre les Miniſtres, lors même qu'elles ſont vraies. J'avoue que ſi le Favori faiſoit par lui-même, & lui ſeul, tout ce qui pourroit écarter l'envie, & faire échouer la malice dont il eſt attaqué de tous les côtés, il faudroit aſſurément qu'il poſſédât des talens extraordinaires, une grande capacité, accompagnée d'une vigilance & d'une application continuelles. Mais ce n'eſt point-là le cas, c'eſt l'ouvrage de leurs Créatures, ainſi la tâche eſt diviſée entre pluſieurs Perſonnes. Quiconque dépend à quelque égard de lui, quiconque attend quelque choſe de ſa faveur, travaille de tout ſon pouvoir, comme ſi la choſe le re-

regardoit en propre, *prémièrement*, à exalter ſon Patron, à louer ſes vertus & ſon habileté, & à juſtifier ſa conduite : *en ſecond lieu*, à déclamer contre ſes Ennemis, à ternir leur réputation, & à faire jouer contre eux tous les reſſorts & tous les ſtratagêmes dont ils ſe ſervent pour ſupplanter le Miniſtre.

Hor. A votre compte tout Courtiſan bien policé eſt capable d'être Prémier Miniſtre. On ne lui demande ni ſience, ni éloquence, ni habileté dans les Affaires Politiques, ni quelque autre qualité ſemblable.

Cleo. Aucune autre qualité que des plus communes, & des plus faciles à ſe procurer ? Il eſt néceſſaire qu'il ait tout au moins le ſens commun, & qu'il n'ait aucune foibleſſe ou imperfection trop remarquable. Or l'on trouve dans toutes les Nations bien des gens de ce mérite-là. Un Prémier Miniſtre doit avoir paſſablement de bien, & de la ſanté : mais il faut qu'il puiſſe goûter du plaiſir dans la vanité, afin qu'il ſente tout ce qu'il y a d'exquis dans la vue d'une multitude de Courtiſans qui aſſiſtent régulièrement à ſon lever, dans les placets, les profondes inclinations de corps, & les baſſes ſoumiſſions des Sollicitans, & dans tout le reſte de l'attirail des hommages qu'on ne ceſſe de lui rendre. Entre toutes les qualités qu'il doit avoir, il faut néceſſairement qu'il ſoit hardi & réſolu, de manière

qu'on ne puiſſé aiſément l'offenſer & le démonter. Si outre cela il a une bonne mémoire, qu'il ſoit en état de n'être point embarraſſé par la multitude des affaires, & qu'au-moins il ne paroiſſe jamais ni embarraſſé ni inquiet, ce qui lui tiendra lieu de préſence d'eſprit, on ne manquera pas d'élever ſa capacité jusqu'aux nues.

Hor. Vous ne dites rien de ſa vertu & de ſa probité. On eſt obligé de confier bien des choſes à un Prémier Miniſtre. S'il étoit avare, & qu'il n'eût pas de probité, ni d'amour pour ſa Patrie, il pourroit faire de terribles ravages dans le Tréſor Public.

Cleo. Il n'eſt point d'Homme qui ait une prudence commune, & quelque vanité, & qui par-là même faſſe quelque cas de ſa réputation, qui n'ait aſſez de motifs pour s'empêcher de dérober dans les occaſions où il risqueroit beaucoup d'être découvert, & d'être ſévèrement puni : ſa morale pourra être auſſi relâchée qu'il vous plaîra ; la crainte de perdre ſa réputation & la vanité, ſuffiſent pour le rendre prudent dans un cas ſi délicat.

Hor. Mais on a en lui une grande confiance, dans des cas où il ne ſeroit pas poſſible d'éclairer ſa conduite. Par exemple, on lui confie de groſſes ſommes pour récompenſer des Perſonnes qui rendent à l'Etat des ſervices ſecrets. Le bien du Roiaume exige qu'on ne demande jamais comp-

compte de pareilles dépenſes, ni en général ni en particulier. Dans les Négociations qu'il fait avec d'autres Cours, il pourroit uniquement ſe laiſſer conduire par ſon intérêt particulier, ſans beaucoup s'embarraſſer de la Vertu & du Bien Public. N'eſt-il pas en ſon pouvoir de trahir ſa Patrie, de vendre la Nation, & de commettre toutes ſortes de crimes?

Cleo. Non; cela ne ſauroit arriver parmi nous, où le Parlement s'aſſemble toutes les années. Dans les Affaires Etrangères, on ne peut traiter rien d'important qui ne doive être publiquement connu. Si donc il arrivoit qu'on fît, ou qu'on entreprît quelque choſe qui fût évidemment contraire au bien du Roïaume, ou ſeulement qui parût telle à ceux de la Nation & aux Etrangers, il s'élèveroit partout des rumeurs, qui mettroient le Miniſtre en grand danger. Or il n'y a point d'Homme qui ait quelque prudence, qui voulût jamais s'y précipiter, à-moins qu'il ne fût réſolu de ſortir de ſon Païs. Pour ce qui regarde l'argent deſtiné à païer les ſervices ſecrets, & les autres ſommes que les Miniſtres ont à leur diſpoſition, & ſur leſquelles leur pouvoir n'eſt point limité, je ne doute point qu'à cet égard ils n'aïent beaucoup d'occaſions de piller le Tréſor de la Nation. Mais il leur faut beaucoup d'adreſſe & de circonſpection, s'ils veulent n'être pas découverts, environnés comme ils ſont de tant de Surveillans, qui ambi-

ambitionnent leur Poſte, & qui éclairent toutes leurs actions. Les animoſités qui règnent entre les Antagoniſtes ambitieux, les diſputes qu'il y a entre les différens Partis, contribuent beaucoup à la ſureté de la Nation.

Hor. Mais cette ſureté ne ſeroit-elle pas plus grande, ſi l'on donnoit les Emplois à des Gens d'honneur & de ſens, qui à des connoiſſances & à de l'application joigniſſent la frugalité ?

Cleo. Oui ſans-doute.

Hor. Quelle confiance peut-on avoir en la juſtice ou en l'intégrité de Gens qui dans toutes les occaſions ſe font connoître pour ſacrifier aux Richeſſes, qu'ils aiment uniquement ? Quelle confiance peut-on avoir en la juſtice ou en l'intégrité de Gens qui par leur manière de vivre, montrent évidemment que leurs revenus ne ſauroient ſuffire pour ſoutenir les dépenſes qu'ils font, & ſatisfaire toutes leurs fantaiſies ? Enfin, ne ſeroit-ce pas un grand encouragement à la vertu & au mérite, ſi l'on excluoit des Poſtes honorables & lucratifs tous ceux qui manquent de capacité, qui haïſſent les affaires, tous les Avares, les Ambitieux, les Hommes vains & voluptueux ?

Cleo. Perſonne ne vous diſpute cela. Si la Vertu, la Religion, & le Bonheur à venir étoient recherchés par le plus grand nombre, avec le même empreſſement qu'on recherche les Plaiſirs ſenſuels,

ſuels, la Politeſſe, la Gloire mondaine, il vaudroit ſans-doute mieux qu'il n'y eût dans aucune des Places du Gouvernement, que des Gens dont la bonne conduite & l'habileté fuſſent bien connues. Mais il faudroit être fort ignorant dans les Affaires Humaines, pour oſer eſpérer que la choſe arrive jamais dans un Roïaume grand, opulent & floriſſant. Quiconque met au rang des avantages nationnaux une tempérance, une frugalité & un desintéreſſement général & univerſel, & qu'en même tems il demande au Ciel l'aiſe, l'abondance & l'accroiſſement du Commerce, ignore, à ce qu'il me ſemble, tout ce que renferment ces prières. Puis donc qu'il n'eſt pas poſſible d'obtenir ce qui inconteſtablement ſeroit le meilleur, tâchons du-moins de nous procurer l'état qui en approche le plus. Alors nous trouverons que de tous les moïens poſſibles pour mettre en ſureté, pour conſerver les Nations, & pour leur procurer en même tems tout ce qu'elles eſtiment le plus, il n'en eſt point de meilleur que d'affermir la conſtitution du Gouvernement par de ſages Loix, & de trouver une forme d'Adminiſtration qui empêche que le manque de connoiſſances ou de probité dans les Miniſtres, ne cauſe beaucoup de dommage au Bien Commun. C'eſt ainſi que les Perſonnes dont la capacité & la probité ſeront aſſez médiocres, pourront deſſervir les Emplois les plus impor-

importans & les plus délicats. L'Adminiſtration Publique doit toujours aller ſon chemin, c'eſt un Vaiſſeau qui ne peut jamais être à l'ancre. Les Miniſtres les plus ſavans, les plus habiles, les plus vertueux, les moins avares, ſont les meilleurs; mais cependant il faut néceſſairement qu'il y ait des Miniſtres. Les juremens & l'ivrognerie ſont des vices crians, communs parmi les Mariniers; & je crois qu'il ſeroit à ſouhaiter pour le bien de la Nation qu'on réformât cet abus, ſi la choſe étoit poſſible. Cependant il nous faut des Matelots; & ſi l'on ne recevoit ſur les Vaiſſeaux de Sa Majeſté, que des gens qui n'auroient jamais juré que mille fois, ou qui ne ſe ſeroient enivrés que dix fois en leur vie, je ſuis perſuadé que le Service de Mer ſouffriroit beaucoup d'un règlement fait à ſi bonne intention.

Hor. Pourquoi ne pas trancher le mot, & ne pas dire qu'il n'y a vertu ni probité dans le Monde? Par tous vos diſcours on voit que vous en voulez venir-là.

Cleo. Je me ſuis ſuffiſamment expliqué ſur ce ſujet dans une de nos converſations précédentes; ainſi j'ai lieu de m'étonner que vous me chargiez encore d'une choſe que j'ai déjà expreſſément niée. Jamais je n'ai cru qu'il n'y eût dans le Monde aucune Perſonne vertueuſe & religieuſe. Si ſur ce point je diffère des Flatteurs de nótre eſpèce, ce n'eſt que ſur le nombre des Honnêtes Gens; & je ſuis per-

perſuadé que vous-même, à la lettre, vous ne croïez pas qu'il y ait dans le Monde autant de Perſonnes vertueuſes, que vous paroiſſez le ſuppoſer, ni même que vous vous l'imaginez.

Hor. Comment donc? Sans-doute vous connoîtrez mieux mes propres penſées, que je ne les connois moi-même.

Cleo. Vous ſavez que je vous ai déjà ſondé ſur cet article, en exaltant ridiculement, & en couvrant d'un beau vernis, le mérite de tous ceux qui rempliſſent les divers Poſtes de la Société, depuis ceux du plus bas ordre juſqu'à ceux du plus haut. Par-là j'ai clairement compris que vous n'avez pas une fort haute idée du Genre Humain en général. Quand nous deſcendons dans le particulier, vous devenez auſſi ſévère & auſſi critique que moi-même. Permettez-moi de vous faire faire cette obſervation, qui mérite votre attention. La plupart du monde, pour ne rien dire de plus, ſouhaitent de paſſer pour gens impartiaux; cependant rien n'eſt plus difficile que de ne pas ſe laiſſer prévenir, lorsqu'on a dans le cœur quelque paſſion, de l'amour ou de la haine. Quelque juſte & équitable qu'on ſoit, jamais nos Amis ne ſont auſſi bons, ni nos Ennemis auſſi mauvais que nous les repréſentons, lorsque nous ſommes en colère contre ceux-ci, ou fort contens de ceux-là. Pour moi, je ne crois pas, généralement parlant, que

les

les Prémiers Miniſtres ſoient pires que leurs Adverſaires, qui, conduits par leur intérêt particulier, les diffament, & remuent ciel & terre pour obtenir leurs Places. Prenons deux Perſonnes diſtinguées par leur qualité dans quelque Cour de l'*Europe* : ſuppoſons que ces deux Perſonnes qui ont une capacité & un mérite égal, & autant de vertus ou de vices l'un que l'autre, ſoient dans des Partis contraires : ſuppoſons de plus que l'un ſoit en faveur, tandis que l'autre eſt négligé : dans ce cas, je dis que celui qui occupe l'Emploi le plus éminent, ſera toujours applaudi par ſon Parti ; & s'il réuſſit paſſablement bien, ſes Amis attribuéront à ſa bonne conduite tous les bons ſuccès, & à des motifs louables toutes ſes actions, tandis que ceux du Parti oppoſé ne lui trouveront ni vertu ni ſageſſe. Suivant ceux-ci, ſes paſſions ſeront les ſeuls principes de ſes démarches ; & s'il lui arrive quelque deſaſtre, ils aſſureront que jamais cela ne ſeroit arrivé, ſi leur Patron avoit occupé ce Poſte. Ainſi va le monde. Quelle différence n'y a-t-il pas ſouvent entre les idées que les Membres d'un même Roïaume ont de leurs Chefs, & de ceux qui ſont au timon des Affaires, lors même que leurs ſuccès ſont étonnans ! Nous avons été témoins qu'une partie de la Nation a attribué les victoires d'un Général, uniquement à la connoiſſance conſommée qu'il avoit des Affaires Militaires, & à

ſon

ſon éminente capacité pour exécuter. On diſoit qu'il étoit impoſſible qu'un Homme ſupportât jamais toutes les fatigues & tous les travaux qu'il ſupportoit avec joie, & qu'il s'expoſât à tous les dangers auxquels il s'expoſoit, s'il n'avoit été ſoutenu & animé par le vrai Héroïſme, & par l'Amour de la Patrie le plus pur & le plus généreux. Telle étoit, vous le ſavez, l'opinion qu'une partie de la Nation avoit de ce Général; tandis qu'une autre partie donnoit à ſes Troupes toute la gloire de ſes heureux ſuccès, & aux ſoins extraordinaires qu'on prenoit en *Angleterre* pour entretenir ſon Armée. On diſoit que toute ſa conduite démontroit qu'il n'avoit jamais été ni ſoutenu, ni animé que par une ambition exceſſive, & par une ſoif ardente des richeſſes.

Hor. Je pourrois bien même avoir parlé comme ces derniers. Mais, après tout, le Duc de *Marlborough* étoit un très-grand Homme, un Génie extraordinaire.

Cleo. Aſſurément qu'il l'étoit, & je ſuis charmé de vous entendre enfin faire cet aveu.

„ Pendant que la Sageſſe éclaire cette Terre,
„ Les Mortels envieux lui déclarent la guerre:
„ Cette même Vertu, venant à les quiter,
„ Par ces lâches ſe fait fort longtems regreter. *

* *Virtutem incolumem odimus,*
Sublatam ex oculis quærimus invidi.
Horat. Lib. III. Od. XXIV.

Hor. A propos, faites-moi le plaiſir de ſuſpendre votre diſcours pendant quelques minutes. Ce petit répit vous donnera le moïen de reprendre haleine.

Cleo. Ne faites point de compliment, je vous en prie, vous êtes maître ici. D'ailleurs nous avons aſſez de tems. Auriez-vous beſoin de ſortir ?

Hor. Non : mais je me rappelle dans ce moment une choſe, que j'ai déjà eu pluſieurs fois deſſein de vous demander : je veux parler de cette Epitaphe que votre Ami a faite ſur le Duc.

Cleo. De *Marlborough* ? De tout mon cœur. Avez-vous du papier ?

Hor. Je l'écrirai ſur le revers d'une Lettre avec mon craïon. Comment commencent ces Vers ?

Cleo. *Qui Belli, aut Pacis virtutibus aſtra petebant.*

Hor. Fort bien.

Cleo. *Finxerunt homines ſæcula priſca Deos.*

Hor. J'ai cela : mais dictez-moi un Diſtique tout à la fois, le ſens en eſt plus clair.

Cleo. *Quæ Martem ſine patre tulit, ſine matre Minervam,*
Illuſtres mendax Græcia jactet avos.

Hor. Voilà réellement une belle penſée. Il faut du courage & de la conduite. Ce ſont-là les deux qualités dans leſquelles il excelloit. Voïons le reſte.

Cleo.

CLEO. *Anglia quem genuit jacet hâc Homo conditus urnâ,*
Antiqui qualem non habuere Deum.

HOR. ——— Je vous remercie. Vous pouvez continuer pour le préſent. Depuis que je vous ai entendu réciter ces Vers pour la prémière fois, j'ai vu pluſieurs choſes qui en ſont manifeſtement empruntées. N'ont-ils jamais été imprimés?

CLEO. Je ne le crois pas. Je les vis le même jour que le Duc fut enterré, & depuis ce tems-là ils ont couru en manuſcrit; mais jamais je ne les ai vu imprimés.

HOR. Ils valent, à mon avis, toute ſa FABLE DES ABEILLES.

CLEO. Si vous les trouvez ſi fort de votre goût, je puis vous en faire voir une traduction, qu'un Gentilhomme d'*Oxford* en a faite dernièrement. Le papier ſur lequel je l'ai copiée, ne ſera pas égaré. La traduction n'eſt pas extrêmement littérale; mais il me paroît qu'elle conſerve les principales idées.

HOR. C'eſt auſſi tout ce qu'il faut.

CLEO. Je ne ſai ſi vous pourrez lire mon écriture, j'ai griffonné ce papier fort à la hâte.

HOR. Il eſt très-liſible.

„ La fabuleuſe Grèce a par reconnoiſſance
„ Mis au rang de ſes Dieux tous ceux dont la prudence,

„ Et l'héroïque ardeur, en guerre comme en paix,
„ Ont illuſtré leur nom par de glorieux faits:
„ Mais ni Pallas, ni Mars, ces Héros de la Fable,
„ Au fameux Marlborough ne ſont point comparables.

Cela eſt fort bon.

Cleo. Je l'avois trouvé auſſi, & je trouve même que la traduction va mieux & plus directement au but que l'original.

Hor. Voulons-nous à préſent reprendre notre converſation?

Cleo. Je parlois de la partialité qui règne dans les jugemens humains, & je vous rappellois l'étonnante différence qu'il y a entre les jugemens que les Hommes portent des mêmes actions, ſuivant qu'ils aiment ou qu'ils haïſſent les Perſonnes qui les font.

Hor. Oui; mais avant vous déclamiez contre la néceſſité que je croïois qu'il y avoit de mettre à la tête des affaires des Perſonnes dont le mérite, les talens & les qualités fuſſent grands & extraordinaires. Avez-vous quelque nouvelle réflexion à ajouter ſur ce ſujet?

Cleo. Non, ou du moins je ne m'en rappelle aucune que j'aïe omiſe.

Hor. Je ne crois point qu'en enſeignant ces choſes, vous vous propoſiez de mauvais deſſeins. Mais ſuppoſons que vous n'aïez rien avancé que de vrai, il me paroît qu'en publiant de ſemblables opinions, vous

vous contribuez néceſſairement à augmenter la nonchalance & l'ignorance. Car ſi l'on peut remplir les prémiers Poſtes du Gouvernement ſans ſience ni capacité, ſans génie ni étude, dès-là il ne s'agit plus de ſe caſſer la tête d'Etudes & de Livres.

Cleo. Vous ne m'avez rien entendu dire de ſemblable. Tout ce que j'ai dit, c'eſt qu'un Homme formé par l'Art, peut très-bien repréſenter, & figurer dans les Poſtes les plus éminens, & dans les plus grandes Charges, ſans poſſéder des talens extraordinaires. Or la choſe me paroît certaine. Pour ce qui eſt des Miniſtres d'Etat conſommés, je ne crois pas que juſqu'à-préſent il y en ait eu ſur la Terre trois en même tems qui méritaſſent ce nom. Il n'y a pas dans le monde le quart de la ſageſſe, de la ſience réelle, ou du mérite intrinſèque que l'on dit qu'il y en a, & que pour nous flater nous nous attribuons. Et de la Vertu & de la Religion, il n'y en a pas réellement la centième partie de ce qui en paroît.

Hor. J'avoue que ceux qui ſont conduits par l'avarice & par l'ambition, n'ont d'autre but que de s'enrichir & de parvenir aux Honneurs; & que même pour obtenir ces objets de leurs deſirs empreſſés, toute voie leur eſt bonne. Il n'en eſt point de même de ceux qui agiſſent par des principes de Vertu, & par Amour pour le Public. Ils travaillent avec plaiſir

ſir à ſe procurer les connoiſſances & les qualités qui peuvent les mettre en état de ſervir leur Patrie. Si donc la Vertu étoit auſſi rare que vous les ſuppoſez, ſe trouveroit-il autant de Gens habiles dans chaque profeſſion qu'il y en a? Car dans le fond il y a des Gens ſavans & capables.

Cleo. Le fondement de toutes nos qualités doit être poſé dans l'enfance, & avant que nous ſoïons en état, ou qu'il nous ſoit permis de choiſir par nous-mêmes, & de juger quelle eſt la manière la plus utile d'emploïer ſon tems. C'eſt à la bonne éducation, & aux ſoins aſſidus des Parens & des Maîtres que les Hommes ſont en grande partie redevables de leurs perfections; & il y a peu de Parens aſſez dénaturés, pour ne pas ſouhaiter de voir leurs Enfans bien élevés. La même tendreſſe naturelle qui engage les Hommes à ſe donner des ſoins pour laiſſer leurs Enfans riches, les rend auſſi empreſſés à leur procurer de l'éducation. D'ailleurs il eſt contraire à la Mode, & par conſéquent il y a de la honte à les négliger à cet égard. Le principal but que les Parens ſe propoſent en faiſant apprendre à leurs Enfans une profeſſion & une vocation, eſt de leur procurer de quoi vivre. Ce ſont les Récompenſes, l'Argent, l'Honneur qui ont avancé & encouragé les Arts, les Siences, & mille autres belles choſes qui ſeroient toujours reſtées dans l'oubli, ſi les Hommes avoient été moins avares & moins

moins orgueilleux. L'ambition, l'avarice, & ſouvent la néceſſité, ſont les éguillons puiſſans qui excitent notre induſtrie, & qui augmentent notre diligence. Quelquefois même ces puiſſans motifs tirent des gens de la nonchalance & de l'indolence où ils ont vécu juſqu'alors, malgré les exhortations & les châtimens de leurs Pères, qui avoient inutilement tâché de les réveiller de leur létargie pendant la jeuneſſe. Jamais nous ne manquerons d'Hommes pour remplir les divers Emplois & les diverſes Profeſſions de la Société, tandis qu'on y attachera du lucre, des récompenſes, & de brillantes prérogatives : & par conſéquent dans une Nation grande & polie, il y aura toujours en abondance des Savans de toute ſorte, tandis que ce Peuple ſera dans un état floriſſant. Les Perſonnes riches, & les autres qui peuvent fournir à la dépenſe, manquent rarement de donner à leurs Enfans une teinture de Litérature. C'eſt de cette ſource intariſſable que ſortiront inceſſamment plus de gens qu'il n'en faut pour remplir toutes les Profeſſions & les Emplois qui demandent quelque connoiſſance des Langues ſavantes. Parmi ces Jeunes-gens qu'on fait étudier, il y en a qui ne s'appliquent point, d'autres qui abandonnent l'étude dès-qu'ils ſont devenus leurs maîtres. D'autres cependant prennent toujours plus de goût pour les Sciences, à meſure qu'ils avancent en âge :

ceux-ci ſont la plus grande partie ; on aime naturellement les objets dont l'acquiſition nous a couté de la peine. Parmi les Perſonnes riches il s'en trouve qui ſe plaiſent à l'étude, comme on y en trouve de pareſſeux. Donc chaque Sience aura ſes admirateurs ; ſuivant le goût de ceux qui s'y attacheront : & il y a à cet égard une ſi grande variété, qu'il n'y aura aucune partie des Siences qui ne ſoit cultivée par quelqu'un, ſans qu'il puiſſe donner de cette prédilection des raiſons meilleures que celles qui ont déterminé quelques Perſonnes à chaſſer, & d'autres à trouver du plaiſir à la pêche. Voïez les travaux & les peines ſans nombre que ſe donnent les Antiquaires, les Botaniſtes, & ceux qui ſont des collections de Papillons, de Coquillages, & d'autres productions merveilleuſes de la Nature. Penſez aux termes magnifiques uſités dans ces diverſes études, à ces noms pompeux qu'on a ſouvent donnés à ces objets que les Perſonnes dont le goût eſt différent, regardent comme indignes d'occuper des Mortels. La curioſité eſt ſouvent un attrait auſſi puiſſant pour le Riche, que le lucre peut l'être pour le Pauvre. La vanité produit en quelques-uns, ce que l'intérêt produit en quelques autres ; & un heureux mêlange de ces deux principes, a quelquefois produit des choſes très-merveilleuſes. N'eſt-il pas ſurprenant qu'un Homme raiſonnable puiſſe dépenſer quatre ou

cinq

cinq mille *Pièces* par an, ou ce qui revient au même, perdre l'intérêt de plus de cent mille *Pièces*, & cela pour avoir la réputation de poſſéder des raretés & des babioles en grande quantité, dans le même tems que cet Homme aime l'argent, & qu'il en eſt l'eſclave ſur ſes vieux jours ? Ce ſont les eſpérances du gain ou de la réputation, de jouïr de grands revenus, ou de parvenir à des Emplois éminens, qui excitent à la Sience ; & lorſque nous voïons que quelque Vocation, quelque Art, ou quelque Sience n'eſt pas encouragée, nous ne penſons non plus à nous y perfectionner, que les Maîtres ou les Profeſſeurs qui ne ſont pas ſuffiſamment dédommagés de leurs peines, ſoit par l'honneur, ſoit par le profit, ne ſont portés à les enſeigner. Je n'excepte pas même de cette règle les ſaintes Fonctions. Il eſt peu de Miniſtres de l'Evangile qui ſoient aſſez deſintéreſſés, pour mépriſer davantage les honneurs & les penſions qui ſont, ou qui doivent être attachés à leurs fonctions, que les autres ne mépriſent les récompenſes qui accompagnent leur profeſſion. Il ſeroit bien difficile de prouver qu'entre tant d'Eccléſiaſtiques qui s'appliquent avec aſſiduïté à l'étude, il y en ait un grand nombre qui ſoient ſoutenus, dans les peines extraordinaires qu'ils ſe donnent, par l'amour du Bien Public, ou par l'intérêt particulier qu'ils prennent au bon état ſpirituel des Laï-

ques. Au contraire, n'eſt-il pas viſible que le plus grand nombre de ces Meſſieurs ſont excités par l'amour de la gloire & par l'eſpérance de la penſion? Eſt-il extraordinaire de leur voir négliger les articles principaux de la Sience, pour s'attacher aux plus frivoles, lorſque par ces derniers ils peuvent eſpérer de trouver plus d'occaſions de briller que par les prémiers? L'oſtentation, l'avarice & l'envie ont fait plus d'Auteurs, que la vertu & la bienveillance. Les Perſonnes d'une capacité & d'une érudition reconnue, ſe donnent quelquefois beaucoup de mouvement pour éclipſer & pour ruïner la gloire d'un autre. Quel eſt le principe qui, ſuivant vous, doit diriger deux Antagoniſtes, l'un & l'autre pleins de ſens & de connoiſſances, qui, malgré toute leur habileté & leur prudence, ne ſauroient cacher aux yeux du Public l'animoſité dont leur cœur eſt rempli, la haine & l'envie qui les excitent à écrire l'un contre l'autre?

Hor. Je ne dirai point que cela prend ſa ſource dans la Vertu.

Cleo. Cependant vous connoiſſez les originaux de cette peinture en la perſonne de deux Théologiens très-renommés & d'un grand mérite, qui ſeroient fort choqués s'ils ſoupçonnoient que quelqu'un doutât le moins du monde de leur vertu.

Hor. Lorſque les Hommes peuvent, ſous

ſous prétexte de zèle pour la Religion, ou pour le Bien Public, donner l'eſſor à leurs paſſions, ils ſe donnent de grandes libertés. Quel étoit le ſujet de la querelle?

CLEO. *De lanâ caprinâ.*

HOR. Quoi une bagatelle? Je ne puis me la remettre.

CLEO. La diſpute rouloit ſur la Poëſie des anciens Poëtes Comiques.

HOR. Je me la rappelle à-préſent.

CLEO. Y a-t-il dans la Littérature un ſujet moins important, & moins utile?

HOR. Je ne le crois pas.

CLEO. Le grand ſujet de la conteſtation qui a éclaté entr'eux, eſt, comme vous le voïez, de ſavoir qui entend le mieux cette matière, & qui la connoit depuis plus long-tems. Cet exemple, je penſe, nous montre que quand même les Hommes ſeroient conduits uniquement par l'envie, par l'avarice & par l'ambition, il ſeroit cependant fort probable qu'on cultiveroit dans une Nation auſſi opulente & auſſi nombreuſe que la nôtre, toutes les parties des Siences, même des plus inutiles, dès-qu'elles s'y ſeroient établies, & qu'il y auroit autant de places d'honneur & de revenus deſtinées aux Savans.

HOR. Mais ſi, comme vous l'avez inſinué, on peut, avec des connoiſſances très-bornées, remplir la plupart des Poſtes, pourquoi ſe donneroit-on la peine de s'attacher à l'étude? Pourquoi travailleroit-

roit-on à acquérir plus de ſience qu'on n'en a beſoin ?

Cleo. Je crois avoir déjà répondu à cette difficulté. Il y auroit pluſieurs Perſonnes qui s'appliqueroient, parce qu'ils trouveroient du plaiſir à étudier & à avancer en connoiſſances.

Hor. Mais il ſe trouve des Gens qui étudient avec tant d'application, qu'ils en dérangent leur ſanté, & qu'ils abrègent leurs jours, par les efforts extraordinaires qu'il font pour perfectionner leurs lumières.

Cleo. N'y a-t-il pas de même un grand nombre de Perſonnes qui affoibliſſent leur tempérament, & qui ſe donnent réellement la mort à force de boire : vice qui procure cependant un plaiſir beaucoup plus déraiſonnable, & beaucoup plus fatiguant. Au reſte, je ne nie pas abſolument qu'il n'y ait des Gens qui prennent la peine de cultiver leur eſprit pour rendre ſervice à leur Patrie : tout ce que j'aſſure, c'eſt que le nombre de ceux qui font les mêmes choſes pour ſe rendre ſervice à eux-mêmes, ſans aucun égard pour leur Patrie, eſt infiniment plus grand. Mr. Hutcheson, dans l'Ouvrage qu'il a écrit, intitulé, *Recherches ſur l'origine de nos idées concernant le Beau & la Vertu*, fait paroître beaucoup d'habileté pour peſer & pour meſurer la quantité d'affection, de bienveillance &c. Je ſouhaitterois à-préſent que quelque curieux Métaphyſicien ſe donnât la

peine

peine de penſer à loiſir deux choſes ſéparément. *Prémièrement*, l'amour réel que les Hommes ont pour leur païs, indépendamment de l'intérêt particulier. *En ſecond lieu*, le deſir ambitieux qu'ils ont de vouloir paſſer pour gens qui agiſſent par cet amour, quoiqu'il n'en ſentent point. Il faudroit qu'enſuite il prît tout ce qu'il pourroit ramaſſer de ces deux qualités dans quelque Nation, & qu'il nous montrât par ſa méthode mathématique la proportion qu'elles ont l'une avec l'autre. On ne ſauroit disconvenir que c'eſt non le ſoin des autres, mais le ſoin de nous-mêmes que la Nature a confié & commis à chaque Individu. Lorſque les Hommes cherchent à briller par quelques moïens extraordinaires, ils ont pour but d'en tirer quelque avantage: ils veulent ſurpaſſer les autres, faire parler d'eux, être préférés à ceux qui ſuivent la même vocation, & qui courent aux mêmes faveurs.

Hor. Croïez-vous qu'il ſoit probable, que les Perſonnes qui ont des talens & des connoiſſances ſoient préférées aux autres qui ont moins de capacité?

Cleo. Oui, je le crois *cæteris paribus*; car la queſtion change, ſi tout le reſte n'eſt pas égal.

Hor. Vous devez donc avouer qu'il doit du moins y avoir des principes de Vertus dans ceux qui diſpoſent des Emplois.

Cleo. Je n'ai point dit qu'il n'y en eût

eût pas ; mais il revient auſſi de la gloire & de l'honneur aux Gens en crédit qui avancent les Perſonnes de mérite ; & quiconque aïant un bon Bénéfice à diſtribuer y appelle un Homme capable, eſt applaudi, chaque Paroiſſien croit lui avoir une obligation particulière. Une Perſonne ſuſceptible de vanité n'aime pas plus à voir ſon choix condamné, & à être diffamé dans le monde, qu'un Homme vertueux. L'amour de l'applaudiſſement, qui eſt inné en nous, ſuffiroit ſeul pour engager le général des Hommes, & même la plus grande partie des Vicieux, à choiſir le plus digne des Candidats. Cela même arrivera toujours, ſi ce mérite leur eſt connu, & qu'il ne s'élève pas des motifs plus puiſſans, comme ceux de parenté, d'amitié, d'intérêt, ou d'autres motifs ſemblables, qui empêchent l'effet de celui dont je parle.

Hor. Mais votre Syſtême ne porte-t-il pas que ceux-là ſeront plutôt préférés, qui ſont les plus lâches Adulateurs ?

Cleo. Parmi les Perſonnes habiles il s'en trouve qui, capables d'art & d'adreſſe, peuvent s'appliquer à l'étude ſans négliger le monde. Ce ſont-là des gens qui ſavent comment il faut s'y prendre avec les Perſonnes de qualité, & qui ſavent tirer de leurs talens & de leur habileté le meilleur parti poſſible, pour ſe concilier la protection des Grands. Examinez ſeulement la conduite & les démarches de ces

émi-

éminens Perſonnages dont nous avons parlé, & vous connoîtrez quel eſt le but, quels ſont les avantages qu'ils paroiſſent ſe propoſer dans leurs études pénibles & dans leurs veilles. Lorſque vous voïez des gens qui ont reçu les Saints Ordres fréquenter aſſidûment les Cours des Princes ſans vocation & ſans néceſſité, lorſque vous les voïez continuellement attendre à la porte d'un Favori & briguer ſon ſuffrage, lorſque vous les entendez déclamer contre le luxe du ſiècle, & ſe plaindre de la néceſſité où ils ſont de s'y conformer, & qu'en même tems vous les voïez ſe piquer dans leur manière de vivre d'imiter le Beau Monde autant qu'ils le peuvent, & trouver de la ſatisfaction dans les efforts qu'ils ſe donnent pour approcher de ceux qu'ils ont pris pour modèles : lors, dis-je, que vous voïez tout cela, il eſt impoſſible de réſiſter à l'évidence qu'on apperçoit dans ces circonſtances réunies : on eſt obligé de reconnoître les principes par leſquels ils ſont conduits, & le but de leurs travaux ; ſurtout ſi dès-qu'ils ſont en poſſeſſion de quelque Bénéfice, on les voit ſolliciter pour un autre Poſte qui ſoit & plus lucratif & plus honorable ; & ſi dans toutes les occaſions on apperçoit qu'ils ambitionnent d'être riches, d'avoir du crédit, de jouïr des Emplois les plus diſtingués, & de dominer.

Hor. J'ai peu de choſe à dire des Prêtres,

tres, & ce n'eſt pas chez eux que j'irois chercher de la vertu.

CLEO. Cependant vous y en trouveriez tout autant que chez les Perſonnes de quelque autre profeſſion; mais par-tout il y en a moins qu'il n'y en paroît. Il n'eſt qui que ce ſoit, qui voulût qu'on le crût manquer de ſincérité, & uſer de prévarication: avec tout cela il y a très peu de Perſonnes, même parmi celles qui ſeroient aſſez ſincères pour avouer ce qu'elles poſſèderoient, qui vouluſſent nous apprendre la vraie raiſon pour laquelle ils le poſſèdent, & les moïens qu'ils ont mis en uſage pour ſe le procurer. Auſſi le contraſte qu'on découvre entre les paroles & les actions des Hommes n'eſt jamais plus ſenſible, que lorsque nous voulons connoître les ſentimens qu'ils ont ſur le mérite réel des choſes. La Vertu eſt ſansdoute le plus précieux tréſor que l'Homme puiſſe poſſéder, chacun le dit: mais où eſt le Païs où on la pratiqueroit, ſi l'on ôtoit toutes les récompenſes qui y ſont attachées *? On appelle, d'un autre côté, l'argent la racine de tous les maux, & c'eſt avec raiſon. Il n'y a pas eu un Satyrique, ni un Moraliſte tant ſoit peu célèbre, qui n'ait combattu l'attachement que les Hommes ont pour les richeſſes: ce-

* ——— *Quis enim virtutem amplectitur ipſam,*
Præmia ſi tollas? ——— ——— ———
JUVENAL. *Satyr. X.*

cependant quelles peines ne prend-on pas, quels hazards ne court-on pas pour en amaſſer, ſous prétexte qu'on en veut faire divers bons uſages! Quoi qu'il en ſoit, je crois fermement qu'entre les cauſes acceſſoires, il n'en eſt aucune qui ait plus produit de mal dans le Monde que celle-là: cependant il ſeroit bien difficile d'en nommer une autre qui fût auſſi abſolument néceſſaire à l'ordre, à l'économie, & à la conſervation de la Société Civile, qui, uniquement fondée ſur nos divers beſoins, ne pourroit ſe conſerver, ſi l'on en excluoit les ſervices réciproques que nous nous rendons les uns aux autres. Il n'eſt point dans la vie de ſoins ni plus grands, ni plus conſtans, que ceux que nous nous donnons pour engager les autres à s'acquiter envers nous de ces importans devoirs. Mais il ſeroit déraiſonnable d'attendre que les autres ſerviſſent pour rien: d'où je conclus que tout le commerce que les Hommes ont les uns avec les autres, doit être un échange continuel qu'ils font d'une choſe contre une autre. Le Vendeur qui transfère à l'Acheteur la propriété qu'il a ſur une choſe, n'a pas moins ſon intérêt particulier à cœur que l'Acheteur, qui recherche cette propriété: & ſi vous avez beſoin, ou que vous trouviez quelque choſe de votre goût, le Propriétaire ne vous la cèdera pas, à-moins que vous ne lui donniez en échange quelque choſe qui ſera plus de ſon goût que celle qu'il poſſè-

de & que vous ſouhaitez. Il ne ſe départira jamais de cette règle, quelque abondante que ſoit la proviſion qu'il a de cette marchandiſe, & quelque beſoin que vous en aïez. Quel moïen emploïerois-je pour engager quelqu'un à me rendre ſervice, lorſque ce que je pourrois lui rendre lui eſt inutile, ou qu'il ne s'en ſoucie pas? Il n'eſt perſonne qui, s'il n'a aucun différend, ni aucun procès avec un autre Membre de la Société, veuille faire quelque choſe pour un Avocat. Un Médecin ne peut rien prétendre d'une Famille dont tous les individus ſont en parfaite ſanté. L'argent ſeul prévient & ôte toutes les difficultés, en fourniſſant une récompenſe commode & précieuſe pour païer tous les ſervices que les Hommes peuvent ſe rendre les uns aux autres.

Hor. Mais ſi les Hommes s'eſtiment tous plus qu'ils ne méritent, chacun appréciéra ſon travail au-delà de ſa valeur. Cela ne découle-t-il pas de votre Syſtême?

Cleo. Sans-doute, & l'expérience le confirme auſſi. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que plus il y a d'individus dans une Société, plus leurs deſirs ſont divers & nombreux; plus la coutume a rendu pénible l'accompliſſement de ces deſirs, & moins ces inconvéniens ſont conſidérables, lorſque l'uſage de l'argent eſt introduit. Si cela n'avoit été ainſi, plus le nombre des Membres de la Société auroit été petit, plus les Hommes ſe ſeroient tenus aux beſoins

ſoins abſolument néceſſaires, plus auſſi il leur auroit été facile de s'accorder ſur les ſervices réciproques dont je parle. Mais il ſeroit auſſi difficile de procurer tous les agrémens de la vie, & ce qu'on appelle le bonheur temporel, dans une grande Nation civiliſée, ſans y introduire le langage, qu'il ne l'auroit été d'y vivre agréablement ſans l'uſage de l'argent ou de quelque équivalent qui en tînt la place. Dès-qu'une fois cet uſage eſt connu, & que les Magiſtrats y ont l'œil, l'argent ſert de meſure commune pour connoître exactement le mérite de chaque choſe. Il naît pluſieurs avantages de la néceſſité. Le beſoin où les Hommes ſont de boire & de manger, eſt le lien de la Société Civile. Que les Hommes eſtiment tant qu'ils voudront leur ouvrage, il ſera toujours très-bon marché, ſi pluſieurs perſonnes ſont capables de l'exécuter. Quelque utile qu'une choſe puiſſe être à l'Homme, jamais elle ne ſera chère, tandis qu'il y en aura en abondance. C'eſt la rareté, plutôt que l'utilité, qui hauſſe le prix des choſes. D'où il paroît évidemment, pourquoi ces Arts & ces Siences, qui demandent un génie particulier & peu commun, ou qu'on ne ſauroit apprendre qu'avec beaucoup de tems, de peines, d'application & d'ennui, ſont plus lucratifs que les autres. De plus, on ne peut diſconvenir que dans toute Société une occupation également pénible & vile, que

peu d'Ouvriers veulent entreprendre, tombera toujours en partage à ceux qui ne ſauroient faire mieux. Mais vous avez pu voir cette idée pouſſée dans la FABLE DES ABEILLES.

HOR. Auſſi l'ai-je très-bien vu. Il y a ſurtout un endroit remarquable ſur ce ſujet que je n'oublierai jamais. *Rien*, dit cet Auteur, *ne peut ainſi éguillonner les Pauvres à travailler pour les autres, que leurs beſoins. Il eſt donc de la prudence de les ſoulager; mais ce ſeroit une folie que de les guérir* *.

CLEO. Je crois la maxime très-juſte, & autant propre à procurer l'avantage réel du Pauvre, qu'à faire goûter des agrémens au Riche. Car parmi ceux qui travaillent, ceux-là ſeront toujours les moins miſérables en eux-mêmes, & les plus utiles au Public, qui étant nés dans la baſſeſſe, & aïant été élevés dans la pauvreté, ſe ſoumettront avec joie à leur condition, & ne ſouhaiteront autre choſe par rapport à leurs Enfans, que de les voir leur ſuccéder dans leur baſſe condition: auſſi dès la plus tendre enfance ils les endurciront à la fatigue, & les accoutumeront à la ſoumiſſion, à la frugalité & aux haillons. Qui ſont ceux au contraire que vous croïez les plus malheureux, & les moins utiles aux autres? Ne ſont-ce pas ceux qui mépriſant le travail auquel ils ſont appellés, ſe plaignent

* Voïez Tom. I. Pag. 243.

gnent de la baſſeſſe de leur condition, en ont honte, & qui, ſous prétexte de rechercher l'avantage de leurs Enfans, recommandent leur éducation à la charité des autres? Que dis-je! Vous trouverez toujours que la plus grande partie des Pauvres de cette dernière claſſe, ſont des pareſſeux, des ivrognes, qui, accoutumés à l'intempérance, négligent leurs familles, & penſent uniquement à tirer de la bourſe des honnêtes gens autant d'argent qu'ils peuvent, pour diminuer leurs peines, & ſe diſpenſer du ſoin de pourvoir à leurs Enfans.

Hor. Je ne m'érige point en Défenſeur des Ecoles de Charité, cependant il me paroît qu'il faut être barbare pour forcer les enfans des pauvres Ouvriers, & toute leur poſtérité à vivre dans cette condition, & dans cet eſclavage, ſans que ceux d'entr'eux qui auroient & des talens & du génie, puſſent jamais s'élever à un plus haut rang.

Cleo. Je l'avoue, on pourroit regarder cela comme barbare, ſi effectivement on faiſoit ce dont vous parlez, ou qu'on eût deſſein de le faire. Mais dans le Chriſtianisme, il n'eſt aucun ordre de Perſonnes qui ſoit forcé d'être eſclave, & de voir ſa poſtérité dans cet état. Parmi les Gens du plus bas état, il y a dans tous les Païs des fortunés; & tous les jours nous en voïons quelques-uns, qui ſans éducation, & ſans protecteurs, s'é-

lèvent par leur induſtrie & par leur application, au deſſus de la médiocrité, & même quelquefois au prémier rang, s'il leur arrive d'aimer l'argent, & de trouver du plaiſir à le ménager: ſentimens dont les perſonnes du commun, & les plus petits génies ſont plus ſuſceptibles, que ceux dont les qualités ſont plus éclatantes. Mais il y a bien de la différence entre empêcher les Enfans des Pauvres de s'élever, & ne pas approuver qu'on force l'éducation de mille d'entr'eux, lorſqu'on pourroit les emploïer plus utilement ſuivant le cours ordinaire des choſes, ſi quelques Riches doivent devenir pauvres, & quelques Pauvres riches. Mais cette bienveillance univerſelle qui engage à faire les efforts les plus induſtrieux pour tirer l'Ouvrier indigent de ſa pauvreté, n'eſt pas moins pernicieuſe à tout un Royaume, que le pourroit être un pouvoir tirannique, qui ſans ſujet priveroit les Gens riches de l'aiſe & de l'abondance où ils vivent. Suppoſons que les ouvrages pénibles & vils qu'il y a à faire par tout le Royaume demandent trois millions de moins, & que tous ces ouvrages ſubalternes ſoient tous exécutés par les enfans des Pauvres, gens illétrés, qui n'ont reçu que peu ou point d'éducation: dans ce cas il eſt évident, que ſi la dixième partie de ces Enfans étoient détournés ou par force, ou par quelqu'autre moïen, de ces baſſes occupations, il arriveroit qu'il manqueroit trois-cent-mille

Hom-

Hommes pour faire tout l'ouvrage qui doit être fait: nombre qui doit être ſuplée par les Enfans de ceux qui ſont nés dans une ſituation plus élevée.

Hor. De ſorte que la charité qu'on exerce envers quelques perſonnes, doit tourner en cruauté envers quelques autres?

Cleo. La choſe eſt certaine, n'en doutez point. Dans toutes les Nations bien règlées, il doit y avoir entre les différens ordres une certaine proportion par rapport au nombre, afin que le mêlange ſoit bien & duement fait. Comme donc cette juſte proportion eſt le réſultat, & une ſuite naturelle de la différence qu'il y a dans les conditions, & des viciſſitudes qu'on y obſerve, on ne ſauroit rien faire de mieux, que d'empêcher que les conditions ne ſe confondent. Tout cela nous apprend, combien les Perſonnes d'un eſprit borné peuvent, avec les meilleures intentions du monde, nous faire perdre de cette félicité, qui découleroit naturellement d'une Société nombreuſe, ſi perſonne n'en détournoit ou n'en interrompoit le cours.

Hor. Je ſuis incapable de comprendre des matières ſi abſtraites. N'avez-vous plus rien à dire pour finir l'éloge de l'Argent?

Cleo. Mon deſſein n'eſt point de parler en faveur de cette inſtitution, ni de

là blâmer. Qu'elle ſoit bonne ou mauvaiſe, toujours eſt-il certain que ſon pouvoir & ſon empire eſt d'une vaſte étendue, & que ſon influence n'eſt jamais plus forte, ni plus univerſelle, que dans les Empires, les Etats & les Roïaumes où les Connoiſſances & la Politeſſe, les Arts & les Siences ſe trouvent accompagnées d'une grandeur & d'une proſpérité extraordinaires. Auſſi l'invention de l'Argent monnoïé me paroît-elle plus ſagement accommodée au panchant de notre nature, qu'aucune autre découverte. On n'auroit pu trouver un meilleur remède contre l'oiſiveté, ou l'opiniâtreté. J'ai ſouvent vu avec étonnement la manière empreſſée & vive avec laquelle les gens les plus orgeuilleux, conduits par ce ſeul motif, rendoient hommage à leurs Inférieurs. L'argent nous procure tous les ſervices, & anéantit toutes les dettes. Que dis-je! il fait plus. Lorsqu'un bon Païeur donne de l'ouvrage à quelqu'un, l'Ouvrier a obligation à celui qui l'occupe, quelque pénible, difficile & ennuïante que ſoit l'occupation qu'il en exige.

Hor. Ne croïez-vous pas qu'il ſe trouvât parmi ceux d'un rang élevé, bien des perſonnes qui vous nieroient tout cela?

Cleo. Je le crois ſans doute; mais ils auroient tort, à moins qu'eux-mêmes ils ne recherchaſſent point de l'occupation & de l'emploi.

Hor.

Hor. Ce que vous dites eſt vrai à l'égard des Mercenaires : mais ſur les cœurs généreux qui mépriſent le lucre, l'Honneur a plus de pouvoir que l'Argent.

Cleo. Les Perſonnes dont les tîtres ſont les plus faſtueux, & qui voient couler dans leurs veines le ſang le plus illuſtre, ne ſont point à couvert de l'avarice. Ceux même de la prémière qualité, qui ſe diſtinguent actuellement par leur généroſité & par leur magnificence, ſont ſouvent tout auſſi ſenſibles à un gain proportionné à leur élevation, que les plus ſordides Artiſans peuvent l'être à des bagatelles. Tant de Perſonnes du prémier rang, qui tous les jours ſe laiſſent corrompre, nous montrent qu'il eſt bien difficile de trouver de ces Perſonnes généreuſes qui mépriſent le lucre, lorsqu'elles peuvent eſpérer de faire des gains conſidérables. D'ailleurs rien n'eſt d'un goût plus général que l'Argent, il convient dans tous les états : les Riches & les Pauvres, les Supérieurs & les Inférieurs y trouvent des avantages très-réels. Il n'en eſt pas de même de l'Honneur, qui n'a que bien peu d'influence ſur les Petits, & ſur le Commun-Peuple accoutumé à l'eſclavage, & qui affecte très-rarement le Vulgaire ; tandis que l'Argent étend ſon pouvoir ſur tous les rangs où l'Honneur étend le ſien. Diſons de même, les Richeſſes font honneur à tous ceux qui ſavent

en faire uſage, ſuivant que la Mode l'exige. L'Honneur au contraire a beſoin des Richeſſes pour ſe ſoutenir : ſans elles l'Honneur eſt un peſant fardeau, qui accable celui qui en eſt animé. La Pauvreté accompagnée de tîtres d'honneur, eſt plus à charge que la Pauvreté toute ſeule ; puiſque plus un Homme eſt élevé en naiſſance, & plus ſes beſoins ſont conſidérables, & que plus on a d'argent, & plus on eſt en état de fournir aux dépenſes les plus extravagantes. On ne peut imaginer de meilleur reſtaurant. Je le dis dans le ſens naturel, ce reſtaurant opère méchaniquement ſur les eſprits : car c'eſt non ſeulement un éguillon qui excite les Hommes à travailler, & un motif qui fait aimer la peine; mais encore il ſoulage la fatigue, prévient l'ennui, & ſoutient les Hommes au milieu de toutes les difficultés & de tous les embarras qu'ils ont à eſſuïer. Un Ouvrier, de quelque eſpèce qu'il ſoit, qu'on païe à proportion de ſa diligence, peut faire plus d'ouvrage qu'un autre qu'on païe par jour ou par ſemaine, & qui a des gages règlés & fixes.

Hor. Ne croïez-vous donc pas qu'il y ait des Perſonnes qui s'acquitent des devoirs de leur vocation avec diligence & aſſiduïté, lors même que leurs gages ſont fixés & déterminés ?

Cleo. Oui, je crois qu'il y en a pluſieurs. Mais il n'eſt aucun Poſte, ni aucun

cun Emploi où l'on exige, & même où l'on attende une attention auſſi ſcrupuleuſe, & une aſſiduité auſſi ſoutenue qu'on en voit dans ceux qui travaillant par choix, tirent une nouvelle récompenſe de chaque redoublement de peines & de travail. Jamais vous n'avez vu d'Ouvriers ſi entièrement dévoués à leur vocation, pour s'acquiter des fonctions qu'elle demande avec autant d'ardeur, de perſévérance & de promtitude, s'ils ſont païés par année, que le font ceux qui voient les récompenſes accompagner proportionnellement leur travail; ſoit que ces récompenſes précèdent le ſervice qu'on rend aux autres, comme cela a lieu avec les Gens de Loi; ſoit qu'elles le ſuivent, comme chez les Médecins. Je ſuis perſuadé que dans notre prémière converſation vous étiez dans ces idées, & que vous avez inſinué la même opinion.

Hor. Vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaîra.

Cleo. Vous n'êtes pas fâché de ce que j'ai dit?

Hor. Aſſurément je le ſuis. J'aurois été charmé de vous entendre parler des Rois, & des autres Souverains avec la même candeur, & la même liberté que vous avez traité les Prémiers Miniſtres & leurs envieux Adverſaires. Lorsque je vois un Homme impartial, je lui fais toujours la juſtice de penſer que s'il ſe trompe dans

ce

ce qu'il dit, il eſt du moins ſûr qu'il tâche de trouver la vérité. Plus j'examine vos ſentimens ſur ce que je vois dans le Monde, & plus je les approuve: & ſi ce matin j'ai paru vous faire quelques objections, je n'ai eu en vue que de m'éclaircir, en vous donnant occaſion de vous expliquer vous-même plus amplement. Je ſuis votre Proſélite, & desormais j'enviſagerai la FABLE DES ABEILLES, tout autrement que je ne l'ai enviſagée juſqu'à préſent. Le ſtile des *Caractériſtiques* peut être meilleur; peut-être même que le Syſtême de la Sociabilité qui y eſt propoſé, eſt plus aimable, & plus vraiſemblable, à cauſe de l'art merveilleux avec lequel tout y eſt propoſé: cependant l'autre eſt plus conforme à la vérité & à la nature.

CLEO. Liſez encore une fois cet Ouvrage, & vous conviendrez qu'il n'y eut jamais deux Auteurs qui aïent écrit dans des vues ſi différentes. L'Auteur de la FABLE DES ABEILLES a voulu engager ſon Lecteur, mettre ſon eſprit dans une aſſiète agréable, & badiner en un mot pour dévoiler la corruption de notre Nature. Après avoir expoſé l'Homme à différens jours, il le place indirectement dans le point de vue néceſſaire pour découvrir la néceſſité de la Révélation, de la Foi, & de la Pratique du Chriſtianiſme.

HOR. Je n'y ai rien vu de ſemblable. Qu'eſt-ce que vous appellez indirectement?

CLEO.

Cleo. En expoſant d'un côté la vanité du Monde & les plaiſirs les plus polis qu'on puiſſe s'y procurer, & de l'autre l'inſuffiſance de la Raiſon Humaine & de la Vertu Païenne pour procurer la Félicité. Car je ne vois point quelle autre idée pourroit ſe propoſer par-là un Homme qui vit dans un Païs Chrétien, & au milieu d'un Peuple dont tous les Individus prétendent rechercher le Bonheur.

Hor. Que dites-vous donc de Milord *Shaftsbury*?

Cleo. *Prémièrement*, je conviens avec vous que c'étoit un Homme ſavant, & un Ecrivain très-poli. Il a déploïé une belle & riche imagination, & montré qu'il ſavoit penſer finement, & exprimer ſes penſées avec des expreſſions brèves & pleines de force. Mais on doit avouer, que ſi d'un autre côté ſes ſentimens ſur la Liberté & ſur l'Humanité ſont nobles & ſublimes, & qu'en un mot il n'y a rien de trivial & de vulgaire dans ſes *Caractériſtiques*; de l'autre côté on ne ſauroit nier que les idées qu'il s'eſt formé de la bonté & de l'excellence de notre Nature, ne ſoient romaneſques & chimériques, en même tems qu'elles ſont aimables & belles; & qu'il n'ait pris beaucoup de peine pour réunir deux choſes abſolument contraires, l'Innocence des Mœurs, & la Grandeur Mondaine. Si même on y fait attention, on trouvera que pour parvenir à ce but,

il

il favoriſe le Déiſme; qu'en faiſant ſemblant de cenſurer les Fourberies des Prêtres, & la Superſtition, il attaque la Bible-même; & qu'enfin, en tournant en ridicule pluſieurs paſſages des Ecrits Sacrés, il montre qu'il veut ſaper les fondemens de toute Religion Révélée, dans le deſſein d'établir la Vertu Païenne ſur les ruïnes du Chriſtianiſme.

FIN.

2 AP 57